

Université de Montréal

La migration brésilienne *lifestyle* à Montréal

par

Carla Castilho Simon

Département de Science Politique

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M.Sc.) en Études internationales

Janvier 2017

© Carla Castilho Simon, 2017

RÉSUMÉ

Les études sur la migration des personnes provenant des pays en voie de développement utilisent souvent des approches macro-économiques où l'on décrit le fondement de la décision des émigrants de quitter leur pays natal à partir de critères économiques. Après avoir observé que plusieurs Brésiliens à Montréal invoquaient souvent d'autres raisons pour expliquer leur migration, nous avons choisi de concentrer notre recherche sur ses aspects. Les Brésiliens appartenant à la classe moyenne décident souvent de migrer à Montréal afin d'avoir un mode de vie différent de celui qu'ils connaissaient au Brésil, c'est-à-dire trouver l'équilibre entre la vie privée et professionnelle. Ainsi, le but de cette recherche était de savoir, entre autres, quels étaient les aspects pris en considération lors de la décision de migrer et si leurs priorités ont changé après l'arrivée à Montréal. En nous concentrant sur le cas de Brésiliens dont la migration est davantage liée à un désir de changement de valeurs, nous proposons une approche différente de celles qui estiment que la recherche de gains financiers constitue la principale motivation de ces migrants.

Mots-clés: anthropologie, migration, *lifestyle*, Brésiliens, migration à Montréal.

ABSTRACT

Studies on the migration of people from developing countries often use macroeconomic approaches that describe the basis for emigrants' decision to leave their native land in economic terms. I found that many Brazilians in Montreal often invoked other kinds of reasons for their migration, and so I focus on these in the thesis. Middle-class Brazilians often decide to migrate to Montreal in order to have a way of life different from what they knew in Brazil, to find a balance between personal and professional life. The purpose of this research is to find out, among other things, what factors affected their decision to migrate and whether their priorities changed after arriving in Montreal. This study uses the lifestyle migration approach and seeks to disprove the supposition that Brazilians migrating to Montreal is only for financial gain.

Key words: anthropology, lifestyle migration, Brazilians, Montreal migrants.

Table des matières

Résumé	I
Abstract	II
Table des matières	III
Liste des tableaux	V
Remerciements	VI
Introduction	1
Chapitre 1. La recherche : conceptualisation et méthodologie	4
Introduction	4
1.1 Les migrations internationales	4
1.1.1 Les approches économiques	6
1.1.2 L'approche sociologique	8
1.2 Migration <i>lifestyle</i>	9
1.2.1 Qui sont les <i>lifestyle migrants</i> ?	14
1.2.2 Les valeurs repensées par les <i>lifestyle migrants</i>	15
1.3 La modernité et la modernité avancée	18
1.3.1 La modernité	18
1.3.2 La nouvelle phase de la modernité	19
1.3.1.1 La réflexivité	23
1.3.1.2 L'agentivité	25
1.3.1.3 L'individualisation	28
1.4 La méthodologie	30
1.4.1 L'entretien semi-dirigé	30
1.4.2 Critères de sélection des répondants	32
1.4.3 Recrutement de répondants	41
Conclusion	42
Chapitre 2. L'immigration et l'émigration au Brésil	43
Introduction	43
2.1 Brève histoire de l'immigration au Brésil	43
2.2 Brève histoire de l'émigration brésilienne	46
2.2.1 L'émigration vers l'Amérique latine	48
2.2.2 L'émigration vers l'Europe	49
2.2.3 L'émigration vers l'Amérique du Nord	53
Conclusion	71
Chapitre 3. Les systèmes d'immigration du Canada et du Québec	73
Introduction	73
3.1 L'ouverture du Canada à l'immigration	74
3.2 Le système de points fédéral	76

3.3 L'immigration vers le Québec	80
3.3.1 Le système de points du Québec.....	86
3.4 Le recrutement de travailleurs qualifiés au Brésil	90
3.4.1 Le BQSP et le BIQ à São Paulo.....	92
3.4.2 « Vous avez une place au Québec ».....	95
Conclusion	98
Chapitre 4. Pourquoi les Brésiliens viennent-ils à Montréal?	99
Introduction	99
4.2 Pourquoi ont-ils migré et pourquoi ont-ils choisi Montréal?	100
4.3 L'importance de la migration	102
4.3.1 Les projets migratoires.....	103
4.4 La vie sociale après la migration	105
4.5 Le travail et l'insertion au marché du travail	107
4.6 L'influence du français et de l'anglais à Montréal	111
4.7 Où habitent-ils à Montréal?	114
Conclusion	116
Chapitre 5. Les valeurs remises en question lors de la migration	118
Introduction	118
5.1 L'adaptation au mode de vie québécois	119
5.2 La définition du succès pour les répondants	123
5.2.1 La perception des répondants par rapport au succès pour les Brésiliens et le succès pour les Québécois	125
5.3 Les priorités des répondants	129
5.3.1 Que veulent-ils transmettre à leurs enfants?	132
5.4 Resteront-ils au Québec pour toujours?	135
Conclusion	137
Conclusion	138
Bibliographie	145
ANNEXE I	VI

Liste des tableaux

Tableau 1 : Âge, niveau d'études complété, occupation à Montréal, occupation au Brésil, revenu après la migration.....	35
Tableau 2 : Revenu avant et après la migration.....	36
Tableau 3 : Région de provenance des participants de la recherche.....	38
Tableau 4 : Niveau de français et de l'anglais à l'arrivée et au moment de l'entrevue	40
Tableau 5 : Nombre de Brésiliens ayant reçu la résidence permanente au Canada.....	62
Tableau 6 : Nombre de Brésiliens résidents au Québec	67
Tableau 7 : Grille de points pour chaque critère de sélection (fédéral)	78
Tableau 8 : Pourcentage de la population au Québec né à l'étranger.....	84
Tableau 9 : Grille de points des critères de sélection des travailleurs qualifiés (QC)	87
Tableau 10 : Résidents permanents admis au Québec 2011 - 2015.....	88
Tableau 11 : Nombre de migrants brésiliens admis au Québec à titre de résident permanent jusqu'à 2010	90

REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'aurait pu être réalisé sans la participation des quinze Brésiliens qui ont contribué volontairement à ce travail. Je vous remercie infiniment, car vos histoires m'ont non seulement aidé à écrire ce mémoire, mais elles m'ont aussi inspiré et m'ont montré que la migration peut être une expérience magnifique si on a la bonne personne à ses côtés.

Je voudrais remercier ma directrice, Deirdre Meintel, qui dès notre premier contact en septembre 2015, quand je commençais mes études à l'Université de Montréal, m'a encouragée et a démontré sa solidarité à mon égard. Grâce à elle, je suis tombée amoureuse de l'anthropologie.

Je tiens aussi à remercier le CEETUM pour m'avoir octroyé la bourse de fin de rédaction, qui m'a permis de finir tranquillement mon mémoire. De même, j'exprime ma gratitude à l'Université de Montréal, qui m'a donné tous les outils et le soutien nécessaires pour étudier et obtenir des résultats extraordinaires pendant mon parcours scolaire.

Pour finir, j'aimerais dédier ce travail à trois personnes qui ont été fondamentales tout le long de mon parcours : mes parents, Cátia et Carlos, qui sont des inspirations pour moi et m'ont encouragé à aller jusqu'au bout pour atteindre mes objectifs, et à celui qui m'a supporté et m'a stimulé dès le début, mon mari Rafael, mon migrant *lifestyle* préféré.

Introduction

La migration est un phénomène qui a autant marqué l'histoire ancienne que récente des sociétés humaines. Auparavant, elle était surtout une conséquence des guerres, des catastrophes naturelles et de la colonisation. Bien qu'à l'heure actuelle ces motifs demeurent importants dans la décision de quitter sa terre natale, d'autres deviennent aujourd'hui de plus en plus cruciaux. À l'aube du XXI^e siècle, les immigrants se déplacent également parce qu'ils cherchent, entre autres, un meilleur revenu, de meilleures conditions de travail ou plus de sécurité. Parfois, les raisons sont encore plus profondes et complexes et englobent plusieurs de ces motifs. Le désir d'aller ailleurs, de vivre une nouvelle expérience ou simplement de trouver un lieu qui offre une meilleure qualité de vie – même si cela exclut la possibilité d'avoir un revenu plus important – sont des aspects mis de l'avant, notamment pour des immigrants qui proviennent des pays « développés ».

Ainsi, des théories et des approches sociologiques, anthropologiques et démographiques, par exemple, sont élaborées pour nous aider à mieux comprendre le phénomène de la migration. Néanmoins, il n'existe toujours pas de théorie générale de la migration, justement en raison de la diversité des facteurs qui interviennent dans la prise d'une telle décision. Par contre, de nombreuses recherches nous ont montré que la migration de personnes provenant des pays en voie de développement vers les pays développés a été, au fil des années, en majorité motivée par des questions économiques. Autrement dit, les gens vont chercher un travail ou un revenu plus important que leur pays n'a pas pu leur offrir.

Cependant, nous voulons aller au-delà de ces approches préconçues afin de comprendre les migrations qui proviennent du Sud et qui ne sont pas forcément motivées par des raisons économiques. C'est le cas des individus qui migrent en quête d'une meilleure qualité de vie et qui vivent déjà dans un contexte social assez privilégié. Ils sont décrits comme des migrants *lifestyle* et cherchent un équilibre entre leur vie privée et leur vie professionnelle qu'ils ne peuvent pas avoir chez eux. La décision est prise soit parce que l'individu veut vivre une nouvelle expérience ailleurs, soit suite au constat qu'il n'est pas en accord avec sa société d'origine et qu'il souhaite trouver un endroit où ses priorités pourront être mises de l'avant.

Dans le cadre de ce travail, notre objectif est de comprendre les diverses raisons qui amènent des membres de la classe moyenne brésilienne à quitter leur pays et à s'installer au Canada, plus précisément à Montréal. Étant donné la montée de la popularité du Canada au Brésil au cours de dernières années, il nous a semblé important d'aborder ce phénomène dans une perspective autre que celles qui se concentrent exclusivement sur les aspects économiques. Le but de cette recherche est aussi de trouver une nouvelle manière d'étudier la migration brésilienne et, plus largement, la migration des élites provenant des pays en voie de développement. Pour ce faire, nous explorerons la migration des Brésiliens qualifiés à Montréal. À travers leur projet migratoire et les transformations qu'ils connaissent une fois à Montréal, nous verrons s'ils peuvent être qualifiés de migrants *lifestyle*. Les individus interviewés dans le cadre de cette recherche étaient, en majorité, des personnes qui avaient de bonnes conditions de vie chez eux et

qui appartenait à une certaine élite économique au Brésil, mais qui ont choisi d'abandonner leurs carrières et leurs proches afin d'aller chercher ailleurs un équilibre dans leur vie, du temps libre, la tranquillité, la sécurité et aussi l'occasion de vivre dans une ville multiculturelle. Dans leurs discours, les questions économiques sont mises en second plan. Nous essayerons alors de voir quand et comment intervient ce changement de priorité dans leur vie.

Pour ce faire, dans le premier chapitre nous aborderons le cadre conceptuel et la méthodologie afin de mieux situer la recherche et montrer les limites de celle-ci. Le deuxième chapitre présentera une revue de la littérature portant sur la migration brésilienne vers le Canada. Nous expliquerons pourquoi le Canada est devenu un des choix de destination les plus populaires parmi les Brésiliens, avec pour conséquence l'augmentation de la migration vers ce pays au fil des années. Dans le même chapitre, nous dresserons le profil des migrants brésiliens vers le Canada, qui se distingue de la migration brésilienne vers d'autres pays. Dans le troisième chapitre, nous expliquerons quelles sont les stratégies des gouvernements du Canada et du Québec au Brésil pour attirer et retenir des travailleurs qualifiés. Le quatrième et le cinquième seront consacrés à notre analyse et à des réflexions à partir d'entrevues semi-dirigées, menées avec quinze Brésiliens qui habitent à Montréal depuis un à cinq ans. Ces deux chapitres permettront de voir comment les immigrants formulent leurs projets migratoires et comment leurs priorités ont changé après la migration. En somme, nous serons en mesure de constater que la migration des individus provenant de l'élite brésilienne peut être motivée par la

quête d'un différent mode de vie : celui leur permettant de trouver un équilibre entre le travail et la famille.

Chapitre 1. La recherche : conceptualisation et méthodologie

Introduction

Afin d'amorcer le cadre conceptuel de notre recherche, il nous faut d'abord faire état des différentes théories des migrations internationales utilisées pour étudier le phénomène de l'immigration. Nous examinerons dans un premier temps les approches économiques et sociologiques de la migration. Ensuite, nous présenterons le modèle de migration *lifestyle* que nous utiliserons dans notre étude de la migration brésilienne à Montréal.

Par la suite, nous aborderons les concepts se rapportant à la modernité ainsi que certaines caractéristiques de la modernité avancée – notamment la réflexivité, l'agentivité et l'individualisation. Nous aborderons également la question de « valeurs postmodernes » évoquées par certains auteurs. Toutes ces notions sont fondamentales pour comprendre les raisons de la migration des Brésiliens dans notre étude. La dernière partie sera dédiée à la méthodologie utilisée dans notre recherche. Les entrevues semi-dirigées, les critères de sélection des répondants de même que le recrutement des participants seront discutés.

1.1 Les migrations internationales

Les migrations ont toujours fait partie de l'histoire de l'humanité. Pendant des siècles, des humains se sont déplacés entre autres à cause du climat, de la famine, de la

pauvreté, des guerres et des conflits armés. Durant l'époque contemporaine, la période connue comme « la grande migration » a commencé au milieu du XIX^e siècle jusqu'aux années 1930, où 55 millions d'Européens ont migré vers les Amériques (Hatton et Williamson 1998). C'est après les années 1980 que s'est amorcée la seconde vague de la période contemporaine des migrations internationales. Finalement, en 2015 la planète avait plus de 244 millions de migrants internationaux (ONU 2016)¹.

Ainsi, les migrations internationales demeurent un enjeu majeur de l'actualité. Pour cette raison, plusieurs chercheurs ont élaboré des théories pour essayer de comprendre pourquoi les gens migrent. Souvent, les théories ou les approches qui s'intéressent à cette question adoptent une perspective macrosociale ou microsociale, ou tentent d'associer les deux. « Macro-structures refer to large-scale institutional factors while micro-structures embrace the networks, practices and beliefs of the migrants themselves » (Castles et Miller 2009 : 28). Autrement dit, en analysant le niveau macrosocial, ce sont les facteurs sociaux et économiques qui doivent être pris en considération (Piché 2013), tandis qu'au niveau microsociale l'analyse est plus centrée sur le processus de prise de décision, c'est-à-dire sur la façon dont les individus choisissent parmi les possibilités qui s'offrent à eux (Cadwallander 1989).

Les théories adoptant une perspective macrosociale de la migration ont souvent été utilisées pour expliquer la migration des pays du Sud vers ceux du Nord comme étant un mécanisme de redistribution du travail. Pour cette raison, ces théories expliquent

¹ Disponible en ligne:
http://www.un.org/en/development/desa/population/migration/publications/migrationreport/docs/MigrationReport2015_Highlights.pdf

seulement les migrations de travail, où l'on considère uniquement le mouvement des personnes économiquement actives (Caselli, Vallin et Wunsch 2003).

1.1.1 Les approches économiques

La théorie néoclassique des migrations internationales s'insère dans une perspective macrosociale et microsociale, dans le sens où elle considère que les individus se déplacent en fonction des besoins du marché du travail de même que pour maximiser leur revenu (Caselli, Vallin et Wunsch 2003). La théorie néoclassique proposée par Sjaastad (1962) et Harris et Todaro (1970) prévoit qu'au fur et à mesure que les individus provenant des pays en développement se déplacent vers les pays développés, l'offre de travail diminue et les salaires augmentent dans le pays d'origine, en même temps que l'inverse se produit dans le pays de destination; selon ces auteurs, ce phénomène devrait conduire à un équilibre entre les pays de départ et d'arrivée et mettre fin aux migrations internationales (Zlotnik 2003).

La théorie néoclassique est cependant mise en doute par le fait que les migrations continuent à prendre de l'ampleur dans le monde. Castles et Miller (2009) et O'Reilly (2012) la critiquent également parce qu'elle présume que c'est normalement ceux qui ont un statut social intermédiaire qui participent à ces migrations. Castles et Milles (2009) sont également critiques du fait que la théorie néoclassique traite les immigrants comme des individus ayant en main toute l'information à propos des options qui s'offrent à eux et toute la liberté pour faire de choix rationnels : « instead, migrants have limited and often

contradictory information, and are subject to a range of constraints (especially lack of power in the face of employers and governments) » (p. 23).

La « nouvelle économie des migrations » se propose comme une approche alternative à la théorie néoclassique. Celle-ci met l'accent sur le niveau microsocial et considère que les individus se déplacent avec l'objectif d'obtenir un revenu plus élevé, mais aussi de minimiser les risques associés au marché du travail en diversifiant les sources de revenus de la famille. Pour cette raison, la décision est prise avec l'accord de la famille (Zlotnik 2003).

De pair avec cette idée, « la migration familiale et la sélectivité de la migration » proposée par Jacob Mincer (1978), prend en considération la différence de gains pour chacun des membres d'un couple lors de la migration familiale. Cette approche est vue comme plus réaliste par Zlotnik (2003) tandis que « dans nombre de contextes, un membre de la famille peut anticiper un accroissement de ses gains potentiels alors qu'un autre verra les siens réduits au lieu de destination » (p. 60).

Dans la perspective macrosociale qui considère que la migration internationale est liée aux besoins du marché international et que les choix individuels n'ont pas beaucoup d'importance, la théorie du « double marché du travail », proposée par Piore (1979), postule que c'est le marché du travail qui définit les migrations. Ainsi, d'après l'auteur la migration ne s'explique pas par des facteurs répulsifs dans les pays d'origine (*push*

factors), mais plutôt par des facteurs d'attraction (*pull factors*) dans les pays d'accueil (Massey *et al.* 2009).

La cinquième approche est fondée sur les idées de Karl Marx à propos du fonctionnement du capitalisme. « La théorie des systèmes mondiaux » postule que c'est le déséquilibre institutionnel ou sectoriel dans le système capitaliste mondial qui déclenche la migration (Zlotnik 2003). Le fait que plusieurs pays développés n'ont pas toute la main-d'œuvre dont ils ont besoin et que les pays en voie de développement disposent de ladite main-d'œuvre entraînerait ainsi la migration internationale.

1.1.2 L'approche sociologique

Sachant que la décision d'immigrer n'a pas de motif unique, Everett Lee (1966) a proposé une approche sociologique où le migrant prend en considération des facteurs liés au lieu d'origine et de destination, les obstacles intermédiaires et des facteurs personnels. Ainsi, le migrant fait une analyse des facteurs d'attraction (*pull*) versus les facteurs de répulsion (*push*). Certaines théories économiques ont, dans leur évolution, donné plus d'importance au rôle joué par la famille dans le processus de prise de décision. Les approches sociologiques ont également mis l'accent sur la famille « que ce soit en tant qu'unité décisionnelle ou en tant qu'institution fournissant le support nécessaire à la réalisation du projet migratoire » (Zlotnik 2003 : 64). D'après Piché (2013), une innovation apportée par Lee est l'introduction du concept d'opportunités intermédiaires, qui se produisent entre le lieu d'origine et le lieu de destination. Par contre, le modèle suggéré par Lee a fait l'objet de critiques qui soulignent que cette approche ne constitue

pas une théorie, mais plutôt un cadre conceptuel. Par ailleurs, on lui reproche d'inclure presque exclusivement des facteurs microsociaux dans son approche (Piché 2013).

Même si ces théories peuvent aider à comprendre certains types de migrations, il n'existe pas aujourd'hui de théorie générale de la migration (Zlotnik 2003). Pour comprendre pourquoi certains migrent et d'autres ne migrent pas malgré des situations favorables à leur déplacement, il faut se déplacer « from the individual to the wider and interconnected sets of circumstances within which an individual agent is located » (O'Reilly 2012 : 46). Pour cette raison, nous aborderons dans la prochaine section une autre approche qui ne réduit pas la migration à un seul facteur et qui n'exclut pas les facteurs économiques, mais apporte plutôt d'autres variables sociales (Martins Júnior 2014).

1.2 Migration *lifestyle*

Pour comprendre certains types de migration, nous devons regarder au-delà des théories et des approches économiques. En sachant que celles mentionnées dans la première section ne peuvent expliquer tous les types de migration, il nous semble pertinent de voir le déplacement de gens d'un pays vers un autre à partir d'autres concepts. Pour cette raison, nous allons aborder le cadre conceptuel analytique de *lifestyle migration* qui propose une autre interprétation du phénomène de la migration (Benson et O'Reilly 2016). Ce concept peut être « a significant feature in understanding the complexity of contemporary migrations and migrant lives, enabling a richer

understanding of processes that are often reduced to politics and economics » (Benson et O'Reilly 2016 : 33).

L'expression « *lifestyle migrants* » est de plus en plus utilisée pour identifier différentes vagues migratoires. Knowles (2003) explique que cette expression définit ceux qui migrent afin de « upgrade their general life circumstances » (2003 : 151). L'auteure considère que plusieurs migrants européens qui partent aux États-Unis, au Canada, en Australie ou en Nouvelle-Zélande font partie de cette catégorie : « What characterizes them is their interest in the prospect of new beginnings and complex forms of upward social and lifestyle mobility » (*Ibid.*).

Knowles affirme qu'il s'agit de personnes qui déménagent sans avoir un vrai besoin. Elle appuie cet argument à partir de la déclaration d'un *lifestyle migrant* :

We could easily have stayed, and we did not risk our lives in leaving. But the simplicity of departure also masks its emotional complexity and the feelings of dislocation, which persisted throughout the year ahead. The departure stories of lifestyle migrants are marked by choice rather than urgency or compulsion. They are episodic rosters of disappointment cast in the certainty that there is an elsewhere where things are better (*Ibid.*).

Aussi, l'auteure ajoute que normalement les *lifestyle migrants* déménagent d'un pays riche vers un autre pays riche. Les gens qui migrent en raison du mode de vie sont en général perçus comme des individus relativement aisés et de tous les âges qui se déplacent pour plusieurs raisons, mais avec le but primordial d'acquérir une meilleure qualité de vie (Benson et O'Reilly 2009).

En revanche, Benson (2013) considère que les *lifestyle migrants* se déplacent également vers d'autres pays, y compris les moins développés. Dans son article paru en 2013 *Postcoloniality and privilege in new lifestyle flows: the case of North Americans in Panama*, l'auteure s'intéresse davantage aux migrants Américains et Canadiens au Panama. Les motifs de migration mis en lumière par les interviewés étaient liés à des questions personnelles (un divorce, une séparation) et à l'insatisfaction par rapport au mode de vie qu'ils avaient dans leurs pays y compris le mécontentement avec le système de santé, les impôts, le système politique et le coût de la vie en général. Ainsi, les interviewés cherchaient « a move to quality of life rather than how many things you own » (2013 : 321).

De pair avec cette idée que les immigrants se déplacent vers un pays où ils trouvent la tranquillité qu'ils recherchent sans que celui-ci soit forcément un pays « riche », la recherche de João Sardinha à propos des migrants provenant de l'Europe du Nord et du Centre et de l'Amérique du Nord qui s'établissent au Portugal démontre que les gens recherchent un lieu où la vie est moins chère, plus tranquille et loin de la folie de la vie urbaine (Sardinha 2014). Dans sa recherche, les migrants parlent de la détérioration des valeurs sociales dans leurs pays d'origine et font également la comparaison avec l'environnement plus sécuritaire qu'ils disent avoir connu dans la région centrale du Portugal, « a place where family values are described as being important to the people. Thus, beyond the 'back to nature' philosophy, many consider 'back to values' to be equally important » (Sardinha 2014 : 180).

Les *lifestyle migrants* s'établissent souvent dans des pays où il fait plus chaud, où il y a des plages et où le mode de vie est plus décontracté (Akerlund et Sandberg 2015). Une expérience touristique peut inciter l'individu à déménager, car il est attiré par la perspective d'une vie différente à l'étranger (Benson 2012). Pour cette raison, les lieux paradisiaques sont préférés par la majorité des *lifestyle migrants*. Cependant, certains d'entre eux cherchent d'autres lieux que ceux au bord de la plage.

Dans une étude à propos des migrants établis à Clayoquot Sound, à l'ouest de l'île de Vancouver, en Colombie-Britannique, Vannini (2013) a constaté que même si la région atteint des records canadiens en ce qui concerne la moyenne de précipitation par année, des *lifestyle migrants* ont choisi de s'y établir.

This brief look at the lifestyle mobilities of Clayoquot Sound has shown us that destinations marked by relatively inclement weather attract both short-term tourists and lifestyle migrants who seek what sun-filled destinations could easily give them: a sense of peace, relative solitude, introspective calm, inspiring drama and soporific, therapeutic relaxation (2013 : 221).

Ainsi, même si les paysages ensoleillés semblent des choix plus évidents pour les migrants qui choisissent un mode de vie plus tranquille, certains d'entre eux trouvent ce mode de vie dans des lieux qui ne sont pas forcément des « paradis ». Le but des *lifestyle migrants* est d'abord d'échapper au mode de vie qui les dérange; ensuite ils choisissent le lieu qui leur convient le plus : soit à la plage, soit dans les montagnes, où même dans de grandes villes. Dans la recherche de Griffiths et Maile (2014), à propos de Britanniques qui se sont installés à Berlin, on constate que la capitale allemande a offert aux gens « opportunities for self-discovery, individuality, freedom and independence » et que ces éléments sont « perhaps the product of its unique historical and social development »

(Benson et Osbaldiston 2014 : 10). Par ailleurs, Griffiths et Maile (2014) soulignent le fait que la compréhension de l'attrait exercé par les espaces urbains pour les migrants *lifestyle* reste peu développée dans la littérature. Le fait que dans la majorité des cas les migrants soient attirés par les paysages ensoleillés n'exclut pas le fait que certains puissent choisir de grands centres urbains pour adopter le mode de vie qu'ils veulent.

Torkington (2010) affirme que les motivations des migrants *lifestyle* peuvent être différentes; par contre, il y a une récurrence dans le fait qu'ils croient que le changement de résidence va leur permettre d'avoir un meilleur mode de vie et/ou une vie plus satisfaisante. Sardinha (2013) a trouvé deux groupes des migrants dans son échantillon au Portugal. Le premier cherche une vie plus calme, moins chère et oisive. Les gens qui en font partie sont d'habitude plus âgés et accordent de l'importance également aux aménités et à la culture. L'auteur a également identifié le groupe des jeunes familles qui voient la migration comme un « nouveau départ », où ils peuvent construire un nouveau genre de projet migratoire familial.

O'Reilly et Benson (2009) affirment que le phénomène varie d'un migrant à l'autre et d'un lieu à l'autre. Il est important de retenir que les gens passent par un processus de remise en question de leur vie et de découverte de ce qu'ils veulent dans la vie. Il ne s'agit pas de catégoriser un type de migration, mais plutôt de proposer une autre façon d'envisager différentes tendances de migration. Benson et O'Reilly (2016) définissent ce phénomène comme « a lens rather than a box » (p. 25). Néanmoins, avant de pouvoir

analyser le phénomène de l'immigration avec ce cadre conceptuel, il nous faut préciser davantage qui sont les *lifestyle migrants*.

1.2.1 Qui sont les *lifestyle migrants*?

Les migrants *lifestyle* ont souvent été définis comme étant des « relatively affluent individuals » qui se déplacent « to places which, for various reasons, signify for the migrants something loosely defined as quality of life » (Benson et O'Reilly 2009 : 621). Alors, il est sûr que les gens qui ont le choix de migrer afin de chercher une meilleure qualité de vie sont des individus financièrement aisés. Par contre, d'après Benson et Osbaldiston (2014), ils ne sont pas privilégiés seulement économiquement, mais aussi parce qu'ils proviennent de certains pays plus « puissants » à l'échelle internationale en ce qui concerne l'économie et/ou le pouvoir politique (Benson 2014). Le fait que les individus aient besoin d'avoir un « bon passeport », c'est-à-dire être citoyen d'un pays développé, un visa et un permis de résidence pour migrer rend envisageable le choix de devenir *lifestyle migrant* pour des gens de certaines nationalités (Korpela 2014).

Les individus qui cherchent une meilleure qualité de vie ont déjà des ressources qui leur permettent d'envisager un autre mode de vie, plus gratifiant (Escher et Petermann 2014). D'après Korpela (2014), nous ne pouvons pas négliger l'importance de la classe sociale dans l'étude de la *lifestyle migration*, car, selon l'auteure, les *lifestyle migrants* sont privilégiés; normalement, ils appartiennent à la classe moyenne et le phénomène demeure ainsi limité aux personnes privilégiées dans la hiérarchie globale.

En revanche, Martins Júnior (2014) soutient que l'approche de la *lifestyle migration* ne peut pas être utilisée seulement pour des migrants aisés, parce que la renégociation de la balance entre la vie privée et le travail, avec pour but une meilleure qualité de vie (Benson et O'Reilly 2009), n'est pas une caractéristique exclusive aux migrants relativement aisés : « there are features present in many different migrant life stories » (2014 : 16). Dans son étude de Brésiliens à Londres, plusieurs participants ont démontré leur désir d'adopter un mode de vie différent même s'ils n'étaient pas des individus privilégiés au Brésil. Ce constat peut nous inciter à regarder au-delà des groupes aisés pour trouver des migrants qui effectuent des choix en fonction du mode de vie. L'approche de la *lifestyle migration* est alors importante justement parce qu'elle ne réduit pas l'acte d'immigrer à une seule dimension, comme le font d'autres théories.

1.2.2 Les valeurs repensées par les *lifestyle migrants*

Le fait de vouloir changer de mode de vie résulte d'une remise en question des valeurs des migrants. Comme nous l'avons déjà souligné plus tôt, dans l'étude de Sardinha (2014), les migrants soutiennent que le « retour aux valeurs » vécu après l'immigration dans le lieu de destination est très important pour adopter le mode de vie recherché. Les valeurs mentionnées par les migrants concernent la famille et la société.

Plusieurs *lifestyle migrants* décrivent la vie qu'ils recherchent comme étant plus « significative ». Autrement dit, ils cherchent de l' « authenticity, implying simplicity, purity and originality; it allows migrants to get 'back to basics', or to the things that are important in life » (O'Reilly et Benson 2009 : 5). Parfois les valeurs de la société dont ils

proviennent ne sont pas forcément les mêmes que les leurs. Dans la recherche d'Igarashi (2014) à propos des migrants *lifestyle* japonais à Hawaii, certaines mères divorcées ont migré vers les États-Unis avec leurs enfants pour fuir la société japonaise qui, selon leurs dires, les jugeait beaucoup.

La « découverte » de ce qui est important dans la vie peut se faire avant la migration, quand l'individu réalise qu'il n'est pas d'accord avec les valeurs imposées par la société d'origine, ou dans un deuxième temps après la migration, quand il découvre les autres possibilités que le nouveau pays de résidence lui offre. C'est le cas par exemple des migrants brésiliens à Londres. Junior et Dias (2013) ont trouvé que des Brésiliens qui ont migré avec l'intérêt de travailler, d'accumuler de l'argent et d'ensuite retourner au Brésil ont reformulé leurs projets après quelque temps. Les chercheurs affirment qu'après une période d'installation où l'immigrant commence à tisser des liens avec la société d'accueil, ceux-ci commencent à instaurer de nouvelles priorités dans leur vie et le but d'accumuler de l'argent n'est plus la raison principale d'être en dehors du Brésil. Le projet migratoire est repensé ainsi que les priorités dans la vie des migrants : « Change of values provokes the emergence of new lifestyles and corresponding practices, and a conscious choice of values encourages individuals to transform their lifestyle » (Zaritska 2015 : 222).

Ce phénomène de migrants cherchant une meilleure qualité de vie et qui priorisent le mode de vie et non les salaires prend de l'ampleur et peut être constaté dans plusieurs pays. Igarashi (2014) dans son étude sur les migrants japonais *lifestyle* à Hawaii démontre que les objectifs des migrants qui priorisent le mode de vie délaissent les objectifs

matérialistes : « their pursuit of a better life does not focus on better material conditions » (p. 103). C'est une recherche de la « intangible good life » (O'Reilly et Benson 2009 : 1). Igarashi (2014) précise qu'il y a un rejet des valeurs modernes. De pair avec cette idée, O'Reilly et Benson (2009) affirment que pour les migrants *lifestyle* la migration est une façon d'échapper au monde moderne.

Les migrants qui rejettent certains aspects de la modernité sont aussi appelés de « downshifters ». Ceci est un phénomène qui est peu exploré par les chercheurs (Zaritska 2015). Selon la définition du dictionnaire d'Oxford, le phénomène est défini par une réduction volontaire « of both working hours and income in order to achieve a more satisfactory work-life balance. Essentially, downshifting involves the adoption of a new lifestyle in order to escape the strains and pressures of working life »². Bien que les *downshifters* aient des motivations similaires à celles des *lifestyle migrants*, les premiers sont plus extrêmes, le travail étant une moindre préoccupation dans leur vie. Ils priorisent surtout les loisirs dans leur vie. D'après Zaritska (2015), le *downshifting* « is caused by change of values and main individual reasons for it involve life/job dissatisfaction, lack of free time and desire to be more independent » (p. 220). Ainsi, c'est encore une fois le changement de valeurs qui est invoqué pour expliquer le phénomène de migration. Ce changement, qui peut aboutir au choix d'un nouveau mode de vie, peut être expliqué grâce à certains concepts relatifs à la modernité avancée : la réflexivité de la modernité, l'agentivité et l'individualisation.

² Disponible en: <http://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199298761.001.0001/acref-9780199298761-e-1559?rskey=csjdWa&result=1>

1.3 La modernité et la modernité avancée

1.3.1 La modernité

Le mouvement des Lumières au XVIII^e siècle a été fondamental pour le développement de ce que nous connaissons aujourd'hui comme le monde moderne (Habermas 2002). Les penseurs de cette mouvance ont remis en question les anciens dogmes de la société et ont mis en place des idées concernant la liberté individuelle, l'égalité des sexes et des races et la démocratie, entre autres. La modernité est apparue comme une opposition à la tradition. Peu à peu, les idées des Lumières ont été propagées partout dans le monde.

La séparation des pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires, promue par un de ces penseurs, Montesquieu, a contribué de façon importante à la mise en œuvre de la démocratie. Ces idéaux ont mené à deux moments importants de l'histoire du monde moderne : la guerre d'indépendance américaine et la Révolution française. La modernité, par l'entremise des avancées scientifiques, a également apporté une vie plus confortable aux gens.

La modernité, d'après le sociologue Anthony Giddens (1994), a occasionné des transformations et des changements très importants, de par leur ampleur et leur profondeur, en ce qui concerne les modes de vie. D'ampleur, parce qu'ils ont permis « d'établir des formes d'interrelation sociale valables pour l'ensemble de la planète » et d'une grande profondeur, « parce qu'ils ont réussi à modifier notre existence quotidienne dans certaines de ses caractéristiques les plus intimes et personnelles » (p. 14). La

modernité est ainsi opposée à la tradition (Giddens 1994, Beck 1998) lorsque celle-ci est un synonyme de fidélité au passé (Bonny 2004).

D'après le sociologue polonais Zygmunt Bauman (1999), la modernité représente la structuration du monde à travers la raison. Les deux éléments mis en lumière dans son analyse sont l'importance de l'État-nation et de la science. Ceux-ci sont censés rendre le monde le meilleur possible (Mocellim 2007).

Souvent, le mot modernité est associé à la nouveauté, comme s'il s'agissait d'une rupture avec le passé et ce que l'on pensait avant. D'après Giddens (1990), cela n'est pas complètement le cas, car la modernité « is not an embracing of the new for its own sake, but the presumption of wholesale reflexivity – which of course includes reflection upon the nature of reflection itself » (p. 39). Au fil du temps, de nouveaux aspects de la modernité ont été mis en lumière pour mieux comprendre différents modes de vie. La modernité liquide (Bauman), la modernité réflexive (Beck) ou la modernité avancée (Giddens) sont des termes utilisés par les chercheurs pour définir notre configuration sociétale.

1.3.2 La nouvelle phase de la modernité

La modernité a apporté aux gens une vie plus confortable que celle qu'ils avaient auparavant. Par contre, elle présente de nouveaux risques que les gens ne connaissaient pas. Ce que Giddens appelle la modernité avancée (*high modernity*) « it's apocalyptic, not because it is inevitably heading towards calamity, but because it introduces risks which

previous generations have not had to face » (1991 : 4). L'auteur souligne qu'il y a des risques concernant la nature et les mécanismes économiques globaux qui n'existaient pas auparavant. Giddens explique que cela va de pair avec la définition de Beck de la société du risque :

Living in the 'risk society' means living with a calculative attitude to the open possibilities of action, positive and negative, with which, as individuals and globally, we are confronted in a continuous way in our contemporary social existence (Giddens 1991 : 28).

Les risques sont admis par les individus lorsqu'ils deviennent de plus en plus individualistes. Lash (1995) explique que si quelqu'un veut faire des innovations dans son travail, il faut admettre qu'il y a des risques pour atteindre de telles innovations. La société du risque est alors une réalité de la radicalisation de la modernité (Giddens 1991).

Giddens (1990, 1994) et Beck (1995) ne considèrent pas que nous avons dépassé la modernité. Ils se positionnent a contrario de l'utilisation du terme postmodernité pour décrire la situation actuelle, tandis que ce terme signifie que le développement social amène à un nouvel ordre social de même qu'elle nous éloigne des institutions de la modernité (Giddens 1994). Giddens fait également une association entre la postmodernité et l'idée d'une « fin de l'histoire » soulevée par le politologue Francis Fukuyama. Ce dernier affirme que l'humanité a déjà connu le meilleur système de gouvernance, qui est la démocratie libérale, marquant ainsi la fin de l' « évolution idéologique », ou autrement dit, la fin de l'histoire. Pour cette raison, les sociologues utilisent d'autres termes que le postmodernisme pour suggérer que nous vivons dans une époque de changement, ou plutôt de radicalisation de la modernité (Giddens 1994).

D'après Bauman (2007), nous serions dans la phase liquide de la modernité, c'est-à-dire que les formes sociales qui étaient solides auparavant se décomposent très rapidement à cause « de l'individualisme, l'affaiblissement des liens humains, la décadence de la solidarité (les principaux traits de la phase liquide) » (Scherrer 2008 : 7). La concurrence féroce sur le marché du travail a pour conséquence que les gens ne sont pas si solidaires les uns avec les autres, chacun devant trouver sa place. Néanmoins, la modernité liquide ne veut pas créer de nouveaux modèles sociaux, mais plutôt éviter que des modèles se cristallisent et deviennent des traditions (Oliveira 2012).

Les classes sociales, la question du genre, la définition de la famille, l'agriculture et même le progrès économique sont soumis à de transformations importantes. Pour cette raison, Beck (1995) suggère que la modernisation réflexive est la destruction et la modification de la modernisation telle qu'on l'a connue. On a remplacé des modes de vie de la société industrielle par d'autres modes de vie, c'est un processus d'individualisation (Beck 1995). C'est alors un processus de nouvelles interdépendances, y compris globales. C'est d'ailleurs pour cette raison que Beck considère que l'individualisation et la globalisation font partie de la modernisation réflexive. Cette phase de la modernisation offre des opportunités autant qu'elle expose au danger. Cela se produit à cause de la connaissance que nous accumulons à propos de nous-mêmes et de notre environnement (Giddens 1995).

1.3.2.1 Des valeurs postmodernes?

Même si pour Giddens et Beck la postmodernité n'est pas encore arrivée, le politologue Ronald Inglehart considère que certaines sociétés ont déjà des valeurs postmodernes. Selon lui, la postmodernité est définie comme :

A move away from the emphasis on economic efficiency, bureaucratic authority, and scientific rationality that characterized Modernization, toward a more human society with more room for individual autonomy, diversity, and self-expression (Inglehart 1997 : 12).

Selon Inglehart, la postmodernité permet une nouvelle vision du monde qui priorise ce que les personnes veulent de la vie : « In Postmodern society this emphasis on economic achievement as the top priority is now giving way to an increasing emphasis on the quality of life » (1997 : 28). Ainsi, la meilleure qualité de vie peut être recherchée seulement par les individus dont la survie n'est pas un enjeu, c'est-à-dire que les faiblesses liées aux facteurs économiques et à la sécurité sont déjà réglées par la société postmoderne. Pour cette raison, Inglehart avance que les individus qui ont des valeurs postmodernistes se trouvent généralement dans les sociétés plus prospères, ou autrement dit, dans les pays développés.

Ainsi, pour Inglehart le changement du moderne vers le postmoderne consiste, en premier lieu, à un changement des valeurs de base. Les individus postmodernes sont ceux qui ont des valeurs postmatérialistes et qui par conséquent donnent plus d'importance à la qualité de vie :

These lifestyle practices and – associated with them loss of prestige, career, power and income – are characterized by the transition to consumer models distinguishing from the dominant in contemporary society. Adherence to such practices is the result of a long personal reflection and values system

transformation, which occurs in the direction from materialist to post-materialist values (in accordance with the terminology of R. Inglehart) (Zaritska 2015 : 223)

Même si nous ne vivons pas encore dans une société postmoderne (Giddens 1990, Beck 1995), nous pouvons prendre en considération la définition de l'individu postmoderne proposée par Inglehart pour mieux comprendre la migration *lifestyle*, celle-ci étant aussi fondée sur le changement de valeurs. Ainsi, même si nous ne vivons pas dans un nouvel ordre social, mais plutôt dans une période de changement extrême de la modernité, nous pouvons considérer qu'avoir des valeurs postmodernes ne veut pas forcément dire que nous vivons dans une époque postmoderne.

We do not yet live in a post-modern social universe, but we can still see more than a few glimpses of the emergence of ways of life and forms of social organisation which diverge from those fostered by modern institutions (Giddens 1990 : 52).

Cependant, pour mieux comprendre les nouvelles phases de la modernité ainsi que le phénomène de *lifestyle migration*, nous nous référons à des concepts qui nous semblent fondamentaux pour éclairer les liens entre la migration « lifestyle » et la modernité avancée, dont la réflexivité telle que définie par Giddens.

1.3.1.1 La réflexivité

Giddens (1984) affirme que les pratiques sociales sont constamment examinées et reformulées à la lumière des nouvelles informations à propos de ces pratiques, modifiant de manière constitutive leur caractère. La réflexivité selon Giddens c'est alors plus que la « conscience de soi », mais aussi un aspect qui oriente le déroulement de la vie sociale. Les gens surveillent régulièrement les aspects sociaux et physiques des activités quotidiennes. Les personnes effectuent alors une « rationalisation » des actions (Giddens

1984). Ainsi, à l'époque actuelle où les informations sont accessibles plus facilement qu'auparavant grâce, entre autres, à la globalisation et à l'apparition de l'Internet, l'homme a été capable d'augmenter sa réflexivité sociale, ce qui lui permet de penser et de réfléchir constamment sur ces pratiques sociales.

L'auteur explique que si la réflexivité était limitée à la réinterprétation de la tradition dans la période prémoderne, elle joue dans la modernité un rôle différent : « elle participe du fondement même de la reproduction du système, de telle sorte que la pensée et l'action se réfractent constamment l'une sur l'autre » (1994 : 44). Giddens affirme que la réflexivité systématique « qui comprend une réflexion sur la nature de la réflexion elle-même » (1994 : 45) est une caractéristique de la modernité. Le monde actuel, selon l'auteur, est structuré à partir de la réflexivité du savoir, bien qu'il soit impossible d'être sûr que ce savoir ne sera pas mis en question à l'avenir.

Les statistiques officielles dans les sociétés sont vues par Giddens comme des facteurs qui peuvent permettre aux individus de réfléchir à l'activité sociale : « La collecte des statistiques est elle-même une entreprise réflexive, permise par les découvertes mêmes des sciences sociales qui les ont utilisées » (1994 : 48). Les statistiques concernant les assassinats dans les pays du tiers monde peuvent permettre, par exemple, de mettre en perspective les risques associés au fait d'y passer ses vacances et peuvent influencer notre décision au moment d'acheter un forfait de voyage. Également, la compréhension de ces informations permet à l'individu de cerner les inégalités dans le monde, de même que le système capitaliste qui les a générés. Le concept de modernité

réflexive signifie d'abord une confrontation aux effets de la société du risque³ qui ne peuvent pas être traités ou assimilés dans le système de la société industrielle (Beck 1995).

D'après Giddens, « on a remplacé une forme de conviction (fondée sur la loi divine) par une autre forme de conviction (s'appuyant sur nos sens, l'observation empirique), et le progrès providentiel s'est substitué à la providence divine » (1994 : 54). À l'heure où les formes de vie traditionnelles s'accompagnent d'une forte structuration de la société, les religions perdent de leur influence dans certaines sociétés, faisant place à une pluralité de modes de vie disponibles à une plus grande incertitude. La réflexivité est valorisée dans le monde contemporain et elle est directement liée à l'augmentation des *lifestyle migrants* sur la planète selon Benson et O'Reilly (2009), car les migrants « *lifestyle* » effectuent une remise en question constante de leur vie avant, pendant et après la migration. Même si d'autres migrants le font, la remise en question des migrants *lifestyle* se produit différemment puisque ces derniers se concentrent davantage sur les questions de valeurs que sur les aspects économiques.

1.3.1.2 L'agentivité

La réflexivité est alors toujours importante pour que l'individu ait conscience de sa vie et de celle qu'il veut avoir. Cependant, il n'est pas suffisant de seulement y réfléchir, le changement de mode de vie étant fortement dépendant de la capacité d'agir des

³ La société du risque apparaît dans la continuation des processus de modernisation autonome qui demeurent aveugles et sourdes à leurs propres effets et menaces (Beck 1995).

individus. Pour cette raison, le concept d'agentivité (*agency*) est mis en lumière dans des discussions à propos de la modernité avancée.

L'agentivité fait référence à la capacité des gens d'agir (Giddens 1984). Dans ce sens-là :

Agency concerns events of which an individual is the perpetrator, in the sense that the individual could, at any phase in a given sequence of conduct, have acted differently. Whatever happened would not have happened if that individual had not intervened (Giddens 1984 : 9).

Les individus sont ainsi les acteurs de leur propre vie. C'est d'après ce concept que les chercheurs s'intéressant à la *lifestyle migration* définissent les migrants. Benson (2011) affirme que, dans son étude de Britanniques installés en France, les migrants sont capables de transformer leur vie volontairement. Certains migrants rapportent que, dans leur pays d'origine, ils se sentaient comme des spectateurs et que lorsqu'ils ont migré ils ont commencé à avoir plus de contrôle sur leur vie.

En lien avec cette idée, O'Reilly (2012) explique que les « *human agents* » peuvent comprendre les conditions dans lesquelles ils se trouvent, peuvent essayer de donner un sens à celles-ci et agir en conséquence. Alors, nous pouvons considérer que la réflexivité et l'agentivité sont des caractéristiques fondamentales des migrants qui se déplacent pour changer de mode de vie. Néanmoins, Giddens nous rappelle que l'individu doit avoir le pouvoir d'effectuer des actions. L'auteur explique que l'action est fortement dépendante de la capacité de l'individu de « 'make a difference' to a pre-existing state of

affairs or course of events. An agent ceases to be such if he or she loses the capability to 'make a difference', that is, to exercise some sort of power » (Giddens 1984 : 14).

Ce pouvoir de faire la différence mentionnée par Giddens va de pair avec la définition d' « *empowerment* » de Bauman. Celui-ci explique que l' « *empowerment* » est acquis lorsque les gens ont la capacité de contrôler ou d'influencer les aspects personnels, politiques, économiques et sociaux de leur vie. L'auteur va plus loin encore et affirme qu'être « *empowered* » signifie être apte à choisir et agir effectivement; par contre il faut avoir de pouvoirs sociaux pour être capable d'agir (Bauman 2005 : 124). Nous pouvons alors dire que l'agentivité d'un individu est intimement liée à son pouvoir social et économique. Le fait de changer de mode de vie ou de poursuivre des objectifs dans la vie exige, dans la majorité des cas, de ressources financières. Cette exigence limite alors la catégorie d'individus capables d'agir dans certaines circonstances et par conséquent, seuls les individus privilégiés provenant des pays économiquement puissants peuvent effectuer un tel changement de vie.

Bien que les avancées liées à la modernité offrent un plus grand éventail de choix et de possibilités, ceux-ci demeurent disponibles seulement pour les individus aisés, c'est-à-dire une minorité de personnes. Toutefois, le fait de pouvoir réfléchir et agir selon nos propres besoins nous amène à un autre concept utilisé pour décrire la migration *lifestyle*, celui de l'individualisation.

1.3.1.3 L'individualisation

Actuellement, les sociétés exigent l'individualisation des personnes (Bauman 2005, Beck & Beck-Gernsheim 2002). Être un individu signifie avoir de l'autonomie et d'être le seul responsable du succès ou de l'échec de sa vie. C'est le travail de l'individu d'œuvrer pour obtenir le premier et d'éviter le second (Bauman 2005 : 19). Ainsi Giddens, Bauman et Beck sont d'accord que « our current societies are individualised, and the self has become responsible for defining oneself and the course of one's life » (Korpela 2014 : 33). Nous pouvons alors affirmer que l'émergence de la modernité a mis l'accent sur l'individu (Giddens 1991).

Selon le sociologue allemand Ulrich Beck (1995), l'individualisation signifie la désintégration des certitudes de la société industrielle ainsi que la contrainte de trouver et de créer de nouvelles certitudes pour soi et pour les autres. L'auteur utilise une expression de Sartre pour dire que les personnes sont condamnées à l'individualisation. Le fait que le marché du travail exige de plus en plus de professionnels hautement qualifiés, par exemple, pousse les personnes à s'investir pour atteindre un objectif. L'individualisation demeure ainsi une contrainte à la fabrication, le projet en soi même et l'autoreprésentation (Beck 1995). Les individus doivent « supply them for themselves, import them into their biographies through their own actions » (Beck & Beck-Gernsheim 2001 : 2).

Les personnes se trouvent alors dans des sociétés où chacun est responsable de son propre destin, de sa propre vie. Selon Bauman (dans Beck & Beck-Gernsheim 2001), l'individualisation est un destin et non un choix. L'individu doit développer son

autonomie pour être responsable de sa vie et être responsable de ses actions (Bergeron 2013). Pour cette raison, les chercheurs traitant de la *lifestyle migration* utilisent aussi le concept d'individualisation pour mieux expliquer ce phénomène. Les migrants qui se déplacent pour trouver une meilleure qualité de vie recherchent le bonheur et la satisfaction individuelle (Korpela 2014).

Les pressions de la société vers l'individualisation ont pris l'ampleur dans la seconde moitié du XX^e siècle. Beck & Beck-Gernsheim (2001) expliquent qu'il s'agit du résultat d'une démocratisation de l'individualisation, ainsi que le fait que les conditions fondamentales de vie moderne favorisent l'individualisation. Les exigences du marché du travail, par exemple, font que les gens étudient et investissent dans leur carrière afin d'obtenir le poste qu'ils veulent.

Nous pouvons alors comprendre que le processus de prise de décision des migrants *lifestyle* dépend des trois concepts énoncés dans ce travail : la réflexivité, l'agentivité et l'individualisation. Par contre, ce dernier n'est pas toujours vu comme positif :

They can be seen as having taken individualization to an extreme; by moving abroad, they have liberated (or at least attempted to liberate) themselves from constraints (social, economical or administrative) in their countries of origin, and as outsiders in the receiving societies they are free to live as they want (Korpela 2014 : 41).

Ils cherchent alors à délaisser ce qu'ils n'aimaient pas pour aller trouver le bonheur ailleurs. Le choix de s'éloigner de la famille et des compromis du travail est une manière qu'utilisent les migrants pour se réaliser ou pour accomplir leurs rêves, avec pour

conséquence qu'ils tournent le dos à ceux qui sont restés (Oliver et O'Reilly 2010). Néanmoins, le projet migratoire de migrants *lifestyle* est souvent un projet de couple, voire de famille.

1.4 La méthodologie

Afin de comprendre la migration brésilienne à Montréal, nous avons fait une étude de cas dont l'objet est les Brésiliens à Montréal. L'étude de cas est une approche de recherche empirique qui « traite d'un phénomène contemporain dans son contexte » (Toth 2009 : 6) et dont le but est d'« enquêter sur un phénomène, un événement, un groupe ou un ensemble d'individus, sélectionné de façon non aléatoire, afin d'en tirer une description précise et une interprétation qui dépasse ses bornes » (Roy 2009 : 207). Elle est considérée comme une méthode importante pour valider une théorie (Van Evera 1997).

1.4.1 L'entretien semi-dirigé

Pour faire notre analyse, nous avons mené des entretiens semi-dirigés avec quinze Brésiliens⁴. Nous avons utilisé la méthode qualitative exploratoire de recherche, car celle-ci nous permettait d'aller plus en profondeur. L'entretien semi-dirigé a été choisi parce que celui-ci n'est ni totalement ouvert ni axé sur un grand nombre de questions prédéterminées. Le but était plutôt de laisser les interviewés parler le plus ouvertement possible (Quivy et Campenhoudt 1995). Nous avons d'abord donné aux interviewés le

⁴ Nous avons fait des entretiens avec 16 Brésiliens, mais l'une d'entre eux a été exclue parce qu'elle ne répondait pas aux critères de sélection : elle habitait à Montréal depuis 16 ans.

formulaire d'information et de consentement et nous avons également expliqué les conditions de participation au projet de recherche.

Par la suite, nous avons rempli une fiche signalétique, comprenant les données sociodémographiques comme l'âge, l'état civil, la ville de naissance, niveau des langues, année d'arrivée au Canada, entre autres, pour avoir un portrait des migrants interviewés. Finalement, nous avons posé une vingtaine de questions ouvertes qui ont été élaborées précédemment, en plus d'en ajouter d'autres, selon la direction prise par nos interlocuteurs. Les entretiens se sont déroulés entre la fin juillet 2016 et la fin août 2016 et ont eu une durée approximative de 30 à 40 minutes. Nous avons rencontré les répondants dans des cafés, de parcs et dans la maison de la chercheuse.

Nous avons posé des questions qui avaient pour objectif de comprendre comment était la vie des répondants au Brésil et comment elle était aujourd'hui à Montréal. Également, nous avons demandé quelles étaient les raisons principales qui ont amené ces personnes à migrer et si elles ont changé lorsqu'elles sont arrivées au Canada. De même, des questions autour des valeurs qui importent le plus dans la vie ont été posées pour que nous puissions voir des éléments qui identifient les valeurs modernes par rapport aux valeurs postmodernes dans leur discours.

Le but était aussi de savoir si et quand le changement de valeurs a eu lieu, si c'était bien le cas, et dans quelle mesure la perte de prestige/statut social/famille influence leur intention de rester toute leur vie au Canada, plus précisément à Montréal. En outre,

nous avons exploré ces questions personnelles afin de découvrir une nouvelle manière d'étudier les migrants brésiliens.

1.4.2 Critères de sélection des répondants

En ce qui concerne les critères de sélection des répondants, nous avons choisi de parler avec des migrants qui habitent à Montréal depuis d'un à cinq ans et nous n'avons pas choisi seulement des personnes ayant déjà la résidence permanente; c'est donc un hasard si douze de nos répondants avaient déjà leur visa au moment de l'entretien. La période maximale de cinq ans a été établie parce que nous croyons que ce sont des migrants récemment arrivés qui peuvent se souvenir le mieux de leur vie avant la migration et faire une comparaison entre les raisons de la migration avant et après le déménagement. Nous avons interviewé des Brésiliens qui sont arrivés dans le cadre du programme de *Travailleur qualifié* du Québec, deux personnes qui ont fait le processus par le biais du parrainage et une étudiante internationale qui est à Montréal avec le but d'y rester.

Au total, nous avons parlé avec sept femmes et huit hommes d'origine brésilienne qui avaient entre 28 et 39 ans. Parmi les quinze répondants, douze sont venus avec leurs conjoints, un a connu sa conjointe au Canada, un a migré seul et a été rejoint par sa femme et un seul répondant était célibataire. Cinq répondants ont des enfants et huit veulent en avoir. Nous avons aussi choisi les migrants qui avaient, au moins, un diplôme universitaire parce qu'ils avaient plus de probabilité de penser au-delà des raisons économiques pour migrer, et que les gens qui ont un diplôme au Brésil sont généralement

des personnes qui ont des moyens. De surcroît, ces personnes peuvent réfléchir sur le mode de vie qu'ils souhaitent privilégier parce qu'ils ont déjà certains aspects élémentaires de leur survie d'acquis (Inglehart 1997).

Les répondants sont arrivés au Canada entre 2011 et 2015, deux répondants étant arrivés en 2011, deux en 2012, deux en 2013, sept en 2014 et deux en 2015. En ce qui concerne leur domaine de formation, on retrouve une importante diversité parmi les répondants. Deux étaient journalistes, une infirmière, un physiothérapeute, deux psychologues, trois avocats, un publicitaire, un administrateur, un designer, deux ingénieurs et un informaticien. Parmi eux, sept ont gardé le même métier quand ils sont arrivés au Québec; deux travaillaient dans le même domaine, mais avaient des postes différents de ceux qu'ils occupaient au Brésil.

Parmi les interviewés, neuf travaillent dans le même domaine que celui où ils travaillaient au Brésil et occupent des positions semblables. Nous pouvons constater que par rapport au niveau d'études, tous avaient au moins un diplôme universitaire. Concernant les niveaux atteints au moment de l'entrevue, cinq avaient complété seulement un baccalauréat, cinq possédaient un diplôme de spécialisation, acquis après le baccalauréat équivalant à un diplôme d'études supérieures spécialisées ou D.E.S.S. au Québec, quatre ont fini leurs maîtrises et un avait complété un doctorat. En ce qui concerne le salaire, six ont révélé que leur revenu a diminué lorsqu'ils ont migré, cinq ont affirmé qu'il était le même qu'au Brésil et quatre ont vu leur revenu augmenter. Au

Canada, les interviewés ont des revenus plus diversifiés, comme nous pouvons le voir dans le tableau de classement.

Tableau 1 : Âge, niveau d'études complété, occupation à Montréal, occupation au Brésil, revenu après la migration

Nom d'emprunt	Âge	Domaine d'études	Niveau d'études complété	Occupation à Montréal	Occupation au Brésil	Revenu après la migration
Amanda	39	Journalisme	Baccalauréat	Étudiante et professeure de tricot	Journaliste	Diminué
Juliana	33	Soins infirmières	Baccalauréat	Préposé bénéficiaire	Vendeuse en magasin	Augmenté
Maurício	37	Ingénierie	Diplôme d'études supérieures spécialisées	Gèrant de projet	Gèrant de projet	Le même
Sabrina	31	Psychologie	Maitrise	Bénévole	Responsable du secteur de relations avec la société civile du Conseil Fédéral de Psychologie	Diminué
Miguel	32	Droit	Baccalauréat	Étudiant et service à la clientèle	Avocat	Diminué
Felipe	37	Publicité et Marketing	Diplôme d'études supérieures spécialisées	Marketing	Marketing	Augmenté
Bruno	36	Administration	Baccalauréat	Administrateur	Administrateur	Diminué
Lucas	37	Design	Baccalauréat	Designer	Designer	Augmenté
Verônica	37	Droit	Maitrise	Ménage et bénévole	Professeure universitaire et avocat	Diminué
Roberto	30	Informatique	Diplôme d'études supérieures spécialisées	Informaticien	Informaticien	Le même
Ângela	33	Journalisme et Administration	Diplôme d'études supérieures spécialisées	Coordnatrice de communication	Analyste de communication	Le même
Luiz	39	Ingénierie	Diplôme d'études supérieures spécialisées	Administrateur et ingénieur	Administrateur et ingénieur	Augmenté
Renata	34	Droit	Doctorat	Bénévole	Coordnatrice du cours de droit à l'Université et professeure universitaire	Diminué
Carlos	34	Physiothérapie	Maitrise	Physiothérapeute	Physiothérapeute	Le même
Beatriz	28	Psychologie	Maitrise	Centre d'appel, babysitter, étudiante	Psychologue et entrepreneure	Le même

Il est important de souligner que le revenu a été analysé par les interviewés en faisant la conversion en Real, la monnaie brésilienne, et étant donné que celle-ci a été très dévalorisée en 2016, 1 R\$ correspondait à environ 0,41 C\$ au moment des entrevues⁵.

En ayant comme base la monnaie brésilienne, nous avons demandé aux répondants d'indiquer leur revenu avant et après la migration. Il est important de souligner que nous considérons seulement la classe économique des individus, tandis que d'après le critère de classification économique du Brésil (2015)⁶, nous ne pouvons pas considérer les individus appartenant à telle ou telle classe sociale, parce que d'autres facteurs comme le revenu total, le niveau d'éducation de même que l'accès aux biens matériels de tous les membres du ménage doivent être pris en considération.

Tableau 2 : Revenu avant et après la migration

Revenu mensuel avant la migration (R\$)	Nombre de répondants	Revenu mensuel après la migration (R\$)	Nombre de répondants
0-880	0	0-800	2
881-2 640	1	881-2 640	1
2 641-4 400	2	2 641-4 400	4
4 401-13 200	10	4 401-13 200	6
13 201 ou plus	2	13 201 ou plus	2

⁵ Les montants choisis dans le questionnaire pour faire l'analyse sont basés sur la définition de niveau économique proposé par l'Institut brésilien de géographie et statistiques (IBGE) où ils considèrent la division de niveaux économiques à partir du montant de salaires moyens que les individus reçoivent. La classe économique E, selon l'IBGE, fait référence aux gens qui gagnent entre zéro et un salaire minimum qui en 2016 était de 880 R\$. La classe D est composée par les gens qui font entre un et trois fois le salaire minimum, c'est-à-dire plus que 880 R\$ et moins que 2 640 R\$. La troisième catégorie est celle où les travailleurs gagnent entre trois et cinq fois le salaire minimum où ils font entre 2 641 R\$ et 4 400 R\$ par mois et s'insèrent alors dans la classe économique C. La classe B est formée par ceux qui gagnent entre cinq et quinze fois le salaire minimum, c'est-à-dire plus de 4 401 et moins que 13 200 R\$. Et finalement la classe A est composée par les gens qui gagnent plus de 15 fois le salaire minimum, ce qui signifie plus de 13 200 R\$ par mois.

⁶ Disponible en ligne : <http://www.abep.org/criterio-brasil>.

Nous avons constaté que la plupart avaient un revenu correspondant à la classe moyenne supérieure. De même, ceux qui ont changé de métier, ceux qui sont étudiants ou qui font du bénévolat ont connu une baisse de revenu. Néanmoins, plusieurs d'entre eux ont affirmé que le coût de la vie est moins élevé au Canada qu'au Brésil. Le seul participant qui a vu son revenu diminuer tout en continuant dans son domaine était Bruno, qui est arrivé à Montréal en août 2014 et a commencé à travailler dans le service à la clientèle d'un hôtel, et qui après quelques mois a trouvé un travail d'administrateur. Les Brésiliens, dans leur majorité, faisaient partie de ce qu'on appelle au Brésil l'élite économique (Fundação Getúlio Vargas 2008).

Au moment des entrevues, Sabrina et Renata attendaient des réponses d'acceptation de l'université et faisaient du bénévolat; Verônica pour sa part faisait du ménage et du bénévolat. Miguel et Beatriz étaient des étudiants et travaillaient dans le service à la clientèle, Miguel dans un magasin et Beatriz dans un centre d'appel en gardant des enfants pendant son temps libre. Seule d'Amanda a complètement changé de profession. Celle-ci était journaliste au Brésil et, avant d'arriver au Canada, avait décidé de changer de métier. Après avoir eu quelques discussions avec son mari, elle a finalement choisi de faire une des choses qu'elle aimait le plus dans la vie, soit tricoter. Au Canada, elle a travaillé dans un magasin de tricot et après trois ans elle a ouvert son propre local où elle donne des cours de tricot. En parallèle, Amanda fait un baccalauréat en Arts pour améliorer ses techniques.

Ces migrants qui ne travaillent plus dans leur domaine et sont des étudiants ou sont en attente d'une réponse de l'université sont des individus très qualifiés : Sabrina avait fait deux maîtrises, l'une au Brésil et l'autre au Canada. Verônica était candidate au doctorat au moment de l'entrevue, Renata candidate au post-doctorat et Beatriz avait fait une maîtrise au Brésil. Celle-ci est étudiante au baccalauréat à Montréal dans un domaine différent. Miguel était diplômé en droit au Brésil et au Canada et se concentre davantage sur les démarches pour faire reconnaître son diplôme.

Les participants de notre recherche provenaient de différentes villes et régions du Brésil. Un répondant venait du sud, de la ville de Curitiba (PR). Sept sont nés dans le sud-est, dont quatre dans l'État de São Paulo (deux à la ville de São Paulo, un à Santo André et un à Piracicaba) et trois dans celui de Rio de Janeiro (deux à la ville de Rio de Janeiro et un à Niterói). Un répondant provenait du centre-ouest, plus précisément de la ville de Campo Grande (MS), un autre de la capitale fédérale Brasília (GO) dans la région centrale, un de l'ouest du Brésil de la ville de Diamantino (MT), trois du nord-est, dont deux de Fortaleza (CE) et un de Salvador (BA), et finalement un du nord, de la ville de Teresina (PI).

Tableau 3 : Région de provenance des participants de la recherche

Région du Brésil	État(s)	Ville(s)	Nombre de participants
Sud	Paraná (PR)	Curitiba	1
Sud-est	São Paulo (SP), Rio de Janeiro (RJ)	Santo André, São Paulo, Niterói, Piracicaba, Rio de Janeiro	7
Centre	Goiânia (GO)	Brasília	1
Centre-ouest	Mato Grosso do Sul (MS)	Campo Grande	1
Ouest	Mato Grosso (MT)	Diamantino	1
Nord-est	Ceará (CE), Bahia (BA)	Fortaleza, Salvador	3
Nord	Piauí (PI)	Teresina	1

Parmi les répondants, douze avaient déménagé au moins une fois dans d'autres villes au Brésil et six avaient habité à l'étranger avant la migration au Canada. Deux étaient venus à Montréal auparavant pour étudier le français pendant moins de six mois et un répondant a habité à Vancouver pendant quatre mois ainsi qu'à Chicago pour y travailler. Un participant a habité une année en Angleterre afin d'apprendre l'anglais et deux mois en Espagne pour étudier l'espagnol. Un interviewé a habité en France pendant trois mois pour apprendre le français et six mois aux États-Unis afin d'étudier et de travailler, et finalement un a aussi habité aux États-Unis pendant une année pour étudier l'anglais et travailler. Ainsi, six participants avaient déjà eu des expériences à l'étranger avant la migration, douze avaient migré à l'intérieur du Brésil et deux personnes n'avaient jamais déménagé ni au Brésil ni ailleurs avant de migrer au Canada.

Concernant l'historique de migration dans la famille, cinq ont affirmé ne pas avoir des proches ayant déjà migré, alors que c'est le cas des dix autres. Cinq répondants ont des grands-parents qui ont émigré du Portugal ou de l'Espagne vers le Brésil, quatre ont aussi des parents nés dans ces pays, cinq ont des frères ou sœurs qui habitent à l'extérieur du Brésil, y compris deux dont les sœurs vivent à Montréal. Cinq ont des cousins qui habitent à l'étranger et une est mariée avec un Canadien qui avait émigré au Brésil.

En ce qui concerne le niveau de connaissance des langues à leur arrivée, deux répondants ont avoué qu'ils ne connaissaient rien du français, cinq étaient au niveau débutant, cinq au niveau intermédiaire et trois au niveau avancé. Par contre, le niveau de

la langue des participants a beaucoup évolué après la migration, comme nous pouvons le voir dans le tableau ci-dessous.

Tableau 4 : Niveau de français et de l'anglais à l'arrivée et au moment de l'entrevue

Nom emprunté	Niveau français à l'arrivée	Niveau français au moment de l'entrevue	Niveau d'anglais à l'arrivée	Niveau d'anglais au moment de l'entrevue
Amanda	intermédiaire	Avancé	avancé	Avancé
Juliana	débutant	Avancé	nul	Nul
Maurício	nul	Débutant	avancé	Avancé
Sabrina	intermédiaire	Avancé	intermédiaire	intermédiaire
Miguel	avancé	Avancé	intermédiaire	intermédiaire
Felipe	débutant	Avancé	avancé	Avancé
Bruno	débutant	Intermédiaire	débutant	Débutant
Lucas	intermédiaire	Avancé	nul	Débutant
Verônica	débutant	Intermédiaire	débutant	Avancé
Roberto	avancé	Avancé	avancé	Avancé
Ângela	intermédiaire	Avancé	avancé	Avancé
Luiz	intermédiaire	Intermédiaire	avancé	Avancé
Renata	avancé	Avancé	intermédiaire	intermédiaire
Carlos	débutant	Avancé	intermédiaire	Avancé
Beatriz	nul	Intermédiaire	avancé	Avancé

Par rapport au niveau de français au moment de l'entrevue, seul Maurício affirmait avoir le niveau débutant; quatre étaient au niveau intermédiaire et dix atteignaient le niveau avancé. Néanmoins, le niveau d'anglais des répondants n'a pas beaucoup changé. Deux affirmaient n'avoir aucune connaissance de l'anglais au moment de leur arrivée, deux étaient au niveau débutant, quatre au niveau intermédiaire et sept atteignaient le niveau avancé. Au moment de l'entrevue, Juliana disait ne pas avoir de connaissance de l'anglais, deux étaient au niveau débutant, trois se considéraient au niveau intermédiaire et neuf avaient des connaissances avancées.

1.4.3 Recrutement de répondants

Nous avons choisi des migrants qualifiés pour nos entrevues car ils ont plus tendance à adopter une posture *lifestyle* que les autres catégories de migrants. Il ne s'agit pas de personnes qui ont quitté le Brésil pour des raisons financières, mais plutôt d'individus qui avaient déjà un travail et une vie confortable. En somme, ils appartenaient à la classe moyenne brésilienne, c'est-à-dire qu'ils possédaient une maison, avaient au moins une voiture et pouvaient se permettre de voyager à l'étranger pendant leurs vacances. Les chances qu'ils soient des migrants *lifestyle* sont alors élevées par rapport aux individus moins instruits, car ils peuvent se permettre de penser au-delà de leurs besoins primaires.

Le recrutement a été fait par l'intermédiaire de personnes que nous connaissions. Étant donné que les répondants sont de même origine ethnique que nous et que nous avons fréquenté entre octobre 2015 et mai 2016 le Centre d'aide à la famille (CAF), un centre lusophone d'aide aux migrants (surtout Brésiliens et Portugais), nous avons connu plusieurs répondants là-bas. Par la suite, nous avons demandé aux gens de nous recommander d'autres Brésiliens que nous pourrions interviewer pour la recherche, soit en utilisant la méthode « boule de neige » :

L'échantillonnage en boule de neige (Goodman 1961) est une forme de plan d'échantillonnage par dépistage de liens où l'on demande aux individus faisant partie de l'échantillon initial d'identifier des connaissances auxquelles on demande d'identifier, à leur tour, des connaissances, et ainsi de suite pour un nombre fixé d'étapes ou de cycles. (Statistiques Canada 2003 : 4)

Nous avons conscience que cette méthode ne pouvait pas atteindre la représentativité statistique; par contre, elle s'avère très utile pour comprendre le

phénomène qui nous intéresse ainsi que pour voir comment les migrants construisent leur réseaux sociaux.

Conclusion

Les théories et les approches des migrations internationales nous montrent qu'il n'y a pas de théorie générale de l'immigration parce que les facteurs expliquant la migration peuvent être diversifiés et qu'il peut y avoir plusieurs motifs influençant la décision d'émigrer. L'examen de divers aspects de la modernité nous a permis de présenter plusieurs outils nécessaires à l'analyse des entrevues (chapitres 4 et 5), étant donné que la migration *lifestyle* est un phénomène associé à la modernité avancée.

Ainsi, après avoir présenté les grandes lignes des théories et des approches utilisées pour étudier les migrations internationales, les concepts liés à la modernité et la méthodologie mise en œuvre dans ce travail, il est opportun de contextualiser la recherche par rapport à l'ensemble de mouvements migratoires au Brésil. Dans le chapitre qui suit, nous ferons une revue de la littérature à propos de l'histoire de la migration brésilienne en soulignant des aspects qui ont fait du Brésil un pays d'émigration, alors qu'il était jadis un pays d'immigration.

Chapitre 2. L'immigration et l'émigration au Brésil

Introduction

Afin de mieux contextualiser la migration des Brésiliens vers Montréal, il s'avère pertinent d'examiner l'immigration et l'émigration au Brésil. Étant donné l'importance du Brésil comme pays d'immigration massive surtout après le XIX^e siècle, il faut examiner comment le pays est devenu, plus tard, un pays d'émigration. Dans ce chapitre, nous discuterons des études et des recherches portant sur la migration brésilienne vers plusieurs continents : l'Amérique latine, l'Europe et l'Amérique du Nord. Par la suite, nous expliquerons l'augmentation des flux des migrations vers le Canada et les aspects mis en jeu au moment où ce pays commence à devenir le choix le plus populaire parmi les Brésiliens.

2.1 Brève histoire de l'immigration au Brésil

Dès l'arrivée des Portugais sur le sol brésilienne en 1500 jusqu'à la fin du siècle dernier, le Brésil a été défini comme un « pays d'immigration » (Brasch 2009; Margolis 2013; Oliveira 2003). Après que le bateau de Pedro Álvares Cabral ait jeté l'ancre avec plus de mille hommes à Porto Seguro, dans l'état de la Bahia, les Portugais sont venus pour coloniser le pays et y trouver des richesses. Hormis la découverte de l'or sur le sol brésilien, une autre activité a stimulé l'économie portugaise : la production de sucre durant la première moitié du XVI^e siècle. Avec le but d'accroître la productivité, les Portugais ont asservi les Autochtones et, également, ont « importé » des esclaves africains. Dès les années 1620, le Brésil dominait le marché européen du sucre et la production devait être énorme pour répondre à la demande. À cette fin, l'importation

d'esclaves a augmenté considérablement et corollairement, entre 1630 et 1640, les Africains sont arrivés au Brésil en plus grand nombre qu'ailleurs en Amérique du Sud et latine. Cette tendance a été maintenue jusqu'au XIX^e siècle (Klein et Luna 2010). D'après des estimations de l'Institut brésilien de géographie et statistiques (IBGE)⁷, entre 1721 et 1855, plus de 2 100 000 esclaves sont arrivés au Brésil.

Cependant, une autre vague d'immigration plus significative vers le Brésil a eu lieu entre 1870 et 1930. Environ 40 000 000 d'Européens ont migré vers le « Nouveau Monde ». La première destination de ces migrants était les États-Unis, suivi de l'Argentine, du Brésil et du Canada (Oliveira 2002). Entre 1884 et 1933, les Italiens figuraient parmi les populations qui ont le plus migré vers le Brésil, suivi des Portugais, des Espagnols, des Syriens et des Turcs, des Allemands et des Japonais. Presque un million de ces immigrants avaient des nationalités autres que celles mentionnées ci-haut.

L'immigration européenne vers le Brésil a été encouragée entre autres par le fait que l'élite brésilienne considérait que les Noirs leur étaient inférieurs sur le plan intellectuel. Pour cette raison, une des solutions de la nouvelle République du Brésil était de mettre en œuvre le « blanchiment de la population » par l'encouragement de l'immigration européenne au Brésil. Entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, les immigrants sont arrivés au Brésil en ayant bénéficié d'une subvention du gouvernement brésilien (Institut Brésiliens d'analyses sociales et économiques – Ibase 2008). Pendant cette période, il était interdit aux Noirs d'entrer au Brésil d'après le décret 528 des années

⁷ Disponible en: <http://brasil500anos.ibge.gov.br/estatisticas-do-povoamento/desembarques-no-brasil.html>.

1890 de la Constitution brésilienne. L'article premier mentionné que « l'entrée dans les ports de la République était entièrement libre pour les personnes valides et capables de travailler, qui ne sont pas l'objet de poursuites pénales dans son pays, à l'exception des indigènes de l'Asie ou de l'Afrique ». Ceux-ci pouvaient être admis seulement avec l'autorisation du Congrès national (Simon 2016).

L'immigration a diminué au Brésil après la Seconde Guerre mondiale, période pendant laquelle le pays a reçu presque 700 000 immigrants, surtout des Européens, jusqu'en 1959 (IBGE). Par la suite, on a pu assister à l'essor d'un autre type de migration, les déplacements internes (Brasch 2009). Ceux de la campagne vers les grands centres urbains, notamment Rio de Janeiro et São Paulo, ainsi que l'établissement de Brasilia comme capitale fédérale en 1960, ont ponctué l'augmentation de la migration interne. Dans les années 1960, la population urbaine a dépassé celle des campagnes (Brito 2009). Depuis 1970 jusqu'à nos jours, la population rurale est demeurée minoritaire alors que 40 000 000 de Brésiliens sont partis de la campagne vers de grandes villes (Gonçalves 2001). Le recensement de 2010 a montré que 35,5 % des Brésiliens n'habitaient pas dans la même ville où elles étaient nées, tandis que 14,5 % habitaient dans une autre province que celle de naissance⁸. Parmi les raisons du déplacement figurait les études et le travail.

Dans ce sens-là, le Brésil a été un pays d'immigration massive dès l'arrivée des Portugais jusqu'à la fin du XX^e siècle. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu d'immigration après l'an de 2000, mais qu'elle a été de moindre importance que les

⁸ Disponible en: <http://7a12.ibge.gov.br/vamos-conhecer-o-brasil/nosso-povo/migracao-e-deslocamento.html>

vagues du siècle précédent. Bien qu'en 2010 le pays ait reçu 268 000 immigrants, ce qui correspond à 86,7 % de plus qu'en 2000, le phénomène demeure moins significatif qu'auparavant. Les principaux pays d'origine des immigrants en 2010 étaient les États-Unis (51900) et le Japon (41400) (IBGE 2010). La migration des Haïtiens a également augmenté, par le biais des visas humanitaires après le tremblement de terre de 2010, mouvement migratoire qui a été médiatisé de manière alarmiste par les médias brésiliens qui qualifient le phénomène d' « invasion des Haïtiens » (Cogo 2013). En même temps que l'immigration a diminué en intensité, les migrations internes qui ont été prépondérantes dès les années 60 continuent. Néanmoins, un autre phénomène a pris de l'ampleur, celui de l'émigration des Brésiliens que nous allons aborder dans la prochaine section.

2.2 Brève histoire de l'émigration brésilienne

L'émigration brésilienne s'est amorcée de manière significative pendant les années 1960 (Brasch 2009), lorsque le pays était gouverné par un régime militaire et que des milliers de Brésiliens se sont exilés – surtout au Chili, en Argentine et à Cuba. Après que ces deux premiers pays aient aussi été victimes de coups d'État menés par des militaires, les Brésiliens sont partis vers l'Europe, selon les données de la Commission de l'amnistie du Ministère de la justice brésilien⁹. Cependant, la période connue comme celle de l' « émigration massive » a débuté aux années 1980.

⁹ Disponible en : http://www.historia.ufrj.br/pdfs/2013/livro_ditadura_militar.pdf

Un des facteurs qui a incité à l'émigration pendant les années 1980 était la crise économique qui a eu lieu après la période 1968-1973, durant laquelle le Brésil a connu ce que les économistes appellent le « miracle économique », marqué par l'augmentation du taux de croissance du Produit intérieur brut (PIB) de 11 % par année (Veloso, Villela et Giambiagi 2008). Cependant, les moments de gloire du pays ont pris fin avec l'augmentation de l'inflation, surtout entre 1980 et 1990. Le taux d'inflation de 84 % par mois en 1991 a laissé l'économie brésilienne instable. Selon Margolis (1994), l'hyperinflation et les incertitudes par rapport à l'économie, ont causé un grand exode de Brésiliens partout sur la planète, principalement vers les États-Unis. Le Brésil, qui était connu auparavant comme le « pays de l'avenir » (Torresan 2012), a connu une période de désillusion de la part de sa population, dont un certain nombre est parti pour trouver du travail et de la stabilité économique ailleurs.

C'est à partir de 2002, pendant le règne du président Luiz Inácio Lula da Silva, Lula, du Parti des Travailleurs (PT), que le Brésil a connu un nouveau *boom* économique. Le salaire minimum a augmenté de 57 % pendant ses années au pouvoir, entre 2002 et 2010. Un taux très haut, même si on le compare avec celui des années 1970, où le pays a connu son « miracle économique ». Le PIB a augmenté de 4 % par année et le pays est devenu la sixième économie mondiale (Patarra et Fernandes 2011).

Même avec plus d'opportunités de travail et plus de revenus, la classe moyenne brésilienne a continué à émigrer pour trouver « une meilleure qualité de vie ». Les taux de criminalité élevés ont bien sûr contribué au désir de vivre dans un pays plus

sécuritaire. D'après le Ministère des Affaires extérieures, en 2015 plus de 3 000 000 de Brésiliens habitaient en dehors du Brésil, la principale destination étant les États-Unis (1 315 000 personnes), suivi du Paraguay (350 000), du Japon (179 000), du Portugal (166 000) et du Royaume-Uni (120 000). Pour apprécier l'ampleur de ces données, il faut tenir compte du fait que les migrants sans papiers ne sont généralement pas comptabilisés dans les statistiques provenant des consulats (Almeida et Baeninger 2016).

2.2.1 L'émigration vers l'Amérique latine

La littérature a démontré que les Brésiliens se déplacent surtout pour travailler et gagner de l'argent (Arouck 2000; Goza 1999; Margolis 1994, 2013; Oliveira 2003; Siqueira 2009). Bien que la majorité soit allée vers les pays où ils trouveraient plus facilement « des opportunités de gagner de l'argent », par exemple aux États-Unis, plusieurs se sont déplacés en Amérique latine en raison de la proximité géographique. Dans ce sens-là, Arouck (2000), dans son étude de Brésiliens vivant en Guyane française, a trouvé que la majorité des Brésiliens qui habitaient là-bas ont immigré avec un seul objectif : gagner plus d'argent. Arouck a remarqué qu'il y a deux groupes de Brésiliens migrants : ceux qui veulent épargner suffisamment d'argent pour démarrer une entreprise au Brésil pour qu'une vie de classe moyenne soit possible. Et les autres, qui cherchent en Guyane le type de vie qu'ils n'ont jamais eu au Brésil à cause de leur bas niveau d'instruction. Ainsi, les premiers ont l'objectif clair de retourner au Brésil après leur séjour en Guyane tandis que les deuxièmes, selon l'auteur, n'ont pas de projet de vie déterminé et dépensent tout l'argent dans le pays d'installation, sans en épargner.

Les Brésiliens qui migrent vers les pays membres du Mercosul (Marché commun du Sud), qui comprend l'Argentine, le Paraguay, le Brésil, l'Uruguay et le Venezuela, ont également des profils particuliers. Souvent, ils sont classés en deux catégories : soit des propriétaires ruraux qui cherchent des meilleures conditions financières, ou bien des travailleurs ruraux qui ont aussi le projet d'accumuler de l'argent et qui ont, dans la majorité des cas, le désir de retourner au Brésil (Sales 1996; Albuquerque 2005; Arouck 2000; Margolis 1994) ou simplement de fournir une meilleure qualité de vie à leur famille qui est restée dans le pays d'accueil (Gonçalves 2010). Autrement dit, les Brésiliens trouvent aussi une meilleure qualité de vie dans des pays considérés moins développés que le Brésil.

2.2.2 L'émigration vers l'Europe

Néanmoins, la littérature sur l'émigration brésilienne se penche souvent sur le déplacement vers des pays développés, où une meilleure qualité de vie peut être plus facilement acquise. Les Brésiliens qui ont émigré vers l'Europe le font à cause leur désir d'ascension sociale (Siqueira 2009), pour gagner plus d'argent (Mainardi 2005; Oosterbaan 2010; Sheringham 2010; Siqueira 2009), mais aussi pour d'autres raisons que les motifs économiques (Junior et Dias 2013; Padilla 2007; da Silva 2016; Torresan 2012). Ils ont un profil différent de ceux qui migrent en Amérique latine puisque ceux qui partent vers l'Europe ne sont pas des propriétaires ou des travailleurs ruraux, mais plutôt des individus d'origine urbaine qui cherchent à travailler dans des grandes villes. Par contre, il y en a ceux qui partent vers de petites villes où le travail sera garanti. C'est le cas des Brésiliens en Irlande, par exemple. Dans la petite ville de Gort (moins de 3 000

habitants), les Brésiliens représentent la moitié de la population (Sheringham 2010). Le flux a commencé dans les années 1990, période où des abattoirs de viande ont embauché des travailleurs provenant de l'État de Goiânia, au centre du Brésil. Des travailleurs y sont allés surtout à cause du travail, mais d'autres raisons ont été mentionnées par les migrants, comme la dépression, des déceptions amoureuses, la préoccupation en lien avec l'avenir de leurs enfants et même l'espoir de trouver le grand amour en dehors du Brésil (da Silva 2016).

La recherche d'une meilleure qualité de vie a aussi été constatée par Torresan (2012) chez des migrants brésiliens installés à Lisbonne. Plusieurs migrants appartenant à la classe moyenne ont mentionné des raisons économiques pour émigrer, mais cette motivation était toujours combinée à d'autres facteurs :

They talked about a lack of opportunities to fulfill their life expectations, a sense that their citizenship was being undermined, and a sense that their own lives and the country's situation would not improve during their working lives. This narrative usually included a fear of social and economic regression, loss of status, a situation of stagnation, and an unrealizable ambition to move up or on. (Torresan 2012 : 111)

Le choix du Portugal s'explique, entre autres, par la proximité linguistique, les liens entre colonisateur/colonie et le coût de la vie, qui y est moins cher qu'aux États-Unis (Siqueira 2009). Pour ces raisons, les Brésiliens sont le groupe d'immigrants le plus important au Portugal (Sardinha 2011). Cependant, les migrants sont victimes de préjugés de la part des natifs. Parmi les plus connus, on retrouve l'association que font les Portugais entre les femmes brésiliennes et la prostitution et les dentistes qui immigreraient au Portugal pour « voler des emplois » (Sardinha 2011). Le premier stéréotype s'explique entre autres par la grande représentation des femmes brésiliennes

dans l'industrie du sexe (Peixoto et Figueiredo 2007), mais aussi par le flux croissant de femmes qui partent seules au Portugal, soit pour aider leur famille restée au Brésil, soit parce qu'elles sont célibataires et que certaines ont souffert d'une déception amoureuse (Padilla 2007).

La migration brésilienne vers le Portugal s'est produite en deux vagues différentes (Padilla 2007; Peixoto et Figueiredo 2007; Sardinha 2011). Jusqu'au début des années 1990, les migrants étaient qualifiés et avaient une insertion plus facile au marché du travail portugais. Après, le profil des Brésiliens s'est modifié et le flux est devenu plus prolétaire (Padilla 2005). Toutefois, Padilla (2007) souligne que les nouveaux arrivants ne sont pas les plus pauvres et ne proviennent pas des *favelas* au Brésil; ils appartiennent plutôt à la classe moyenne inférieure et sont relativement instruits par rapport à la classe moyenne portugaise. Néanmoins, leur insertion au marché du travail est faite dans des secteurs où des qualifications ne sont pas demandées. Ils occupent dans la majorité des cas des emplois dans des restaurants ou des hôtels.

En ce qui concerne le type de travail exercé par les Brésiliens en Europe, nous pouvons dire que plusieurs Brésiliens travaillent dans le service à la clientèle au Portugal – en raison de la langue qui est la même. Dans la recherche de Junior et Dias (2013) à propos de la migration brésilienne à Londres, le travail typique des Brésiliens est mis en lumière par les auteurs, soit comme aides-ménagers dans les restaurants. Les chercheurs ont trouvé que les migrants occupent deux ou trois emplois différents en arrivant, seulement afin de maximiser leurs revenus. Par contre, Junior et Dias (2013) ont aussi

remarqué que ceux qui ont migré avec l'intérêt de travailler, d'accumuler de l'argent et d'ensuite retourner au Brésil, ont reformulé leurs projets après quelque temps. Les chercheurs affirment qu'après une période d'interaction avec la société d'accueil, les migrants commencent à intégrer de nouvelles priorités dans leurs vies, et le but d'accumuler de l'argent n'est plus la raison principale d'être à l'extérieur du Brésil. C'est le cas, par exemple, des étudiants brésiliens en France. Dans l'étude d'Almeida et Baeninger (2016), les étudiants ont démontré un changement constant dans leurs projets migratoires lorsqu'ils ont migré pour étudier, le but de la migration devenant progressivement de travailler ou de former une famille. À la lumière de ce qui précède, la recherche de Mainardi (2005) auprès de femmes brésiliennes en Suisse a démontré que les motivations peuvent changer, entre autres en fonction des « normes et des valeurs du pays d'origine et du pays d'accueil » (p. 142).

Ainsi, Junior et Dias (2013) défendent l'idée que les études concernant la migration des Brésiliens ne doivent pas être centrés sur ou limités à des facteurs économiques, même si au début les migrants sont poussés par ces facteurs. Selon les auteurs, les études doivent adopter d'autres perspectives, qui vont au-delà des modèles macroéconomiques.

Il est certain que les individus ont des motivations différentes pour migrer et cela peut aussi être lié au lieu de destination choisi. Des liens culturels, comme c'est le cas des Brésiliens au Japon par exemple à cause de la grande immigration des Japonais au Brésil au XX^e siècle, des liens linguistiques et culturels, pour le Portugal, de proximité

géographique, pour l'Amérique du Sud, la facilité de ne pas avoir besoin de visa, comme en Europe, et aussi des facteurs économiques qui sont affirmés un peu partout, mais principalement aux États-Unis. Étant donné que ce pays est le lieu de destination le plus populaire pour les Brésiliens, nous allons aborder dans la prochaine section l'émigration des Brésiliens vers le pays de l'oncle Sam.

2.2.3 L'émigration vers l'Amérique du Nord

L'Amérique du Nord est la première destination de Brésiliens qui émigrent. D'après les statistiques du Ministère de relations extérieures¹⁰ (MRE), presque 1 400 000 Brésiliens habitaient dans le continent nord-américain en 2015. Parmi eux, 96 % résidaient aux États-Unis, presque 3 % au Canada et 1 % au Mexique. Les chiffres ont été recueillis par le MRE auprès des consulats et des ambassades dans plusieurs villes des États-Unis. Au Canada, la collecte a été effectuée à Montréal, Ottawa, Toronto et Vancouver. Au Mexique, les données sont disponibles dans la ville de Mexico. Ces statistiques prennent seulement en compte, dans la majorité des cas, les migrants légaux au pays.

2.2.3.1 Les Brésiliens aux États-Unis

Bien que la migration brésilienne vers les États-Unis se soit amorcée dans les années 1960, c'est seulement vingt ans plus tard qu'elle a véritablement pris de l'ampleur. D'après le recensement américain, plus de 22 000 Brésiliens sont arrivés aux États-Unis

¹⁰ Données de 2014 avec actualisation en 2015 : <http://www.brasileirosnomundo.itamaraty.gov.br/a-comunidade/estimativas-populacionais-das-comunidades/estimativas-populacionais-brasileiras-mundo-2014/Estimativas-RCN2014.pdf>

entre 1966 et 1979. Dans la décennie suivante, ce chiffre a dépassé 33 000 (Martes 2000). Par contre, l'Archidiocèse de Boston, de concert avec le Consulat brésilien, affirmait en 1990 qu'il y avait 150 000 Brésiliens à Boston. Martes (2000) considère ces chiffres comme n'étant pas très fiables, puisqu'ils ne prennent pas en compte le grand nombre des migrants illégaux et sont en partie basés sur des informations des agences de voyages, ce qui ne garantit pas l'impartialité des données.

Les statistiques actuelles du gouvernement brésilien démontrent qu'en 2015 plus de 1 300 000 Brésiliens habitaient aux États-Unis. D'après certaines informations du Ministère des relations extérieures (2011), les villes les plus choisies par les Brésiliens sont : Boston suivi de Miami et New York (à égalité au deuxième rang), Atlanta et Chicago, Los Angeles, Hartford, Houston, San Francisco et Washington.

Étant donné le climat agréable, la grande communauté latino et la proximité géographique, la Floride est considérée par certains Brésiliens comme « le Brésil qui a réussi » (Margolis 2013). En considérant les statistiques des visiteurs de Disney World en Floride, on constate que les Brésiliens sont troisièmes, après les Canadiens et les Britanniques, chez les touristes internationaux à visiter le parc d'attractions en 2014 et 2015¹¹. Ce phénomène s'explique, à notre avis, par la croissance de la classe moyenne au Brésil (World Bank)¹², ce qui augmente le nombre de Brésiliens partant en vacances aux États-Unis. En 2003, presque 350 000 touristes brésiliens sont allés aux États-Unis, alors

¹¹ Source : <http://www.visitfloridamediablog.com/home/florida-facts/research/>. D'autres sources : <http://www.cnn.com/2012/01/24/travel/brazilian-tourist-invasion/>.

¹² Source : <http://www.worldbank.org/pt/news/feature/2012/11/13/middle-class-in-Brazil-Latin-America-report>.

qu'en 2013 plus de 2 000 000 y ont passé leurs vacances¹³. Tandis que certains s'y rendent en tant que vacanciers, d'autres partent aux États-Unis dans le but de chercher des opportunités que le Brésil, à leur avis, ne peut pas leur donner (Margolis 1994, 2013).

Le niveau de scolarité des Brésiliens aux États-Unis est semblable, voire parfois supérieur, à celui de la moyenne brésilienne. Pour cette raison, les postes qu'ils occupent représentent un abaissement de leur statut social (Margolis 2013; Martes 2000; Oliveira 2003). La représentation brésilienne dans le marché du travail aux États-Unis est importante dans des domaines où le travail est plus manuel ou dans lesquels le niveau de qualification n'est pas important. Les Brésiliens deviennent cireurs de chaussures à New York, travaillent dans le secteur de livraison de nourriture ou dans l'industrie de divertissement à San Francisco. Les femmes brésiliennes travaillent comme aide ménagère au Massachusetts. À Miami, la situation est similaire (Oliveira 2003). Martes (2000) explique que les Brésiliens ne recherchent pas le prestige en changeant de poste aux États-Unis relativement à ceux qu'ils occupaient au Brésil, mais que c'est plutôt en raison des valeurs trouvées dans la société d'accueil qu'ils acceptent ces emplois. L'auteure va encore plus loin en affirmant que ces valeurs sont liées à leur nouveau mode de vie aux États-Unis; par exemple, le fait que les migrants perçoivent une plus grande égalité entre les gens. Également, ils ont l'occasion de vivre *l'American dream* (Sheringham 2013) qui leur accorde une liberté liée au consumérisme qu'ils seraient incapables d'avoir ou de maintenir en appartenant à la classe moyenne au Brésil.

¹³ Disponible en ligne : <http://www.brasil.gov.br/turismo/2015/06/eua-sao-o-destino-favorito-de-turistas-brasileiros>.

Dans son livre paru en 2013, *Goodbye, Brazil: Émigrés from the Land of Soccer and Samba*, l'anthropologue américaine Maxine Margolis insiste sur le fait que les Brésiliens migrent à cause de raisons économiques. L'auteure y montre également que les migrants brésiliens aux États-Unis sont motivés par les salaires élevés, même s'ils ne travaillent pas dans leur domaine de formation et de carrière :

In fact, what has been called the citizenship of consumption is one of the main reasons immigrants say that in the United States they are better rewarded for their work than they are in Brazil, even though they have jobs they would never have back home (Margolis 2013 : 20).

Ils considèrent la migration, selon l'auteure, comme une façon de maintenir ou d'acquérir le mode de vie de la classe moyenne. Ainsi, même si le Brésil a connu une grande croissance économique entre les années 1994 et 2013 (dates où l'auteure a publié ses deux livres sur la migration brésilienne aux États-Unis), les motifs soulignés par les interviewés dans les deux livres étaient, dans leur majorité, liés aux questions économiques.

Margolis (2013) a aussi observé que les Brésiliens voyaient la migration comme étant un « investissement personnel », c'est-à-dire qu'ils considéraient le fait d'expérimenter une nouvelle culture et d'épargner de l'argent comme un investissement. La migration constituait une manière d'améliorer leur qualité de vie, dans le sens où ils pouvaient obtenir une vie plus confortable sur le plan matériel. Margolis (1994) donne également des exemples de femmes qui étaient avocates, ingénieures, enseignantes ou infirmières au Brésil et qui, lorsqu'elles sont arrivées aux États-Unis, sont devenues femmes de ménage ou gardiennes d'enfants. Alors, pour maintenir l'apparence de leur statut social au Brésil, les migrants cachent en général à leur famille ce qu'ils font comme

travail dans le pays d'accueil. La majorité des femmes interviewées par Margolis (1994) étaient de femmes qui appartenaient à la classe moyenne au Brésil et qui avaient des femmes de ménage chez elles.

Pour trouver un travail, les réseaux sociaux demeurent un outil de grande importance pour les migrants brésiliens aux États-Unis (Goza 1999; Margolis 2013; Martes 2000). Les réseaux formés à partir des amis, de la famille ou à travers des liens religieux (par le biais des églises) sont fondamentaux pour expliquer la migration vers les États-Unis. Les informations publiées par la presse, les agences de voyages, ou encore des agences qui prêtent de l'argent pour que l'individu puisse émigrer, font partie de l'« industrie de l'immigration » (Martes 2000).

Plusieurs parcours migratoires se sont mis en branle grâce à ce genre de réseaux, dont celui des « Valadarenses », soit les personnes qui sont nées à Governador Valadares dans l'état de Minas Gerais, au sud-est du Brésil. Plusieurs chercheurs ont déjà étudié le phénomène et ont démontré qu'il existe dans cette ville une culture de l'émigration (Goza 1999; Margolis 1994, 2013; Martes 2000; Sheringham 2013). En 2000, la ville avait 250 000 habitants et 40 agences de voyages. Plusieurs agences ont des connexions avec des réseaux de falsification de passeports et de visas. Les gens qui veulent émigrer à tout prix paient \$ 4 000 pour avoir tous les documents nécessaires, ainsi qu'un support à leur arrivée aux États-Unis (pour le logement, le travail, les vêtements). Plusieurs s'endettent pour payer les agences et pour cette raison, le client doit laisser un immeuble comme garantie (Martes 2000). La ville est devenue célèbre dans les médias parce qu'en 2007,

plus de la moitié des foyers avaient au moins un membre de la famille qui habitait ailleurs (Margolis 2013). Étant donné que Governador Valadares n'a pas beaucoup d'industries, les ressources de la ville proviennent de l'argent gagné aux États-Unis et dans d'autres pays (Margolis 2013).

Les liens entre cette petite ville et les États-Unis se sont tissés pendant la Seconde Guerre mondiale. Puisque Governador Valadares produisait du *mica*, un minéral d'importance pour l'industrie de l'armement, plusieurs entreprises américaines se sont installées dans cette ville. Également, la construction de chemins de fer et du Service spécial de santé publique a été assurée par les Américains, ce qui a renforcé les liens de ces derniers avec les *Valadarenses* (Soares 2003).

Marcus (2009) souligne que dans certaines villes brésiliennes où le flux d'émigration vers les États-Unis est important, comme c'est le cas de Governador Valares et de Piracanjuba (dans l'état de Goiás), les immigrants apportent des changements à leur retour en s'inspirant de la culture nord-américaine :

For example, in Piracanjuba, there are advertisements and music CDs of Brazilian country bands named Missisipi and Neshivile (there are no spelling typos, as this is the de facto spelling used by these bands). Sociocultural and financial remittances contribute to the changing of new urban and transnational landscapes. For example, in Governador Valadares, the owners of Stop and Shop Mercearia - which recalls the Massachusetts-based Stop and Stop supermarket chain - and the owners of Flowers and Love store, both returnees from Massachusetts, have incorporated business and cultural practices they learned and applied them to their own new experiences in sending communities (Marcus 2009 : 189).

Autrement dit, les migrants revenus au pays veulent apporter un peu de ce qu'ils ont vécu aux États-Unis avec eux. Comme leur but principal était de gagner de l'argent,

ils peuvent ensuite investir du capital en affaires. Le même comportement a été souligné par Margolis (2009). L'auteure affirme que la moitié des migrants interviewés dans sa recherche envoyaient de l'argent au Brésil :

But most of those who sent frequent remittances were not, in fact, sending money to support their families in Brazil. Rather, they were sending it to build a nest egg for their own use when they return home - to buy a house or an apartment or start a business - or to pay off a personal debt incurred for their trip to United States. In other words, I found very few Brazilian immigrants in New York who provided routine financial support for their families in Brazil (Margolis 2009 : 33).

Dans la littérature à propos des Brésiliens aux États-Unis, on constate que la majorité des migrants ne voient pas la migration comme définitive (Fusco 2010; Marcus 2009; Margolis 1994, 2013). Leur objectif est surtout d'accumuler de l'argent pour qu'ils puissent y retourner et avoir une stabilité économique au Brésil. Par contre, il y en a certains qui, pendant leur séjour, s'identifient à la culture américaine et ne veulent plus retourner au Brésil. Le fait de connaître le mode de vie américain et de pouvoir en bénéficier sont des motivations pour y rester, comme l'a constaté Martes (2000). Autrement dit, c'est l'éblouissement des Brésiliens face à la société américaine qui a de l'influence : « Beginning in the 1940s, the United States captured the "geographical imagination" of Brazilians who admired American movies, music, and technology, while viewing American life-styles through rose-tinted glasses » (Margolis 2013 : 17).

Le contraste entre les sociétés américaine et brésilienne est mis en lumière par Margolis : « Americans derive a great deal of their identity from their work, that is, their jobs or professions, while Brazilians derive theirs from social background, especially family ties » (1994 : 229). De pair avec cette définition de Margolis, l'anthropologue

brésilien Roberto DaMatta (1991) a défini la société américaine comme une société de « know-how » et la société brésilienne comme une société de « know-who ». Au Brésil, le fait d'être le fils de quelqu'un, ou même de connaître quelqu'un « d'important », est toujours un atout par rapport aux compétences que la personne a au moment d'un entretien d'embauche, par exemple.

Ainsi, d'autres raisons qu'économiques sont proposées pour expliquer le grand flux d'émigration brésilienne à travers la planète. En même temps, d'autres destinations sont en train de devenir plus attractives pour les Brésiliens. Le Canada, par exemple, est le lieu où plusieurs trouvent la sécurité, la stabilité et l'acceptation qu'ils croient ne pas pouvoir obtenir aux États-Unis (Barbosa 2009).

2.2.3.2 Les Brésiliens au Canada

Bien que la migration brésilienne au Canada se soit amorcée dans les années 1960, c'est seulement dans la seconde moitié des années 1980 qu'elle prend de l'ampleur (Goza 1992; Lopes 2008). Au début, le Canada était un tremplin pour entrer aux États-Unis. Cependant, « it was not long before Brazilians realized that well paying jobs were also available in Canada, especially in Toronto, during the mid-and late 1980s » (Goza 1999).

Jusqu'en 1987, les Brésiliens ont pu entrer au Canada sans avoir de visa. Avant qu'il soit obligatoire, beaucoup de Brésiliens entraient en disant être des « réfugiés » (Goza 1999). Pendant qu'ils attendaient d'obtenir un statut légal de réfugié, ils avaient la

possibilité de travailler et d'étudier et ceci faisant, ils pouvaient acquérir les compétences linguistiques nécessaires pour avoir plus de points dans le système canadien d'immigration pour devenir des résidents permanents (Goza 1999). Même après l'imposition du visa, ils ont continué à entrer au Canada et à faire la demande de statut de réfugié en se présentant comme des « réfugiés économiques ». Cette pratique était courante jusqu'au début des années 1990 où le Canada a mis en place de lois plus restrictives par rapport au statut de réfugié. C'était à partir des années 1990 qu'une autre cohorte de Brésiliens a commencé à migrer vers le Canada, composée d'individus plus éduqués. Ces personnes étaient acceptées par le biais du système de points canadien et entraient légalement dans le pays (Barbosa 2009).

Ainsi, l'intérêt pour le Canada a progressé, d'une part, à cause de l'augmentation des taux de criminalité au Brésil, et d'autre part, en raison de la mise en place de politiques d'immigration et de stratégies de recrutement des professionnels qualifiés de la part du gouvernement canadien. Le MRE affirme qu'en 2014 il y avait 39 300 Brésiliens au Canada; par contre, en 2011 Statistiques Canada donne le chiffre de 22 920. Il est important de souligner que le MRE prend en considération, entre autres, des rapports consulaires, des statistiques du pays d'accueil et des travaux académiques (Almeida 2015), alors que Statistiques Canada ne considère que le recensement.

Les Brésiliens sont éparpillés un peu partout au Canada, mais ils optent en majorité pour de grandes villes où les opportunités de travail sont plus nombreuses. Les

données de Statistiques Canada de 2011 montrent que le plus grand nombre de Brésiliens vit à Toronto (10 222), suivi par Montréal (5 335) et Vancouver (2 740).

Tableau 5 : Nombre de Brésiliens ayant reçu la résidence permanente au Canada

Année	Immigrants
2005	969
2006	1 181
2007	1 746
2008	2 138
2009	2 509
2010	2 598
2011	1 508
2012	1 642
2013	1 714
2014	1 915

Source : Citoyenneté et Immigration Canada, Faits et chiffres 2014

D'après le tableau ci-dessus, il est possible de voir qu'entre 2005 et 2009 8 543 migrants brésiliens ont obtenu la résidence permanente au Canada, tandis qu'entre 2010 et 2014 ce chiffre monte à 9 377, puis diminue de 40 % de 2010 à 2011. Ce fait s'explique par le fait que les Brésiliens étaient optimistes par rapport à la situation économique du Brésil entre 2010-2011 quand il y avait les chantiers pour l'organisation de la Coupe du monde de 2014 et des Jeux olympiques, en préparation pour 2016.

Même si l'émigration des Brésiliens vers le Canada n'est pas très importante en ce qui concerne l'afflux de résidents permanents, le nombre de Brésiliens avec des permis d'étude est plus significatif. D'après Statistiques Canada en 2016, 7 766 Brésiliens sont

venus avec un permis d'étude en 2014, comparativement à 6 359 en 2015. Dans les deux premiers trimestres de 2016, 2 998 ont été admis. Le Brésil était alors le sixième pays envoyant le plus grand nombre d'étudiants au Canada en 2014 et le septième en 2015. Ce chiffre élevé d'étudiants s'explique en partie par le programme *Ciências sem Fronteiras* (Sciences sans frontières), une initiative du gouvernement brésilien qui finance les séjours des étudiants aussi bien que leurs frais de scolarité en dehors du Brésil. Le Bureau canadien de l'éducation internationale a placé entre 2013 et 2014 plus de 2 500 étudiants brésiliens dans les stages de recherches ou de l'industrie¹⁴.

Ainsi, le Canada est en train de devenir le choix le plus populaire parmi les Brésiliens parce que ce pays offre, entre autres, la sécurité et un accès abordable aux services de santé et d'éducation (Barbosa 2009). Également, les Brésiliens voient le Canada comme un pays moins discriminatoire que les États-Unis (Almeida 2015; Barbosa 2009; Goza 1999). Cependant, le flux migratoire vers les États-Unis n'a pas diminué durant les dernières années, entre autres à cause des réseaux que nous avons mentionnés. Les motivations de départ des Brésiliens sont donc multiples. Barbosa (2009) démontre à l'aide d'une enquête de 2005 que 52 des 119 interviewés ont dit qu'ils sont partis du Brésil parce qu'ils cherchaient un lieu plus sécuritaire et un accès plus facile au système de santé et d'éducation. Parmi les 119 répondants, 21 personnes ont exprimé leurs intentions d'améliorer leurs situations économiques. Il y en avait aussi 20 parmi eux qui ont migré pour accompagner leurs parents ou se sont mariés avec des

¹⁴ Source : <http://net.cbie.ca/download/CBIE%20flagship%20French%20full%20-%20WEB%20RES%20final.pdf>.

Canadiens. Seulement huit avaient une offre d'emploi, tandis que 11 ont migré pour étudier et ont choisi de rester après les études.

Un autre facteur qui a d'ailleurs été mis en avant par les migrants est le « *jeitinho* » brésilien (la façon brésilienne de trouver une solution alternative aux problèmes), qui est souvent mis en relation avec la désillusion politique (Almeida 2015; Brasch 2007; Pecini 2012). La chercheuse Katherine Brasch a trouvé, dans son étude sur les Brésiliens au Canada, que pour eux « the line between right and wrong has become blurred beyond recognition » (2007 : 102), justement à cause du « *jeitinho* ». C'est une façon de faire de la corruption, ce qu'eux critiquent beaucoup par rapport à la politique brésilienne. D'après l'étude de Brasch, plusieurs Brésiliens qui sont au Canada voulaient habiter loin des personnes qui avaient recours au *jeitinho* dans leurs activités quotidiennes : « Migrants who told me *jeitinho* was one of the reasons they left Brazil, followed this school of thought as they told me of wanting to distance themselves from the practice and those who performed it » (2007 : 103).

Donc, les Brésiliens au Canada se différencient de leurs concitoyens qui se sont installés ailleurs par le fait qu'ils sont normalement des individus qualifiés et provenant de la classe moyenne (Barbosa 2009; Lopes 2008; Margolis 2013). Cependant, compte tenu de l'importance de Toronto comme le plus important foyer de Brésiliens au Canada et le fait que le plus grand nombre d'individus illégaux dans le pays y habitent (Almeida 2015), le profil des Brésiliens de Toronto est plus varié que celui qui se trouve dans le reste du pays (Margolis 2013).

En ce qui concerne les raisons de la migration, il est possible d'affirmer que les Brésiliens au Canada mettent l'accent sur le mécontentement qu'ils ont de leur ancien mode de vie, comme, par exemple, le fait de ne pas avoir assez de temps pour leur famille à cause du travail (Almeida 2015; Fraga 2013). Cette caractéristique les différencie alors de la majorité des Brésiliens installés aux États-Unis, qui démontrent de l'insatisfaction par rapport à leur situation économique au Brésil (Goza 1999; Margolis 2013). Cette différence de profil peut être expliquée, entre autres, par l'efficacité du programme de points mis en place par le gouvernement canadien, qui privilégie les migrants qualifiés (Picot et Sweetman 2011) qui ont déjà eu une formation dans leur pays d'origine. Alors, leur profil économique et éducationnel est différent de ceux qui migrent vers les États-Unis parce qu'ils ont eu une formation au Brésil et par conséquent plus d'opportunités chez eux. Le facteur le plus important est la qualité de vie, tandis que pour ceux qui n'ont pas eu les mêmes privilèges, c'est leur survie qui est mise en jeu.

Les recherches faites à propos des Brésiliens au Canada demeurent peu nombreuses. Cependant, il est possible de constater d'après les travaux d'Almeida (2015), Brasch (2007), Fraga (2013) et Pecini (2012), que c'est surtout la recherche d'une meilleure qualité de vie qui amène les Brésiliens appartenant à la classe moyenne à émigrer. Tant la comparaison des valeurs de la société brésilienne que celle du mode de vie que les migrants avaient dans leur pays natal et qu'ils ont maintenant au Canada ont été relevées dans les études de ces chercheurs.

Il est sûr que parmi les 3 000 000 de Brésiliens qui ont migré à travers la planète nous pouvons trouver des profils et des raisons différents pour émigrer. Nous avons remarqué que le profil des Brésiliens qui migrent au Canada se différencie de celui des Brésiliens qui migrent en Amérique latine ou même aux États-Unis, par exemple. Cependant, nous pouvons trouver des différences de profil au sein du Canada; c'est notamment le cas de Brésiliens qui ont choisi le Québec comme destination, par rapport à ceux qui sont allés vers d'autres provinces (Almeida 2015).

2.2.3.2.1 Les Brésiliens au Québec

Entre 2005 et 2009, 2 937 migrants brésiliens ont été admis dans la province du Québec, selon le Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles. Entre 2010 et 2014, le chiffre monte à 3 870, ce qui correspond à 6,7 % des migrants accueillis dans la province pendant cinq ans. Parmi les raisons qui ont animé cette immigration, on retrouve l'importance du programme de recrutement du Québec au Brésil et le réseau social créé par les Brésiliens habitant au Québec (Almeida 2015; Fraga 2013; Goza 1999; Kulaitis 2013; Pecini 2012; Prévost 2011).

La stratégie d'immigration de plusieurs Brésiliens s'organise souvent à partir de deux programmes : le Programme des Travailleurs qualifiés et le Programme d'expérience québécoise (PEQ). Le premier vise les individus qualifiés ayant l'expérience requise par le gouvernement et le deuxième, des diplômés d'un établissement d'enseignement au Québec et les travailleurs temporaires. Le nombre d'étudiants étrangers au Québec en 2014 était de 47 521 ce qui correspond à 14,2 % du nombre des étudiants internationaux au

Canada¹⁵. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, le Brésil était le septième pays ayant envoyé le plus grand nombre d'étudiants au Canada en 2015. En raison de l'importance de ces programmes d'immigration dans les démarches pour décider de quitter le pays natal, nous les analyserons plus en profondeur dans le prochain chapitre.

Comme nous l'avons vu, le nombre de Brésiliens s'installant au Québec augmente à cause, entre autres, de la politique d'immigration de la province. Le recensement de 2011 indiquait que 5 845 Brésiliens habitaient au Québec.

Tableau 6 : Nombre de Brésiliens résidents au Québec

Avant 1971	215
1971-1980	290
1981-1990	385
1991-2000	640
2001-2011	4 320
Total	5 845

Source: Statistics Canada - 2011 National Household Survey, Statistics Canada Catalogue no. 99-010-X2011026

Pour avoir un pointage plus élevé dans les programmes d'immigration québécois, les migrants doivent être qualifiés, c'est-à-dire qu'ils doivent déjà avoir eu une formation au moins de niveau universitaire dans leur pays d'origine. Selon Statistiques Canada, en 2011 50% de Brésiliens au Québec avaient un certificat ou un diplôme universitaire, un baccalauréat ou un diplôme des cycles supérieurs¹⁶. Pour le PEQ, les exigences sont aussi

¹⁵ Source disponible en ligne : <http://www.cbie.ca/about-ie/facts-and-figures/>

¹⁶ Source : Statistique Canada, Enquête nationale auprès des ménages (ENM) de 2011, numéro CO-1457

élevées en ce qui concerne la scolarité des candidats. En outre, ils doivent également avoir un montant d'argent suffisant pour vivre trois mois au Canada sans travailler. Un adulte doit avoir 3 046 \$ canadien, environ 9 747 en Reais (la monnaie brésilienne), ce qui représente 11 fois le salaire minimum mensuel du Brésil en 2016. Cette somme augmente en fonction du nombre de personnes faisant partie de la famille immigrante. Un couple doit avoir 4 467 \$ et un couple et un enfant 5 004 \$¹⁷.

Ainsi, les personnes qui ont une formation universitaire au Brésil, ceux qui sont des professionnels qualifiés et qui ont une quantité d'argent considérable pour vivre au Canada, possédaient déjà une somme d'argent suffisante pour bien vivre dans leur pays d'origine. Ils ne sont pas des « migrants économiques » qui émigrent « lorsque les motivations sont purement d'ordre économique », selon la définition de ce terme par le Conseil canadien pour les réfugiés. Les motivations de ces individus sont davantage liées à la sécurité que le Canada offre, la possibilité de connaître d'autres cultures et d'avoir une vie plus paisible que celle qu'ils avaient au Brésil (Almeida 2015; Barbosa 2009; Brasch 2007; Fraga 2013; Kulaitis 2013). Même s'ils avaient déjà de bonnes conditions de vie au Brésil, la migration demeure nécessaire pour atteindre le mode de vie dont ils rêvent : « In fact, at the turn of the twenty-first century, individuals who had good jobs still emigrated because they could no longer deal with the stress caused by widespread urban violence » (Barbosa 2009 : 217).

tableau 2C, compilation spéciale du MIDI.

¹⁷ Source : <http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/publications/fr/peq/A-0520-IF-dyn.pdf>

Dans l'étude de Fraga (2013) sur les Brésiliens au Québec, nous pouvons voir qu'il y a dans les discours des migrants le constat qu'il est normal au Brésil de travailler jusqu'à 20 h, voire même 22 h, tandis qu'au Québec il y a plus de respect et de valorisation de la vie en dehors du travail, et que pour cette raison les gens ont plus de temps pour être avec leur famille. D'ailleurs, la différence perçue entre les valeurs au Québec et les valeurs au Brésil était importante, dans la mesure où les migrants interviewés par Fraga disaient qu'au Brésil ils étaient « esclaves de l'apparence » (p. 82), la société leur imposant « de gagner beaucoup d'argent, d'avoir une bonne voiture, d'avoir des choses matérielles » (p. 81). Ils mentionnent aussi la nécessité « de faire l'ostentation de la richesse » (p. 89), qui se perçoit à travers l'utilisation de vêtements de marque et le fait d'avoir une voiture qui coûte cher.

Selon Almeida (2015), les Brésiliens au Québec sont encore plus qualifiés que ceux qui habitent ailleurs au Canada. Le groupe de migrants dans la province francophone est « composé de jeunes avec un haut niveau d'éducation, issus de milieux urbains, originaires de la classe moyenne » (Almeida 2015 : 129). Pour cette raison, le Québec les a choisis par le biais de son programme d'immigration : « Ils possèdent le capital social et culturel requis par cette politique, condition sine qua non pour leur recrutement. Attirés par le Québec, ils ont répondu à l'appel d'offre, car leurs caractéristiques les ont rendus des immigrants convoités » (Almeida 2015 : 129).

2.2.3.2.2 Les Brésiliens à Montréal

D'après les données de Statistiques Canada 2011, environ 90 % des Brésiliens au Québec (5 335 individus) habitent à Montréal. Le fait que la province ait son propre programme d'immigration et que Montréal soit une métropole où il y a de grandes universités, des industries, et des entreprises du monde entier, contribue au fait que les migrants soient davantage attirés par cette grande ville. Les réseaux sociaux jouent également un rôle très important dans le choix de Montréal comme ville d'accueil des migrants, comme nous le montrerons dans notre analyse.

Les Brésiliens s'entraident beaucoup à travers des groupes sur Internet. En mars 2016, le groupe sur Facebook « Brésiliens à Montréal » comptait 8 500 membres; en octobre, il en comptait plus de 10 000. C'est le lieu où les Brésiliens qui sont à Montréal échangent des informations à propos de la vie dans la métropole et où les personnes qui sont au Brésil et veulent émigrer trouvent des conseils pour entamer le processus d'immigration.

Étant donné la taille de la communauté portugaise à Montréal, trois fois plus grande que celle des Brésiliens et plus ancienne, les églises fréquentées par des Brésiliens sont en majorité portugaises. De même, les marchés où la nourriture brésilienne peut être facilement trouvée appartiennent souvent à des propriétaires portugais. En ce qui concerne l'emplacement de la communauté brésilienne, il n'y a pas un quartier particulier, comme c'est par exemple le cas du Plateau Mont-Royal qui est souvent associé aux Portugais. Les Brésiliens sont éparpillés un peu partout. Cependant, il y a un immeuble

dans la municipalité de la Ville Mont-Royal où la majorité des résidents sont des Brésiliens. Le *Copacabana Palace*, qui fait allusion au grand hôtel situé sur la plage de Copacabana à Rio de Janeiro, a reçu ce nom en 2007 puisqu'une Brésilienne a « commencé à encourager l'installation d'autres *cariocas*¹⁸ qui comme elle cherchaient en fonction aussi de la scolarité des enfants. Encore d'autres sont venus, faisant ainsi la réputation de l'immeuble » (Almeida 2015 : 290).

La migration brésilienne prend de l'ampleur au Québec grâce au fait que les Brésiliens qui veulent partir connaissent déjà quelqu'un qui habite à Montréal ou ailleurs dans la province (Almeida 2015; Fraga 2013; Pecini 2012; Prévost 2011). Dans notre recherche, ce facteur s'est avéré aussi très important dans la prise de décision d'émigrer.

Conclusion

Ainsi, cette revue de la littérature nous permet de conclure que la migration brésilienne augmente en Amérique du Nord surtout en raison du contexte politique et économique des pays de destination et du Brésil. Par contre, il est évident que le profil des Brésiliens au Canada diffère de celui de leurs concitoyens qui habitent ailleurs dans le monde. Le choix du Canada s'explique par plusieurs raisons, notamment par le fait que la classe moyenne brésilienne soit passée par des désillusions économiques, politiques et sociales (Barbosa 2009; Fraga 2013). Une autre raison mentionnée par les répondants de Brasch (2007) concerne le mécontentement par rapport à la culture brésilienne et à l'utilisation du « *jeitinho* », qui favorise la corruption. Ils trouvent alors que le Canada est le pays idéal où vivre, entre autres en raison des frais abordables de santé et d'éducation

¹⁸ Cariocas est le nom des habitants de Rio de Janeiro.

offerts. Enfin, on constate la facilité du processus de migration canadien et québécois (Barbosa 2009; Pecini 2012). Ce sont ces processus que nous allons examiner dans le prochain chapitre.

Chapitre 3. Les systèmes d'immigration du Canada et du Québec

Introduction

Étant donné que les systèmes d'immigration canadien et québécois attirent les migrants vers le Canada, dans ce chapitre nous explorerons ces deux systèmes ainsi que les différentes catégories de migrants qui concernent les Brésiliens. Suite à une brève présentation de l'histoire de l'immigration au Canada, nous explorerons la grille de points mis en place par le gouvernement et dont le but est d'attirer les migrants les plus qualifiés. Dans le même sens, nous présenterons brièvement l'histoire de l'immigration au Québec et comment la province conserve sa langue et sa culture par le biais des politiques d'immigration. Par la suite, nous décrirons le système d'immigration adopté lors de l'établissement du Ministère de l'Immigration du Québec. Également, nous ferons le lien entre les stratégies de recrutement du Québec au Brésil et le travail des agents d'immigration impliqués. Finalement, nous verrons à quel point le rôle des campagnes au Brésil est fondamental en ce qui concerne l'augmentation de la migration brésilienne au Québec.

D'après le classement de l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE) en 2015, le Canada est le cinquième meilleur pays au monde où vivre. En ce qui concerne le revenu, l'état de santé, l'emploi et les salaires, l'éducation et l'acquisition de compétences, la satisfaction de la qualité de vie, le logement, l'équilibre entre la vie professionnelle et la vie privée, le Canada figure seulement après la Norvège, l'Australie, le Danemark et la Suisse.

3.1 L'ouverture du Canada à l'immigration

Environ 20 % des 35 540 000 (OCDE 2014) habitants du Canada sont nés à l'étranger. En 2015, plus de 270 000 immigrants ont été admis au pays à titre de résidents permanents, dont 62 % à titre d' « immigrant économique », 24 % appartenant à la catégorie du « regroupement familial », 11 % étant des « réfugiés » et 1,41 % appartenant à la catégorie « d'autres immigrations »¹⁹. Les cinq pays d'où parvient le nombre le plus grand de résidents permanents dans les deux premiers trimestres de 2016 étaient les Philippines, l'Inde, la Chine, la Syrie et le Pakistan (Statistiques Canada 2016). Le pays est aussi une option très populaire pour ceux qui veulent prendre des vacances ou même poursuivre des études. En 2015, plus de 920 000 visas de tourisme et plus de 221 000 visas d'études ont été octroyés.

Ainsi, le Canada est connu pour être un pays ouvert et multiculturel. Il est aussi célèbre pour avoir toujours été un pays d'immigration. Depuis l'arrivée des Premières nations de l'Asie à travers le détroit de Béring, le Canada a une histoire d'immigration qui date de milliers d'années (Kuester et Michael 2013). La migration des Européens durant le XV^e siècle avait pour but de peupler le vaste territoire canadien. Même si plus de cinq

¹⁹ D'après les informations du gouvernement canadien, les immigrants appartenant à la catégorie « d'autres » sont ceux qui sont : à charge d'un membre de la catégorie des demandeurs non reconnus du statut de réfugié au Canada résidant à l'étranger, ou sont des personnes à l'étranger à la charge d'un membre de la catégorie de permis de séjour temporaire au Canada, ou c'est une demande fondée sur des motifs d'intérêt public aux termes du L25(1), traitées conformément aux lignes directrices ministérielles, ou ce sont encore des personnes à charge, résident à l'étranger, d'un membre de la catégorie mesure de renvoi différée. Disponible en ligne : <http://www.cic.gc.ca/francais/ressources/publications/crp-categorie.asp>

siècles se sont écoulés, cette tendance a continué jusqu'à aujourd'hui (Rodríguez García 2012). Par conséquent, le Canada a proportionnellement plus d'habitants nés à l'étranger que les États-Unis et les pays européens. À cet égard, le seul pays devançant le Canada est l'Australie (Reitz 2012).

Ce fut en 1869, deux ans après l'entrée en vigueur de *l'Acte de l'Amérique du Nord britannique* qui est considéré le texte fondateur de la fédération canadienne, que le Canada a mis en place le premier *Acte d'Immigration*, à travers lequel le pays priorisait le gens de certaines nationalités sur son territoire, comme les Américains et les Anglais, avec pour objectif de préserver l'anglais comme langue la plus parlée au pays. Entre 1867 et 1895, plus de 1 500 000 migrants, dont la majorité provenait de l'Europe, sont arrivés au Canada. Les gens migraient surtout pour travailler dans l'agriculture, dans des usines, des mines et d'autres secteurs non agricoles (Li 2012).

Néanmoins, cet acte a augmenté les exigences d'entrée pour les migrants au Canada, de même qu'il a facilité la déportation de migrants indésirables. Des criminels et des gens ayant une mauvaise santé ne pouvaient pas y être admis. Un des faits le plus connus concerne le gouvernement de la Colombie-Britannique, qui a persuadé le gouvernement fédéral d'imposer une taxe de 50 \$ à chaque migrant chinois en 1885, avec le but de restreindre et de réguler la migration de cette population (Vineberg 1987).

La Première Guerre mondiale a marqué la fin de la période connue comme « l'époque ouverte de la migration », qui avait le but d'attirer les agriculteurs avec de

l'argent, les travailleurs agricoles et des serveuses domestiques. Entre 1914 et 1918, les moyens de transport n'étaient plus aussi disponibles pour les migrants et les pays européens avaient également besoin de main-d'œuvre pour l'armée. Pour cette raison, le nombre d'Européens migrant vers le Canada a baissé pendant cette période (Vineberg 1987). La fin de la Seconde Guerre mondiale s'est avérée le début d'une nouvelle période de croissance industrielle et a vu la mise en place d'une nouvelle politique d'immigration qui a culminé avec l'adoption du célèbre système de points en 1967 (Li 2012).

3.2 Le système de points fédéral

Le système de points canadien qui valorise le choix des migrants en fonction leurs qualifications a inspiré d'autres pays. L'Australie l'avait adopté en 1979 et la Nouvelle-Zélande en 1991. Le système de points canadien a été innovateur parce qu'il a augmenté le potentiel d'emploi des migrants par le biais d'une sélection basée sur le niveau d'éducation des candidats, la connaissance d'une ou deux langues officielles, l'expérience de travail, l'âge et le fait d'avoir ou non des enfants. Le but du système est de garantir que les migrants vont avoir un minimum de qualifications pour survivre dans l'économie moderne et qu'ils puissent par conséquent contribuer à sa croissance (Reitz 2012). Également, ce système a mis fin à l'ancien régime d'immigration connu pour ses critères discriminatoires (Encyclopédie Canadienne 2014). En bref, le classement des migrants d'après une grille de points « was meant to insure that the immigration process was equitable for all prospective immigrants regardless of their place of birth » (Beach, Green et Worswick 2011 : 9).

Ainsi, le type d'immigrants venant s'installer au Canada a changé. Presque 90 % des migrants étaient d'origine européenne en 1966, tandis qu'en 1970 ce pourcentage est tombé à 50 %, laissant les autres 50 % aux migrants d'autres parties du monde. Ce fut après 1978 que l'on assista à un changement d'origine du migrant-type, ceux d'origine asiatique étant devenus majoritaires (Monnot 2012). Le système de points a alors permis de diversifier les pays d'origine des migrants au Canada, de même qu'il a mis de l'avant quelques objectifs. Le programme de travailleurs qualifiés, par exemple, est une manière de sélectionner les gens à partir de leur niveau d'éducation et de formation professionnelle, entre autres pour augmenter la possibilité d'insertion dans le marché du travail canadien – ce qui peut signifier la réduction des coûts que les nouveaux migrants pourraient représenter au gouvernement (Pecini 2012). Plusieurs modifications ont été apportées au système au fil des années, mais le but d'attirer des migrants qualifiés pour peupler le vaste territoire est demeuré le même. Une des modifications les plus importantes a été présentée lors de la mise en place de la *Loi sur l'Immigration* en 1976. Celle-ci a priorisé les migrants qui répondaient aux besoins du marché du travail, c'est-à-dire ceux qui avaient des qualifications dont le Canada avait besoin.

Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, les migrants peuvent être classés dans quatre catégories (migration économique, regroupement familial, réfugié et autres). Celle de la migration économique demeure la plus importante et elle est divisée par sous-catégories qui permettent au migrant de décider à quel titre il veut poser sa candidature. La plus populaire demeure celle de « travailleur qualifié » qui représente 41 % de tous les migrants économiques admis au Canada en 2015 (Statistiques Canada). Pour avoir la

résidence permanente à titre de travailleur qualifié, le migrant doit répondre à six critères de sélection pour obtenir le maximum de points dans la grille de classement : avoir des compétences en français ou en anglais (28 points), avoir un diplôme universitaire (25 points), avoir une expérience de travail de plus de six ans (15 points), avoir entre 18 et 35 ans (12 points), avoir un emploi réservé au Canada, c'est-à-dire une offre de travail valide, donne 10 points et finalement le niveau d'adaptabilité qui prend en considération si le migrant est déjà venu au Canada auparavant pour travailler, par exemple, peut lui donner jusqu'à 10 points²⁰.

Tableau 7 : Grille de points pour chaque critère de sélection (fédéral)

Critères de sélection	Nombre le plus élevé de points qui peuvent être acquis
Compétences linguistiques	28
Études et formation	25
Expérience de travail	15
Âge	12
Offre de travail valide au Canada	10
Adaptabilité	10
Total	100 points

Source : Citoyenneté et Immigration Canada. Disponible en ligne : <http://www.cic.gc.ca/francais/immigrer/qualifie/demande-facteurs.asp>

Le candidat à l'immigration doit obtenir au moins 67 des 100 points possibles pour être en mesure d'immigrer au Canada. D'autres facteurs, comme les fonds disponibles pour le migrant au moment où il peut s'y établir (c'est-à-dire en attendant de trouver un logement et un travail), sont aussi pris en considération, ainsi que des examens médicaux que les candidats doivent soumettre pour prouver qu'ils n'ont pas de maladies sérieuses qui peuvent coûter cher au pays. D'après la *Loi sur l'immigration et la*

²⁰ Informations disponibles en ligne : <http://www.cic.gc.ca/francais/immigrer/qualifie/demande-facteurs.asp>.

protection des réfugiés mise en place en 2001, le but du système d'immigration est aussi de « permettre au Canada de retirer de l'immigration le maximum d'avantages sociaux, culturels et économiques » (Gouvernement du Canada)²¹.

Les programmes d'immigration canadiens sont souvent modifiés. La plus récente a été la mise en place d'Entrée express en 2015, qui diminue les délais de traitement des demandes basées sur les besoins du marché du travail. Pour être éligibles, les étrangers intéressés au programme doivent répondre aux critères soit du Programme de travailleurs qualifiés (fédéral), soit du Programme des travailleurs de métiers spécialisés (fédéral) ou de la catégorie de l'expérience canadienne. S'ils y répondent, ils vont faire partie d'un bassin de candidats dans lequel seuls ceux qui reçoivent la note la plus élevée seront sélectionnés. La note varie d'après le statut du demandeur si celui a un époux/épouse ou un conjoint/conjointe de fait et le maximum de points qu'il peut obtenir ce sont 1 200²².

Les candidats qui ont une offre d'emploi ou un certificat de désignation d'une province ou d'un territoire canadien peuvent avoir de points additionnels. D'après le site Internet de Citoyenneté et Immigration Canada (CIC), les travailleurs les mieux classés dans le bassin vont être invités à présenter une demande d'immigration à titre de résidents permanents. L'Entrée express a été créé après la constatation que le programme des travailleurs qualifiés défavorisait les candidats avec de l'expérience dans les métiers techniques et spécialisés. Également, une des promesses de ce programme est le délai de traitement, qui est beaucoup plus court que les autres. Dans le cadre d'Entrée express,

²¹ Disponible en: <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/i-2.5/page-1.html>.

²² Grille de sélection : <http://www.cic.gc.ca/francais/entree-express/grille-scg.asp#a1>.

80 % des demandes ont été traitées en six mois en 2015. En date du 3 janvier 2016, 9 739 personnes ont été admises au Canada par le biais de ce programme. Cependant, seulement une province canadienne n'a pas encore adopté l'Entrée express. C'est le cas du Québec, qui a ses propres règles et critères pour sélectionner ses migrants.

3.3 L'immigration vers le Québec

Piché (2003) explique que l'histoire de l'immigration au Québec peut être divisée en deux périodes : avant 1950 et après. Dans la première période, la province n'était pas beaucoup intervenue dans les politiques d'immigration, même si la Constitution de 1867 prévoyait la participation des provinces canadiennes dans cet enjeu (Almeida 2015; Boyd et Alboim 2012). L'intérêt du Québec à participer activement aux politiques d'immigration a pris de l'ampleur entre autres à cause du mécontentement lié à l'immigration, qui est la conséquence des rapports complexes entre anglophones et francophones. C'est après la Seconde Guerre mondiale, ou bien spécifiquement après les années 1950 que le Québec « tente de développer son propre régime d'immigration en intervenant sur la détermination des niveaux et en se dotant d'une politique d'intégration en lien avec ses objectifs linguistiques » (Piché 2003 : 233).

C'était en 1968, cent ans après la mise en place de la Constitution de 1867, que le Québec met sur pied le Ministère de l'Immigration. En 1976, le gouvernement canadien instaure la *Loi sur l'immigration de 1976* qui établit que le Ministère de l'immigration canadien doit travailler en étroite collaboration avec les provinces en ce qui concerne la

gestion et la planification de l'immigration. Autrement dit, le gouvernement devrait consulter chaque province avant de définir les volumes d'immigration par année.

Il est important d'aborder le contexte dans lequel le Ministère d'immigration du Québec a été créé en 1968 pour comprendre l'autonomie de la province francophone vis-à-vis les autres provinces canadiennes en ce qui concerne l'immigration. Dès le moment où le *Traité de Paris* a été signé en 1763, accord qui a transféré la Nouvelle-France aux Britanniques, les Québécois vivaient sous la menace constante des anglophones – en particulier en ce qui concernait leur identité collective (Monnot 2012). Étant donné que le Québec a toujours été la seule province francophone canadienne, les Québécois voyaient le besoin de protéger leur culture et leur langue pour ne pas subir le risque d'être assimilés par la majorité anglophone du continent nord-américain, incluant le Canada. C'était alors avec les élections de 1960, après 16 ans de mandat de l'Union nationale, parti d'idéologie conservatrice, que le Parti libéral a pris le pouvoir au Québec sous la direction de Jean Lesage avec le slogan « c'est le temps que ça change ». Le parti a diffusé le discours que la classe moyenne « émergente lutte pour avoir davantage de mainmise sur les ressources économiques du Québec, et l'on tente de redéfinir le rôle et l'identité de la société francophone du Canada » (Encyclopédie canadienne 2013)²³.

Le Parti libéral revendiquait des réformes dans la structure politique et économique québécoise, de même que dans le système éducatif qui avait besoin d'être déconfessionnalisé (Almeida 2015). Ce fut le déclencheur de la période connue comme la Révolution tranquille et qui représente, entre autres, une rupture avec l'Église catholique

²³ Disponible en ligne : <http://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/revolution-tranquille/>.

« au profit d'une identité politique plus inclusive » (Fourrot 2013 : 52). De même, le contexte économique de la province doit être pris en considération pour comprendre cet évènement. Dans les années 1960, le Québec voyait le capital anglo-canadien et américain s'en aller vers Toronto, en excluant Montréal comme la métropole canadienne des affaires (Gagnon et Montcalm 1992). La situation économique de la province de concert avec le constat en 1965 que 60 % des migrants arrivés au Québec depuis 1954 étaient d'origine anglo-saxonne, pour 3 % de francophones, a généré un sentiment d'urgence chez les Québécois (Monnot 2012). C'est dans ce contexte que s'est fait ressentir la nécessité d'avoir plus d'immigration francophone pour que la langue et la culture québécoise soient préservées (Monnot 2012). Pour répondre à ces besoins et pour stimuler la croissance économique, le Ministère ouvre ses portes au Québec. Le but du Ministère est entre autres de répondre aux besoins de main d'œuvre, de favoriser « l'adaptation des immigrants au milieu québécois »²⁴ et de mener de recherches sur ce sujet.

En 1970, après avoir constaté que les postes dans l'administration publique provinciale étaient occupés que par des Québécois « de souche », le gouvernement a amorcé des campagnes pour s'assurer que les différents groupes ethniques puissent être représentés au sein de la fonction publique (Bourhis et *al.* 2007). C'est à ce moment-là que le Québec a mis sur pied des approches interculturelles au lieu de la politique multiculturelle adoptée par le Canada. D'après Taylor (2012), le multiculturalisme est un terme qui reconnaît la diversité, génère l'intégration et produit ou maintient l'égalité.

²⁴ Disponible en ligne : <http://bilan.usherbrooke.ca/voutes/callisto/dhsp37/lois/IMM68.html>.

Autrement dit, il n'y a pas de culture « majeure » ou plus « importante ». L'auteur explique que le multiculturalisme ne pourrait jamais être adopté par le Québec parce que :

First, demographically, in Quebec upwards of 70 percent of the population is descended from the original francophone settlers. Secondly, their language, culture (and for a long time, religion) has been under powerful threat of assimilation. As far as the language is concerned, there is a triple threat: an anglo majority in Canada, an overwhelming domination of the English language in North America, and on top of that comes the fact that globalization speaks (a sort of) English (Taylor 2012 : 417).

L'interculturalisme est alors un rejet du multiculturalisme canadien (Fourot 2013) et fut adopté par le Québec pour assurer que les migrants respectent les valeurs fondamentales de la société. C'est-à-dire qu' « il prend acte – là où il existe – du rapport entre une majorité culturelle et des minorités » (Bouchard 2012). L'interculturalisme québécois préconise aussi l'égalité, par contre le but est de l'acquérir en respectant les valeurs québécoises. C'est à cause de cela que le Québec vit la nécessité de créer son propre modèle d'intégration (Piché 2003), tout en ayant la mission de préserver leur langue. Pour ce faire, la Loi 22 et la célèbre Loi 101 sont mises en place avec l'objectif de préserver le français. La première a été approuvée en 1974 et son objectif était de renforcer l'utilisation de la langue française au travail, dans l'administration et dans l'éducation, tandis que la seconde, adoptée en 1977, avait la mission d'annihiler « le risque que la seconde génération ne maîtrise pas le français » (Monnot 2012 : 44) avec la contrainte de fréquenter l'école francophone pour les enfants dont les parents n'avaient pas effectué leurs études en anglais.

La migration des francophones ou allophones est alors une stratégie pour préserver le français. D'après le Ministère de l'Immigration de la Diversité et de

l'Inclusion du Québec (2014), l'immigration est incontournable pour la province. Elle est également :

Une richesse inestimable pour la société québécoise et un atout pour contribuer à la vitalité et à la pérennité du français, au dynamisme démographique, à la prospérité économique et à l'ouverture sur le monde et sa diversité. Elle lui permet aussi d'affirmer sa volonté de participer à l'effort de solidarité internationale et d'accueillir des personnes ayant besoin de protection, ainsi que d'exprimer son adhésion au principe de la réunification familiale²⁵.

La migration demeure alors un phénomène d'extrême importance au Québec et sa représentativité dans la société est de plus en plus importante. D'après l'Enquête nationale auprès des ménages en 2011, 12,6 % de la population au Québec est né ailleurs. Même si ce chiffre est significatif et il prend de l'ampleur au fil des années, comme nous pouvons le constater dans le tableau ci-dessous, il est encore beaucoup moins élevé que celui trouvé en Ontario, où 28,5 % de la population totale est né à l'étranger, et en Colombie-Britannique, où 27,6 % sont nés ailleurs (Statistiques Canada 2011).

Tableau 8 : Pourcentage de la population au Québec né à l'étranger

Recensement	Population au Québec né à l'étranger
1991	8,7 %
1996	9,4 %
2001	9,9 %
2006	11,5 %
2011	12,6 %

Source : Statistiques Canada 2011 - Enquête nationale auprès des ménages

Ce phénomène peut s'expliquer en partie par les règles et les politiques d'immigration du Québec, qui sont différentes de celles adoptées par d'autres provinces au Canada. D'après *l'accord Canada-Québec*²⁶ signé en 1991, le gouvernement fédéral

²⁵ Disponible en ligne : <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/bs2434391>.

²⁶ Disponible en ligne : <http://www4.gouv.qc.ca/FR/Portail/Citoyens/Evenements/immigrer-au-quebec/Pages/responsabilites-federalesprovinciales-immigration.aspx>.

définit le volume d'immigration (en tenant compte du pourcentage proposé par le Québec), les catégories d'immigration, les critères et conditions de séjour (durée, documents requis), les motifs d'interdiction de territoire (raison de santé, de sécurité, de criminalité), de même que les membres admissibles dans la catégorie de parrainage et les responsabilités financières liées à cette catégorie. Également, le Canada est responsable de répondre aux demandes d'asile faites sur le territoire et de l'admission des migrants. Il est aussi le seul qui peut accorder la citoyenneté canadienne (Gouvernement du Québec 2014)²⁷.

En ce qui concerne le pouvoir du Québec en matière de migration permanente, la province est la seule à décider du volume d'immigrants qu'elle désire accueillir, à faire la sélection des candidats qui peuvent s'installer sur son territoire (en excluant des demandeurs de statut de réfugié et des membres de la catégorie du regroupement familial) et à gérer l'engagement de parrainage souscrit au Québec. Néanmoins, concernant la migration temporaire, le Québec a l'autorité d'octroyer le permis de travail, le permis d'études et l'autorisation de séjour au Québec à cause de traitements médicaux. Le Québec doit assurer les services concernant l'accueil et l'intégration des nouveaux résidents. Concernant ce sujet, le Canada donne une compensation financière à la province relative aux frais d'accueil et d'intégration des migrants.

²⁷ Document disponible en ligne : <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/bs2434391>.

3.3.1 Le système de points du Québec

Le système de sélection des immigrants au Québec est différent de celui du reste du Canada. Les candidats à titre de travailleurs qualifiés ont une autre grille de points et reçoivent d'abord le *Certificat de Sélection du Québec (CSQ)* qui indique que l'individu a été sélectionné par la province et par la suite, le candidat peut faire la demande de résidence permanente au fédéral. Après la sélection du candidat par le Québec, le gouvernement canadien se concentre davantage sur la vérification des antécédents criminels et médicaux des demandeurs. Le CSQ est alors la première étape dans le processus de résidence permanente au Canada à travers le Québec.

Depuis janvier 2016, un nouveau système de gestion de demandes des travailleurs qualifiés a été mis en place. Les candidats doivent créer un compte en ligne sur le portail *Mon projet Québec*²⁸ pour pouvoir soumettre une demande de CSQ. Le système a été mis en place pour faciliter et diminuer les délais de traitement du processus. Les 10 000 demandes qui pouvaient être reçues à titre de travailleur qualifié d'avril 2016 jusqu'au 31 mars 2017 ont été complétées en date du 16 août 2016. Par contre, ceux qui ont déjà eu une expérience de travail ou qui ont fait leurs études au Québec peuvent faire une demande en tout temps en version papier par le biais du *Programme d'expérience québécoise (PEQ)*. Les candidats à titre de travailleur qualifié qui désirent migrer seuls doivent avoir 48 points sur les 120 de la grille; s'ils ont un conjoint/conjointe, le minimum requis est de 59 points pour obtenir le CSQ.

²⁸ Mon projet Québec : <https://services.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/informations/mon-projet-quebec/index.html>.

**Tableau 9 : Grille de points des critères de sélection des travailleurs qualifiés
(Québec)**

Facteurs	Nombre maximum de points par facteur
Connaissances linguistiques	22
Caractéristiques de l'époux	17
Domaine de formation	16
Âge	16
Niveau de scolarité	14
Offre d'emploi validée	10
Expérience professionnelle	8
Séjour et famille au Québec	8
Enfants	8
Capacité d'autonomie financière	1
Total	120

Source : Ministère de l'immigration, diversité et inclusion du Québec 2016

Les délais de traitement peuvent varier. La durée d'attente des migrants qui sont déjà au Québec variait, en octobre 2016, entre huit et dix-huit mois. En ce qui concerne la grille de points ci-haut, nous pouvons voir que dans les deux grilles, la fédérale (présentée dans la section 3.1) et la provinciale, le facteur de connaissance linguistique est celui qui donne le plus de points. Au Canada, le candidat peut avoir jusqu'à 28 points et au Québec jusqu'à 22. Les caractéristiques de l'époux/épouse sont très importantes pour la province, tandis que pour le Canada elles figurent dans le dernier facteur – celui de l'adaptabilité. Le niveau de scolarité ainsi que l'expérience professionnelle sont plus importants pour le Canada que pour le Québec. Ce dernier met plus l'accent sur le fait que le candidat ait déjà été dans la province auparavant comme travailleur ou étudiant, de même que si celui-ci a des enfants et s'il a de la famille au Québec. Nous pouvons alors affirmer que le réseau social du candidat est pris en considération lorsque celui-ci veut migrer vers le Québec.

Le Québec reçoit environ 50 000 migrants par année à titre de résident permanent dans quatre catégories : travailleur qualifié, regroupement familial, réfugié et d'autres types de migrations. D'après le tableau ci-dessous, nous pouvons voir que dans les six dernières années les admissions ont un peu diminué. Par contre, dans les six premiers mois de 2016, le Québec a accueilli 28 744 migrants, ce qui représente 26,5 % de plus qu'à la même période en 2015. Ce chiffre peut être expliqué par l'augmentation d'accueil de réfugiés syriens en 2016. La prévision, selon le Ministère de l'Immigration de la diversité et de l'inclusion²⁹ (MIDI), pour l'année de 2016 est qu'il y aura entre 48 500 à 51 500 nouveaux admis dans la province.

Tableau 10 : Résidents permanents admis au Québec 2011 - 2015

Année	Nombre de résidents permanents admis au Québec
2011	51 737
2012	55 036
2013	51 976
2014	50 275
2015	49 024
Total	258 057

Source : Portrait statistiques de l'immigration Québec 2011-2015

D'après le portrait statistique de l'immigration permanente au Québec pour 2011-2015, parmi le total de migrants arrivés dans cette cohorte 50,3 % sont des femmes et 49,7 % des hommes. En ce qui concerne les catégories d'immigration, entre 2011 et 2015, 67,4 % appartenaient à la migration économique, 21,1 % au regroupement familial, 10,2 % aux réfugiés et 1,2 % à d'autres admissions. Les migrants sont en majorité des

²⁹ Disponible en ligne : <http://www.midi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/BulletinStatistique-2016trimestre2-ImmigrationQuebec.pdf>.

jeunes : 68,8 % avaient moins de 35 ans à leur arrivée. Concernant la connaissance du français, 59,4 % déclaraient le maîtriser et 33 % maîtrisent l'anglais et le français. La région administrative de Montréal est le lieu le plus choisi parmi les migrants au Québec, 71,2 % d'entre eux s'y établissant. Les migrants sont aussi en majorité qualifiés, 67,8 % totalisaient 14 ans ou plus d'études. 34,6 % des migrants possédaient un niveau très élevé de scolarité, ayant étudié 17 ans ou plus.

L'origine ethnique des migrants de cette cohorte est bien plus diversifiée celle observée auparavant. Jusqu'aux années 1980, les Européens figuraient en tête de liste des migrants admis au Québec. Après, il s'agissait surtout de personnes provenant de pays d'Asie et du Moyen-Orient. Le recensement de 2001 démontre que les migrants provenaient surtout d'Asie, mais aussi d'Afrique du Nord et un peu de l'Amérique Latine (Piché et Laroche 2007). Cette dernière tendance continue avec quelques modifications entre les années 2011 à 2015. Le pourcentage de migrants admis au Québec entre 2011 et 2015, selon le classement par continent de naissance, est plus élevé pour l'Afrique (32,9 %), suivi de l'Asie (29,6 %), l'Amérique (20,8 %), l'Europe (16,5 %) et l'Océanie (0,1 %).

Les cinq principaux pays de provenance des migrants entre 2011 et 2015 étaient la Chine, Haïti, la France, l'Algérie et le Maroc. En ce qui concerne la migration provenant des Amériques (du Nord, Centrale, du Sud et les Antilles), 33,3 % du total des migrants admis entre 2011 et 2015 au Québec venait de l'Amérique du Sud. Parmi eux, 16,7 % venaient de la Colombie et 6,2 % du Brésil. D'après le MIDI, 3 353 Brésiliens ont

été admis dans la province du Québec à titre de résidents permanents pendant cette période de cinq ans. Entre 2002 et 2006, 1 088 ont été admis et entre 2006 et 2010, 3 688. Concernant l'arrivée des travailleurs étrangers (sans la permission de résidence permanente), dans la cohorte de 2008 à 2013, le Brésil était le neuvième pays ayant envoyé le plus grand nombre de travailleurs au Québec.

Tableau 11 : Nombre de migrants brésiliens admis au Québec à titre de résident permanent jusqu'à 2010

Période	Nombre de migrants brésiliens admis au Québec comme résident permanent
Avant 1961	25
1961-1970	95
1971-1980	245
1981-1990	445
1991-1995	555
1996-2001	560
2002-2006	1 088
2006-2010	3 688
2011-2015	3 353

Source : Ministère de l'immigration, diversité et inclusion 2016

L'augmentation de la migration brésilienne vers le Québec, notamment après 2006, s'explique entre autres par les investissements du Québec au Brésil pour diffuser son programme d'immigration avec le but d'attirer des travailleurs qualifiés.

3.4 Le recrutement de travailleurs qualifiés au Brésil

En 2011, 5 570 Brésiliens habitaient au Québec. Parmi eux, 4 425 habitaient à Montréal (Statistiques Canada 2011). D'après les estimations du Consulat brésilien à Montréal en 2016, la communauté est encore plus grande – entre sept et dix mille, selon

ses calculs. Il est certain que nous pouvons observer une augmentation du nombre de résidents permanents d'après le tableau ci-dessus, mais le chiffre total des gens qui habitent à titre de résidents temporaires y compris ceux qui ont un permis de travail, d'études ou de tourisme est plus difficile à comptabiliser.

L'augmentation du flux de Brésiliens vers la province du Québec a commencé à prendre de l'ampleur à partir 2006, lorsque le Québec a entamé un travail de promotion de ses programmes d'immigration au Brésil. La politique internationale du Québec en 2006 comprenait cinq objectifs : renforcer la capacité d'action et d'influence, favoriser la croissance, promouvoir l'identité et la culture québécoise, contribuer à la sécurité du Québec et contribuer à la mise en place de la solidarité internationale³⁰. Le ministère des Relations internationales et de la Francophonie (MRIF) a le mandat de coordonner la mise en œuvre de ses plans.

Parmi les pays les plus visés pour réaliser ce partenariat en 2006 figurait le Brésil, en raison de sa croissance économique et de son poids politique au sein du MERCOSUR : « Le Brésil jouit pour sa part d'un potentiel économique notable, et ses entreprises occupent des positions enviables dans des créneaux stratégiques, notamment l'agroalimentaire et l'aéronautique » (MRI 2006 : 12). Dans le plan d'action du Ministère des relations internationales (MRI), l'accent est mis sur l'importance d'avoir le plus grand pays d'Amérique du Sud comme partenaire et de le retenir comme seul pays prioritaire pour les intérêts du Québec sur ce continent. Parmi ses objectifs, le MRI souligne l'importance de consolider et d'augmenter les échanges économiques avec les États-Unis

³⁰ Disponible en ligne : <http://www.mrif.gouv.qc.ca/fr/ministere/politique-internationale/presentation>.

et l'Europe, ainsi que de les diversifier vers de nouveaux marchés, comme ceux du Mexique, du Japon, de la Chine, de l'Inde et du Brésil. Ces trois derniers font partie du BRICA (auparavant BRIC) qui comprend des pays « émergents » tels que le Brésil, la Russie, l'Inde, la Chine et l'Afrique du Sud.

3.4.1 Le BQSP et le BIQ à São Paulo

Le Québec a mis en place le Bureau du Québec à São Paulo (BQSP) en 2008 avec pour ambition de se rapprocher des partenaires politiques et économiques brésiliens. L'objectif était de consolider les relations, de promouvoir la province francophone au Brésil et de coordonner les rapports économiques avec ce pays. Parmi les services offerts par le bureau, on trouve l'établissement et le maintien de relations avec le Brésil, y compris aux niveaux provinciaux et municipaux où le gouvernement du Québec était déjà actif. Également, le bureau donne son appui et supporte les entreprises québécoises qui souhaitent entamer des relations commerciales avec le Brésil. Il fait aussi rayonner la culture québécoise, de même que la promotion des possibilités d'étudier et de faire du tourisme dans la province et notamment ses programmes d'immigration.

Les bureaux du Québec à travers le monde sont normalement dirigés par un directeur nommé par le ministre ou le sous-ministre de la MRFI, celui-ci a la fonction d'offrir des services dans un nombre limité de secteurs (comme les économiques) et il recrute des travailleurs locaux pour soutenir le bureau. En 2016, le Québec avait neuf bureaux localisés à Barcelone, Beijing, Dakar, Hong Kong, Mumbai, São Paulo,

Shanghai, Stockholm et Washington³¹.

En sachant que le BQSP met l'accent sur les relations économiques, le Québec a installé un Bureau d'immigration du Québec (BIQ) à São Paulo en 2008 afin de recruter des professionnels qualifiés et de faire la promotion des programmes d'immigration provinciaux. D'après la directrice du BIQ à São Paulo, Soraia Tandel³², les travailleurs brésiliens sont bien considérés par les entreprises canadiennes. Elle constate que les Brésiliens ne forment pas des « ghettos ethniques », qu'ils sont joyeux et s'adaptent facilement. Les candidats les plus convoités par le BIQ étaient, selon Tandel, des jeunes ayant 35 ans ou moins, avec un diplôme universitaire ou une formation technique et disposés à apprendre le français. Parmi les professions les plus demandées par le Québec au moment de l'ouverture du bureau figuraient les économistes, les ingénieurs, mathématiciens, biochimistes, chimistes et statisticiens.

D'après la directrice, la plus grande barrière rencontrée par les migrants à leur arrivée était la langue. Elle explique qu'au début le migrant doit être prêt à accepter n'importe quel travail qu'il trouve, tout en continuant dans son métier. Tandel insiste sur le fait qu'« aucun travailleur qualifié ne va faire la vaisselle dans des restaurants » (2006), mais qu'il va plutôt travailler comme assistant alors qu'au Brésil il était un gérant, par exemple. Ce qui, comme nous le montrerons dans notre analyse, ne reflète pas toujours la réalité des migrants. Deux ans plus tard, Tandel, dans une entrevue accordée à Accioly (2009), donne une information un peu différente et explique qu'il est possible

³¹ Pour plus d'informations : <http://www.mrif.gouv.qc.ca/fr/ministere/representation-etranger>.

³² Entrevue disponible en ligne : <http://www1.folha.uol.com.br/fsp/empregos/ce1911200609.htm>.

qu'au début les migrants occupent des postes qui ne correspondent pas forcément à leurs formations à cause des exigences d'ordres professionnels et aussi aux exigences du marché du travail. De même, en 2006 Tandel avait dit qu'il n'y avait pas d'écart entre les migrants et les Canadiens, par contre dans son entrevue de 2008, elle explique qu'il peut y avoir des différences de revenus dues au fait que les migrants ont moins d'années d'expérience dans le marché du travail québécois que les Québécois.

Le BIQ d'Amérique du Sud était situé depuis 2006 à Buenos Aires, en Argentine. Le bureau a déménagé à São Paulo à cause des intérêts du Québec vis-à-vis du Brésil, mais le but n'était pas d'inciter seulement des Brésiliens à émigrer, mais aussi des Argentins, des Chiliens, des Paraguayens et des Uruguayens (Accioly 2009). Les BIQ à travers le monde se concentrent davantage à faire du recrutement de professionnels qualifiés, ainsi qu'à octroyer le CSQ aux candidats sélectionnés. Le Bureau au Brésil a mis fin à ces activités en 2011, moment où les bureaux sont passés par des modifications et des fermetures. Le BIQ à São Paulo a déménagé vers le Mexique, où il a maintenu ces activités concernant toute l'Amérique latine et du Sud. Les motifs du changement, de même que ceux liés aux fermetures des bureaux, sont méconnus. Par contre, les médias avaient mentionné que certains changements étaient motivés par des raisons financières (Almeida 2015). Pendant sa période d'activité au Brésil, entre 2008 et 2011, le BIQ a sélectionné et a recruté plus de quatre mille Brésiliens (Almeida 2015). Néanmoins, le BQSP était encore actif en 2016.

3.4.2 « Vous avez une place au Québec »

Avec le slogan « Vous avez une place au Québec », le BIQ a mis en œuvre des séances pour informer les gens sur le programme de travailleurs qualifiés du Québec. Ce travail était fait en même temps que la diffusion d'informations à travers des émissions de télévision, des reportages dans des revues et des journaux, des brochures diffusées en partenariat avec l'Alliance française, l'École Québec et le SENAC (Service national d'apprentissage commercial) à São Paulo. Les médias mettaient en évidence que « les représentants du gouvernement du Québec sont au Brésil en recherche de main-d'œuvre qualifiée » (Pecini 2012 : 41). Le partenariat avec l'Alliance française donne accès à des réductions pour les cours de français donnés par celle-ci aux personnes qui souhaitent émigrer au Québec (Accioly 2009).

Les séances d'information faites par le BIQ se concentrent surtout sur la vie, le travail, les études et les procédures d'immigration au Québec. Après le déménagement du bureau au Mexique, les séances ont continué en personne, mais aussi avec l'option de suivre les séances en ligne en français, en anglais, en portugais et en espagnol. Les séances sont proposées dans plusieurs villes brésiliennes et, plutôt que de parler uniquement de la vie au Québec, font la comparaison avec le Brésil, notamment en ce qui concerne la sécurité et la qualité de vie. La façon dont la promotion est faite ressemble à une invitation du gouvernement québécois (Pecini 2012). Pour cette raison, les agents essaient de transformer les facteurs moins attractifs en points positifs. Ils comparent l'hiver du Québec à l'hiver d'autres pays tout en mettant l'accent sur le fait que la saison est très ensoleillée au Québec et pas grise comme ailleurs. Également, la ville de

Montréal est décrite comme un assemblage de Paris et de New York (Pecini 2012).

Les agents du BIQ font le travail de « vendre » le Québec, notamment aux migrants les plus convoités. Les séances sont gratuites et ont une durée d'environ 40 minutes. Le but est de présenter le Québec (sa géographie et sa population), les valeurs de la société québécoise, l'économie, le marché du travail, les professionnels en demande, la vie quotidienne, les étapes du processus d'immigration, les critères de sélection (domaine de formation, connaissance linguistique), les différents types de visas (permanent ou temporaire) et les coûts d'immigration. D'après le rapport concernant les années de 2010 et 2011 du MIDI, le nombre de dossiers soumis et évalués ont augmenté presque 95% en raison des campagnes de recrutement (Almeida 2015).

Le Brésil est ainsi un grand bassin de recrutement pour le Québec, et ce, grâce à ses professionnels très qualifiés et au fait d'être le pays le plus francophile d'Amérique latine où il y a le plus grand nombre d'Alliances françaises (Almeida 2015). Le programme de travailleurs qualifiés demeure alors un des plus populaires. Par contre un autre programme est en train de devenir plus connu, soit le Programme d'expérience québécoise (PEQ). Celui-ci vise les étudiants étrangers « diplômés d'un établissement d'enseignement au Québec et les travailleurs temporaires » (MICC 2011) et qui peuvent apporter des bienfaits à la société québécoise : « En effet, ces personnes sont déjà sur le territoire depuis quelque temps, connaissent et partagent les valeurs du Québec et leur processus d'intégration est déjà commencé » (MICC 2011). Le nombre d'étudiants étrangers au Québec en 2014 était de 47 521 ce qui correspond à 14,2 % du nombre des

étudiants internationaux au Canada.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le Brésil était le septième pays à envoyer le plus grand nombre d'étudiants au Canada en 2015. Au Québec, le Brésil se trouvait en quinzième place en 2013. Le pays a connu une augmentation de 66 % concernant l'envoi d'étudiants au Québec depuis 2006. D'après le Ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur (MEES)³³, la majorité des étudiants brésiliens au Québec est inscrite au premier cycle d'études. Pour encourager encore plus l'inscription des étudiants internationaux, l'Université de Montréal développe des partenariats avec différents pays, y compris le Brésil. L'Université offre un service qui s'appelle « étudiant ambassadeur brésilien » sur *Facebook*³⁴, avec le but d'attirer le plus grand nombre de Brésiliens en répondant aux questions de gens intéressés par ses programmes et en diffusant des nouvelles sur l'Université de Montréal en portugais.

La migration par le biais des études est sous les projecteurs dans la planification de la migration au Québec pour la période 2017-2019 du ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion (MIDI) et de ses partenaires. Le document déposé à l'Assemblée nationale le 2 juin 2016 donnait des orientations gouvernementales sur l'immigration. Parmi elles, on trouve l'objectif d'augmenter en 2019 de 40 % le nombre de « personnes immigrantes de 18 ans et plus, de la sous-catégorie des travailleurs qualifiés, sélectionnées et ayant un statut de travailleur temporaire au Québec au moment

³³ Disponible en ligne : http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/administration/librairies/documents/Ministere/acces_info/Statistiques/Etudiants_internationaux_universitaire/Etudiants_intenationaux_Universitaire_2013.pdf.

³⁴ Disponible en ligne : <https://www.facebook.com/groups/udembrasilcanada/>.

de leur sélection, ou d'étudiant étranger » (MIDI 2016). Aussi, le MIDI aspire à obtenir la préférence des gens qui connaissent le français et qui ont des métiers dont le Québec a besoin. Les séances de recrutement n'étaient pas parmi les orientations, tandis qu'en 2010 et 2011 elles étaient des priorités. Par contre, même si celles-ci ne s'avèrent pas un outil fondamental pour le MIDI en 2016, plusieurs migrants installés au Québec en ont bénéficié par le passé afin de préparer leurs projets d'immigration.

Conclusion

En somme, le système d'immigration canadien se basant sur une grille de points est devenu un modèle suivi par plusieurs pays qui cherchent des travailleurs qualifiés étrangers. Dans ce chapitre, nous avons montré comment le système, qui était connu auparavant pour être discriminatoire et raciste, est devenu un exemple pour d'autres pays. Le système québécois, qui est similaire à celui du Canada sauf pour certaines différences à l'égard du pointage dans la grille de sélection, est aussi reconnu comme un modèle de succès, car la province réussit à attirer des professionnels très qualifiés. Dans le même sens, nous avons vu que le travail de recrutement du Québec au Brésil fonctionne bien et qu'il continue à être valorisé, puisque les Brésiliens sont connus pour leur facilité d'adaptation³⁵. Les séances d'informations offertes par le BQSP ont permis à plusieurs Brésiliens que nous avons interviewé de s'informer et de planifier leur projet migratoire. C'est sur ce sujet que nous allons nous pencher dans le prochain chapitre.

³⁵ Disponible en ligne : <http://www1.folha.uol.com.br/fsp/empregos/ce1911200609.htm>.

Chapitre 4. Pourquoi les Brésiliens viennent-ils à Montréal?

Introduction

Dans les quatrième et cinquième chapitres, nous présenterons les résultats de notre recherche ainsi que les discussions à ce sujet. Ce chapitre sera consacré au statut des répondants ainsi qu'aux raisons qui leur ont fait choisir Montréal comme ville de destination. Il sera abordé également l'importance de la migration dans la vie des répondants et de leurs familles. Leurs projets migratoires avant de partir et les raisons du choix de tel ou tel programme d'immigration seront examinés. Par la suite, nous ferons un survol de leur processus d'insertion dans le marché du travail québécois. Nous aborderons également les débats à propos de l'influence de la langue française et anglaise à Montréal; à ce sujet, on constate que l'anglais est beaucoup plus important pour trouver un travail que ne le pensaient nos interlocuteurs avant de quitter le Brésil. Finalement, nous nous intéresserons au sujet du quartier que ces migrants ont choisi pour habiter à Montréal. À travers ce choix, nous pourrions voir qu'ils ont clairement essayé de trouver un lieu bien différent de celui où ils habitaient au Brésil.

Parmi les quinze Brésiliens interviewés dans le cadre du présent travail, onze ont choisi de venir au Canada à titre de résident permanent et, pour ce faire, ils ont effectué les démarches avant de partir, c'est-à-dire au Brésil. Deux participantes sont venues du Brésil avec leurs maris canadiens, dont un Canado-brésilien né au Brésil. Dès leur arrivée au Canada avec leurs conjoints, elles ont demandé la résidence permanente par le biais du

regroupement familial. Une personne interviewée est venue comme étudiante avec le but d'entamer le processus par le biais du PEQ à la fin de ses études et une autre est arrivée avec un visa de travail et, au moment de l'entrevue, attendait la confirmation de son statut de résidente permanente.

4.1 Pourquoi ont-ils migré et pourquoi ont-ils choisi Montréal?

Contrairement à d'autres recherches qui portent sur la migration brésilienne, les migrants interviewés dans le cadre de notre recherche ont mentionné que la migration n'a pas été motivée par la recherche d'un emploi ou d'un meilleur revenu. Elle était davantage liée au désir d'avoir une vie plus tranquille, sécuritaire et équilibrée. L'importance d'avoir du temps libre et moins de stress lié à la violence au Brésil ont été des facteurs clés dans leur choix de migrer.

Comme nous l'avons souligné plus tôt, la destination préférée des migrants brésiliens est les États-Unis, suivi d'autres pays comme le Paraguay et le Japon. Le Canada n'est alors pas un choix évident; pour plusieurs, par contre, la migration brésilienne vers le pays prend de l'ampleur (Barbosa 2009). À cet égard, notre objectif était de comprendre quels étaient les facteurs les plus importants dans leur choix de s'établir à Montréal. Pour cette raison, nous leur avons demandé quand ils avaient entendu parler de cette ville pour la première fois.

Dans la majorité, les interviewés disent avoir connu Montréal lorsqu'ils ont entendu parler de la possibilité de migrer au Québec. Certains ont découvert cette possibilité à travers des cours de français, d'autres par des amis qui l'ont entrepris et

d'autres encore par la presse. Deux ont mentionné le cours de géographie qu'ils ont eu à l'école primaire au Brésil, le fait que le Canada ait une métropole francophone ayant attiré leur curiosité.

Le choix de Montréal comme destination finale était lié au fait que plusieurs répondants ont entendu parler de la possibilité de migration du Québec et ont trouvé qu'il était moins compliqué de migrer au Québec que de passer par le processus fédéral. Quatre ont mentionné avoir des amis à Montréal; pour cinq autres, c'était le bon choix puisque le marché du travail pour leur profession ou celle de leur conjoint était favorable. Deux personnes mariées avec des Canadiens ont dit que la seule raison pour laquelle elles étaient ici était leur conjoint, même s'il y a des bénéfices pour leurs enfants, comme la sécurité et l'occasion qu'il leur est donné de grandir dans un environnement multiculturel. Ces personnes ont affirmé que si leur conjoint n'avait pas été canadien, elles ne seraient pas parties du Brésil. Les réponses les plus récurrentes étaient celles liées à la facilité du processus d'immigration du Québec, de même que le fait d'avoir des amis dans la province :

« J'avais des amis qui habitaient ici (à Montréal) avant qu'on déménage. Un ami à nous avait migré avant. Notre professeure de français au Brésil a fait le processus d'immigration aussi et elle a déménagé ici. Alors, quand nous avons choisi la ville, nous avons pris en considération le fait qu'on avait des connaissances ici. Je pense qu'il est très important de connaître quelqu'un, même si c'est seulement deux personnes » (Ângela, 33 ans, journaliste).

« Nous avons déjà notre fille Isabelle et nous avons décidé de venir à cause de la qualité de vie (...) alors ce que je voyais au Canada en général, mais plus précisément à Montréal, c'était la possibilité d'un meilleur avenir pour ma famille et moi. C'était la qualité de vie principalement et la perspective de croissance en

plusieurs aspects, comme la vie professionnelle et le côté personnel, etc » (Carlos, 34 ans, physiothérapeute).

4.2 L'importance de la migration

La décision de migrer était difficile pour la majorité des répondants lorsqu'ils ont dû quitter leurs familles, leurs maisons et leurs emplois; par conséquent, ils ont mis tous leurs espoirs dans leurs projets migratoires. En ce sens, l'importance de la migration de même que leurs attentes étaient énormes pour eux. Le fait de considérer la migration comme une démarche importante de leur croissance personnelle est ressorti plusieurs fois dans les entretiens.

La majorité des répondants ont reconnu que pour eux la migration était une occasion de vivre entourée de différentes cultures qu'ils pourraient découvrir. De pair avec cela, ils ont mentionné que les différences culturelles connues au Canada leur ont permis de voir le monde d'une manière différente. Autrement dit, la migration a élargi leurs horizons. La croissance personnelle, dans le sens où ils ont appris à être résilients et patients, a aussi été soulevée. Les réponses ont démontré que la migration au Canada visait plus le côté personnel que le côté économique. Le défi de sortir de ce qu'ils appellent la « zone de confort » et d'aller chercher une meilleure vie est ce qui les a poussés vers la migration. Parmi les répondants, seulement deux ont mentionné l'importance des avancées professionnelles qu'ils ont eues après l'arrivée à Montréal comme facteur important dans leur migration. Aucun répondant n'a parlé des gains ou des pertes économiques, ce qui nous suggère que leurs buts personnels étaient beaucoup plus importants que ceux d'ordre économique. Cela va de pair avec la définition des migrants

lifestyle proposée par Benson (2013), où l'auteure affirme que les migrants qui se déplacent en raison de la qualité de vie sont des individus privilégiés, qui sont motivés par des raisons individualistes et qui ne priorisent pas du tout les motifs économiques (Janoschka et Haas 2013).

4.3 Les projets migratoires

Afin d'orchestrer leurs projets migratoires, onze participants ont choisi le Programme de travailleurs qualifiés du Québec qui appartient à la catégorie de « migration économique ». Les deux femmes qui sont mariées avec des Canadiens ont choisi le parrainage, qui relève du « regroupement familial ». Une répondante est venue à titre d'étudiante étrangère et un autre était d'abord muni d'un visa de travail.

La raison pour laquelle la majorité des migrants a opté pour le programme de travailleurs qualifiés était simplement qu'elle trouvait que le programme correspondait à leurs profils. La majorité a connu le programme à travers les séances d'information du gouvernement du Québec au Brésil. Durant les séances, les agents d'immigration ont expliqué quel était le profil recherché par le gouvernement et les migrants interviewés dans le cadre du présent travail ont constaté que leurs qualifications correspondaient à celles recherchées par le gouvernement.

Le délai pour recevoir le visa de résident permanent en tant que travailleurs qualifiés a varié d'un à trois ans pour les personnes interviewées. En ce qui concerne les

participantes qui ont choisi le parrainage³⁶, Verônica a attendu deux ans et demi et Renata avait fait la demande deux mois avant l'entrevue. Les deux sont mécontentes du processus et décrivent les périodes d'attente comme terribles, soulignant qu'elles en ont beaucoup souffert. Verônica et Renata avaient reçu l'information du Consulat canadien au Brésil comme quoi la demande de résidence permanente faite au Canada aurait été traitée plus rapidement que celle faite au Brésil. Ce qui, comme elles l'ont découvert par la suite, n'était pas vrai. Les demandes faites à l'extérieur du Canada ont des délais de traitement plus courts parce que le gouvernement comprend que les familles sont séparées et leur donne la priorité. Par contre, si la personne fait la demande une fois qu'elle est sur place, la réponse peut être retardée. En novembre 2016, les délais de traitement d'une demande de parrainage faite au Canada étaient en moyenne de 26 mois, tandis que la même demande au Brésil avait un délai de traitement maximal de 10 mois (CIC 2016).

Les deux autres répondants qui ne sont pas venus avec le visa de résident permanent, mais qui sont venus soit avec un visa d'études ou un visa de travail, ont affirmé avoir choisi ces options parce qu'ils ne voulaient pas attendre la résidence permanente au Brésil, processus qui peut prendre trois ans pour certains.

« J'ai choisi le visa de travail parce que c'était la manière la plus rapide de sortir du Brésil. Si j'avais choisi de venir comme

³⁶ D'après le gouvernement du Québec le parrain peut être une « personne qui s'engage par contrat auprès du gouvernement à subvenir aux besoins essentiels des personnes qu'elle parraine. À ce titre, le garant ou parrain doit avoir un lien de parenté avec le parrainé principal ». Celui-ci peut parrainer : « un époux, conjoint de fait ou partenaire conjugal; un enfant à charge; un père, une mère, un grand-père ou une grand-mère; un frère, une sœur, un neveu, une nièce, un petit-fils ou une petite-fille, qui est orphelin de père et de mère, est âgé de moins de 18 ans et n'est ni marié ni conjoint de fait; un enfant à adopter (adoption internationale) ». Disponible en ligne : <http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/publications/fr/parrainage/guide-parraine.pdf>.

immigrant (résident permanent), ça aurait pris beaucoup plus de temps et je ne voulais pas attendre (...). Alors, j'ai opté pour l'option la plus rapide » (Maurício, 37 ans, ingénieur).

Maurício a commencé à rechercher un travail quand il était au Brésil. Étant donné qu'il avait des certifications d'une entreprise téléphonique renommée à l'étranger, l'ingénieur a trouvé que cette même compagnie avait des bureaux à Montréal, Ottawa et Toronto. Mais c'est la compagnie établie à Montréal qui l'a appelé pour un entretien. C'est après cette entrevue qu'ils l'ont embauché. Maurício est venu en octobre 2014 avec son épouse, qui n'avait qu'un visa de touriste à l'époque, et leurs deux enfants de trois et deux ans. Il explique que c'était surtout à cause de la violence qu'il a voulu partir le plus vite possible. Après deux ans passés à Montréal, Maurício et sa femme sont allés chercher un centre de spiritisme, religion qu'ils pratiquaient déjà au Brésil et où ils avaient des amis.

4.4 La vie sociale après la migration

Les cours de langue, le travail et les réseaux sociaux ont été les principaux lieux où les migrants ont connu des gens à Montréal. Les répondants ont également affirmé que le fait qu'ils connaissaient déjà quelqu'un dans la ville les a aussi aidés, parce que cette personne les a présentés à plusieurs autres. Des centres communautaires et des groupes religieux ont aussi été des lieux importants qui leur ont permis de connaître d'autres personnes. Deux participants font partie de la franc-maçonnerie, un fréquente une Église catholique et une l'Église évangélique et deux vont souvent au centre de spiritisme. La pratique du spiritisme est née en France en 1848 et a été importée au Brésil au XIX^e siècle par des intellectuels. Le spiritisme est devenu une de plus grandes religions du Brésil (Souillac 2016). D'après les deux participants qui fréquentent le centre situé à

Montréal, la majorité des gens qui y vont sont des Brésiliens. Les autres répondants fréquentent de centres communautaires ou suivent des cours de couture ou de danse, par exemple.

Dix participants ont avoué que la majorité de leurs amis à Montréal étaient des Brésiliens. En deuxième place venaient les Français, suivis des Québécois et des Latinos :

« On ne peut pas se cacher des Brésiliens parce que c'est avec eux qu'on se sent plus confortable. Alors, dès que tu vois un Brésilien, tu établis des liens avec lui (...) j'ai des amis d'autres origines, mais ça ne sera jamais la même chose que mon amitié avec des Brésiliens parce que la culture est trop différente. Alors, par exemple la manière dont je parle avec toi ne va jamais être la même si je parle avec quelqu'un d'autre en français ou en anglais, cela change, c'est culturel » (Beatriz, 28 ans, psychologue).

« La relation qu'on a avec des Brésiliens est différente. Étant donné que c'est la même culture, on construit des amitiés d'une façon différente » (Verônica, 37 ans, avocat).

Les liens avec des Brésiliens est alors une façon que le migrant trouve de se sentir « chez lui » lorsqu'il peut parler sa langue maternelle et échanger à propos de sujets communs entre eux. D'un autre côté, un répondant a dit que malgré qu'il ait des amis brésiliens, il ne veut pas faire partie de la communauté, c'est-à-dire fréquenter des événements organisés par des Brésiliens, parce que « lors que j'ai migré je suis venu avec le but de devenir Canadien » (Luiz, 39 ans, ingénieur). Luiz veut alors connaître d'autres personnes que des Brésiliens afin de mieux s'intégrer à la société québécoise. Sa réponse était similaire à celle d'Amanda :

« Si je voulais avoir des contacts avec la communauté brésilienne je serais au Brésil! Je veux expérimenter de nouvelles choses. Les Brésiliens qui arrivent et restent (dans ma vie) vont continuer à être des amis chers. Le problème c'est d'aller rechercher la communauté brésilienne. Je ne comprends pas. Pourquoi? Va chercher un autre groupe, élargis tes horizons (...)

Va voir comment le reste du monde pense, mange, vit »
(Amanda, 39 ans, journaliste).

Alors, même si Luiz et Amanda expriment des points de vue différents de la majorité des interviewés, il est important de les aborder parce qu'ils démontrent à quel point les migrants peuvent vouloir échapper à tout ce qui leur rappelle leur terre natale. Luiz et Amanda expliquent qu'ils sont des critiques féroces de la société brésilienne, comme nous allons le montrer plus loin dans notre analyse.

4.5 Le travail et l'insertion au marché du travail

Par rapport aux différences du marché du travail québécois et brésilien, les répondants ont souligné plusieurs aspects – ce qui s'expliquerait par le fait qu'ils travaillaient tous dans des domaines différents les uns des autres. La seule comparaison qui est apparue le plus souvent dans les réponses était l'informalité trouvée au marché du travail québécois, par rapport aux « excès de hiérarchies » au marché du travail brésilien :

« Au Brésil, on parle souvent de l'informalité dans le marché du travail, par contre ici cette informalité existe vraiment. Il est vrai qu'ici on peut parler avec notre chef de façon naturelle, on n'a pas besoin de « marcher sur la glace mince » comme on fait là-bas. Ici, ils font confiance à ton travail, ils font confiance que tu vas le faire de la façon dont tu penses que c'est la meilleure et que tu vas le remettre au final. Au Brésil, ils disent « vous êtes libres pour faire le travail de la manière dont vous le voulez », mais ce n'est pas vrai. Ils veulent toujours que tu fasses de la manière qu'ils préfèrent » (Felipe, 37 ans, marketing).

« Ici, le chef ne t'ordonne pas de faire quoi que ce soit. Personne ne t'oblige. Les gens me posent la question « as-tu le temps de faire cela? ». Ce genre de chose, je n'ai jamais vu dans toute ma vie. J'ai trouvé cela très bizarre au début, mais après je me suis habituée, c'est une chose culturelle » (Ângela, 33 ans, journaliste).

Le respect de la vie privée dans l'environnement de travail a aussi été soulevé par les participants comme étant une grande différence par rapport au Brésil :

« Si une femme tombe enceinte, personne ne va la regarder de travers parce qu'elle est enceinte. Ou si un fonctionnaire est malade, personne ne va pas parler méchamment parce que l'employé est en congé de maladie, par exemple. Ou si quelqu'un veut quitter le travail, personne ne va être fâché avec lui. (...) Ils (les Québécois) sont plus professionnels je trouve » (Ângela, 33 ans, journaliste).

« Il y a beaucoup de différences entre le marché du travail brésilien et québécois. Ici (au Québec), les gens sont beaucoup plus humains par rapport aux relations de travail. Il n'existe pas la pression que tu dois faire des heures complémentaires tout le temps. Concernant les problèmes avec la famille, ils comprennent très bien aussi. Si tu as besoin d'amener ton enfant chez le médecin (pendant l'horaire de travail), ils comprennent très bien (...) Je trouve que c'est une relation employeur/ employé plus juste. Le rythme de travail est aussi plus lent que celui à São Paulo » (Maurício, 37 ans, ingénieur).

Cependant, plusieurs points négatifs du marché du travail québécois par rapport à celui brésilien sont ressortis lors des entretiens. Parmi eux, les participants ont souligné le fait que les Brésiliens travaillent plus fort que les Québécois et sont plus responsables que les Québécois dans l'environnement de travail. Ils expliquent, par exemple, que s'il y a un projet à terminer, les Brésiliens sont les derniers à partir du bureau parce qu'ils auraient attendu que le travail soit fini, alors que les Québécois travaillent jusqu'à ce que leur horaire finisse. Renata évoque la méfiance des employeurs par rapport aux migrants. Elle a affirmé avoir constaté beaucoup de préjugés dans le marché du travail. Bruno souligne le fait que le droit du travail au Brésil protège plus les employés que ce n'est le cas au Canada.

À l'égard des rémunérations, les six personnes qui ont vu leur revenu diminuer après la migration considèrent qu'elles ont acquis la même qualité de vie qu'elles avaient

auparavant au Brésil, en ce qui concerne l'achat de biens matériels. Le coût de la vie au Québec est perçu comme étant plus bas qu'au Brésil. Le cas de Verônica est particulier parce qu'elle a connu une baisse de son revenu lorsqu'elle a migré à cause de son faible niveau de français et d'anglais; ainsi, elle a dû travailler comme femme de ménage et comme gardienne d'enfants pendant qu'elle étudiait l'anglais et le français. De même, elle attendait sa résidence permanente pour commencer le doctorat. Le revenu acquis au Canada a alors beaucoup influencé sa vie lorsqu'au Brésil, elle qui avait trois femmes de ménage et un niveau de vie de « classe moyenne élevée », selon ses propres mots. Cependant, pour avoir ce niveau de vie élevé, Verônica avait deux emplois et son mari, trois. Au Canada, le salaire de son mari provient de bourses universitaires, où il fait son doctorat, et aussi d'aide financière qu'ils reçoivent de leurs familles qui sont au Brésil. C'est alors un changement de revenu et d'indépendance très prononcée pour Verônica :

« Je ne me sens pas bien en ayant l'aide des nos familles. Maintenant que j'ai la résidence permanente que je vais avoir les prêts et bourses pour étudier, je pense que maintenant je vais pouvoir parler avec ma mère et lui dire qu'elle n'a plus besoin de m'aider. Si mon mari et moi, on gagne des bourses, on n'aurait plus besoin d'avoir l'aide financière de nos familles. Mais une chose que j'ai remarquée ici c'est que si on reçoit un salaire moins élevé (que celui qu'on avait au Brésil) il est possible d'avoir les mêmes biens matériels qu'on avait là-bas » (Verônica, 37 ans, avocate).

Les répondants ont beaucoup parlé de l'accès aux mêmes services en faisant moins d'argent. Autrement dit, pour eux la vie coûte moins cher à Montréal : « Si j'étais au Brésil, j'aurais gagné trois fois plus, mais j'aurais dépensé aussi trois fois de plus » (Beatriz, 28 ans, psychologue). Ils ont également évoqué les coûts liés à la sécurité, aux écoles et à la santé, qui sont beaucoup moins élevés au Canada qu'au Brésil. Ces explications vont de pair avec celles des immigrants *lifestyle* interviewés par Sardinha

(2014) dans la région centrale du Portugal. Les immigrants avouent avoir choisi cette région-là parce que la vie y était moins chère, plus tranquille et moins agitée que celle dans les grandes villes en Angleterre, Allemagne, Hollande et en Suède, de même que dans diverses métropoles aux États-Unis et au Canada d'où ils venaient. Benson (2013) a également démontré que les immigrants *lifestyle* qui habitent au Panama y sont allés entre autres à cause des taux élevés d'impôts qu'ils payaient aux États-Unis et au Canada; ils exprimaient également leur mécontentement vis-à-vis « the political system, working culture and cost of living » (2013 : 32). Akerlund et Sandberg (2015) vont encore plus loin et définissent les migrants *lifestyle* comme des individus qui vont normalement du Nord au Sud à cause du climat, mais aussi pour profiter du coût de la vie, que certains considèrent moins élevé dans le Sud.

Cependant, notre recherche concerne des individus qui partent du Sud vers le Nord et qui expliquent leur migration par le mécontentement du coût de la vie dans leurs pays d'origine. Donc, il s'agit de migrants privilégiés des pays du Sud, c'est-à-dire ceux qui proviennent de la classe moyenne et qui trouvent que la vie coûte moins cher dans le Nord. Autrement dit, la recherche pour une vie plus abordable peut alors être un des motifs qui amène les gens à migrer à partir des hémisphères sud ou nord. Ainsi, notre recherche concerne une catégorie de *lifestyle migrant* un peu différente de celle qui fait l'objet de la majorité des recherches.

D'autres aspects concernant le revenu ont été soulevés par nos répondants. Renata et Carlos ont mentionné que leurs professions sont plus valorisées au Canada, soit mieux

rémunérées qu'au Brésil. Renata qui était professeure universitaire au Brésil et avait complété un doctorat, recevait un salaire à titre de spécialiste, comme si elle avait complété seulement l'équivalent d'un D.E.S.S. Carlos a affirmé aussi que la physiothérapie au Québec est beaucoup plus valorisée et que la compétition dans le marché du travail n'est pas aussi forte qu'au Brésil. Il dit avoir remarqué que le respect et la reconnaissance des physiothérapeutes sont plus prononcés au Québec qu'au Brésil. Carlos affirmait que son avantage sur le marché du travail était, entre autres, le fait qu'il parlait quatre langues et que cela lui donnait encore plus d'opportunités. Par contre, plusieurs immigrants considéraient l'exigence d'être bilingue à Montréal comme un point négatif, étant donné que la majorité ne maîtrisait qu'une seule langue à leur arrivée.

4.6 L'influence du français et de l'anglais à Montréal

Concernant la sélection des immigrants, le gouvernement du Québec priorise ceux qui connaissent le français afin de protéger cette langue. Les nouveaux arrivants ont la possibilité de suivre des cours de français gratuits, ce qui leur permet dans le même temps de gagner des points pour le niveau de connaissance de la langue dans le processus de résidence permanente. Par contre, la grande majorité parle l'anglais. Étant donné que cette langue est la seconde la plus parlée dans 101 pays au monde (Grenier 2015), il n'est pas surprenant que les immigrants au Québec la parlent aussi. Environ 52 % des immigrants au Québec parlent les deux langues officielles du pays (Statistiques Canada 2011). Presque 26 % parlent seulement le français, 17,4% parlent seulement l'anglais et 4,4 % ne parlent aucune langue officielle du Canada (Simon 2016).

Onze participants ont suivi des cours de francisation offerts par le gouvernement dès qu'ils sont arrivés. D'autre part, certains ont suivi des cours offerts par la Commission scolaire de Montréal, huit autres ont participé à des cours particuliers et quatre ont pris des cours à l'Université de Montréal. Par rapport à l'importance du français dans leur vie à Montréal, onze ont révélé que la langue française influence complètement leur vie et quatre ont affirmé qu'elle est très importante sur le marché du travail. La majorité a dû suivre des cours de français avant de trouver un travail parce que, comme plusieurs l'ont mentionné, même s'ils avaient étudié la langue au Brésil, l'accent québécois était une grande barrière, ces derniers ayant appris le français de France. Néanmoins, d'autres considèrent que le problème était que leur contact avec la langue française au Brésil était peu significatif, et ce, à cause de l'influence de la culture américaine au pays :

« Quand tu arrives ici (au Québec), tu découvres que le minimum de français que tu avais étudié chez toi n'est pas suffisant et pas seulement à cause de l'accent. J'ai travaillé avec beaucoup de Français dès que je suis arrivée et j'ai travaillé dans un magasin dont la propriétaire était française. Ce n'est pas seulement l'accent. (...) Il y a beaucoup de choses qu'on ne connaît pas parce qu'on n'a pas de contact avec elles. On sait beaucoup des mauvais mots en anglais parce qu'on voit des films (en anglais), on écoute de la musique (en anglais) et etc. Mais on ne connaît pas les mauvais mots en français, par exemple. Il existe aussi des contractions, des mots dont on ne prononce pas toutes les syllabes comme « Chui », « Chui pu capable ». On va sûrement entendre cela dans un film par exemple, mais comme on n'a pas assez de contact avec la culture francophone (au Brésil), c'est plus difficile » (Amanda, 39 ans, journaliste).

De plus, le niveau de français exigé sur le marché du travail québécois est très élevé selon les répondants. Ângela parle du fait que l'exigence du niveau de français, notamment dans le domaine de la communication, est énorme :

« Principalement dans le domaine de la communication (la connaissance du français) a beaucoup d'influence professionnellement. Je dois le parler correctement et écrire également. Pour tous les postes que j'ai trouvés en

communication, on demande aussi l'anglais. Parfois, c'est juste un atout, mais ils le demandent aussi » (Ângela, 33 ans, journaliste).

« (Le français) influence complètement ma vie ici. (...) Si je n'écrivais pas le français si bien que je le fais aujourd'hui je ne pourrais pas avoir le travail que j'ai » (Felipe, 37 ans, marketing).

« Mon salaire a augmenté une fois que je pouvais parler les trois langues : anglais, français et portugais » (Beatriz, 28 ans, psychologue).

Néanmoins, le niveau d'anglais est aussi une préoccupation des migrants. Seulement deux répondants disent n'avoir aucun contact avec la langue anglaise à Montréal. Six participants ont étudié l'anglais dès qu'ils sont arrivés. Dix répondants ont dit que l'anglais est encore plus important que le français dans le milieu du travail au Québec :

« Ici, il existe plus qu'une simple attente, il existe une exigence de l'anglais, au moins dans mon métier (designer), qui est dans la majorité des cas supérieur à l'exigence du français. J'avais déjà participé aux entretiens de travail où on m'a dit que ça ne servait à rien d'avoir un très bon français; si mon anglais était nul, ils ne pouvaient pas m'embaucher. Aujourd'hui je ne parle pas encore l'anglais et je travaille à Longueuil. Je vois déjà une grande différence par rapport à Montréal en ce qui concerne l'exigence de l'anglais. Lors de l'entretien d'embauche par exemple, personne ne m'avait demandé à propos (des connaissances de l'anglais) et j'étudiais l'anglais à l'époque, je faisais un cours et une des choses qu'ils m'ont dit lorsque je leur ai raconté cela, c'était « c'est dommage que tu ne vas pas pouvoir pratiquer ce que tu étudies ici parce que personne ne parle l'anglais ici » (Lucas, 37 ans, designer).

Ainsi, l'anglais est très important dans la vie des immigrants qui travaillent sur l'île de Montréal :

« Je dis toujours que l'anglais est équivalent au français parce que sans l'anglais tu ne vis pas bien à Montréal. Même si les gens disent que c'est une ville francophone... La maçonnerie dont je fais partie est en anglais, McGill (où j'étudie) est en anglais. Dans mes activités quotidiennes, l'anglais est très important. Le quartier où j'habite est anglophone, mes clients le sont aussi... Il

est essentiel, je pense que les langues en général sont des outils importants et je trouve cela fantastique » (Carlos, 34 ans, physiothérapeute).

« Je peux dire que si je ne connaissais pas l'anglais j'aurais plusieurs problèmes professionnels parce 80 % de mes clients habitent en dehors du Québec. Sans l'anglais, je ne ferais probablement pas des affaires, mais sans le français ça pourrait aller » (Luiz, 39 ans, ingénieur).

« L'anglais a beaucoup d'influence dans ma vie parce qu'en technologie de l'information, on demande toujours des candidats bilingues. L'anglais est important au moment d'avoir un travail et dans les interactions avec les gens qui ne parlent pas français. L'anglais et le français sont très importants ici à Montréal » (Roberto, 30 ans, informaticien).

« L'anglais est essentiel. Si je ne le savais pas, je n'aurais pas un travail. Ça serait très difficile d'en avoir un » (Maurício, 37 ans, ingénieur).

L'importance des deux langues officielles du Canada demeure un enjeu majeur pour les migrants, même quelques années après avoir migré. Ils continuent à étudier et à mettre des efforts pour améliorer leurs habiletés linguistiques. Plusieurs ont mentionné que le défi de travailler ou d'étudier dans une autre langue était une des choses qui les a motivés à migrer. Le fait de parler les deux langues officielles du Canada leur permet plus qu'une intégration au marché du travail québécois, mais aussi une intégration à la société québécoise, y compris une plus grande interaction avec les voisins.

4.7 Où habitent-ils à Montréal?

Le choix du quartier est lié à trois facteurs principaux : le fait d'avoir des amis à proximité, le prix, et l'accès au transport en commun. Treize ont choisi de rester à Montréal et deux habitent à Laval. Un des répondants habite à Hochelaga, deux à Hampstead, deux à Côte-des-Neiges, un à Villeray, un à Notre-Dame-de-grâce, un à

Westmount, un à Côte-Saint-Luc, un à LaSalle, un à Rosemont, un sur le Plateau Mont-Royal et un dans le secteur Assomption :

« On habite à Hampstead parce qu'on avait des amis là-bas. Nos amis nous ont montré un très bon appartement et étant donné qu'on savait que le quartier était bon et l'accès au transport en commun était facile, on a choisi d'y rester » (Sabrina, 31 ans, psychologue).

« J'habite à LaSalle. J'ai trouvé que c'était un bon investissement du point de vue économique parce qu'avec le même montant d'argent que je dépensais où j'habitais avant je paye maintenant pour une maison plus grande » (Luiz, 39 ans, ingénieur).

Renata a choisi le quartier Fabreville à Laval parce que la famille de son mari habitait là-bas et que les maisons y étaient moins chères qu'à Montréal. Elle explique qu'il s'agissait d'un bon choix parce que le quartier est tranquille et qu'après avoir habité à São Paulo elle voulait vivre dans un environnement moins bruyant :

« Je suis traumatisée par le fait d'entendre du bruit. Dès que je suis arrivée à Montréal, j'ai découvert que j'ai passé huit ans de ma vie sans dormir parce que j'avais le sommeil interrompu tout le temps quand j'habitais à São Paulo » (Renata, 34 ans, avocat).

Le fait de rechercher un lieu différent de celui auquel ils étaient habitués au Brésil s'avère aussi important pour les migrants. La majorité cherchait un endroit où ils pouvaient bénéficier de l'accès au transport en commun et ne pas être dépendant d'une voiture, comme c'était le cas au Brésil.

« J'habite sur le Plateau Mont-Royal. J'ai choisi ce quartier parce qu'il est bien placé au centre de la ville. Je suis parti d'une ville où j'étais dépendant d'une voiture, je ne voudrais pas avoir une voiture ici, je ne voudrais pas dépenser de l'argent avec cela et aussi pendant l'hiver c'est un problème pour me stationner. J'ai mon permis de conduire d'ici, mais seulement parce que si jamais j'en avais besoin, je pourrais louer une voiture communautaire » (Roberto, 30 ans, informaticien).

Conclusion

Nous avons vu dans ce chapitre que tous les répondants sont des individus qualifiés et que la majorité a choisi le Programme provincial de travailleurs qualifiés, celui-ci leur garantissant l'accès à presque tous les services dont les citoyens canadiens bénéficient. Les deux femmes qui ont migré par le volet du parrainage regrettent de ne pas avoir déjà entamé le processus au Brésil, parce qu'il aurait été beaucoup plus vite et moins douloureux, comme Renata et Verônica l'ont souligné.

Comme l'illustrent leurs témoignages, c'est autant le désir d'échapper à la routine de leur vie au Brésil que celui de vivre un changement de mode de vie qui a poussé nos répondants à s'établir à Montréal. Ce sont les quartiers moins bruyants ou qui permettent un accès facile au transport en commun qui est priorisé par les migrants.

En ce qui concerne le revenu avant et après la migration, il est évident que les répondants appartenaient à l'élite économique au Brésil. À Montréal, ils perdent ce statut lorsqu'ils gagnent un salaire suffisant pour vivre et payer les comptes. Nous constatons qu'il n'a pas beaucoup influencé leur vie, la majorité affirmant que leur accès à une vie confortable est le même au Canada, même s'ils font moins d'argent qu'au Brésil. Cela s'explique par le fait qu'ils n'ont pas besoin de payer pour la sécurité, que la majorité n'a pas de voiture (le transport en commun répondant à leurs besoins) et que les frais de scolarité sont moins chers pour les enfants. En bref, ils gagnent moins d'argent, mais dépensent moins, avec pour conséquence qu'un revenu plus faible n'a pas beaucoup d'influence sur leurs vies au Canada. Le plus intéressant dans tout cela est que la majorité

n'est pas dérangée de gagner moins ou autant qu'au Brésil. Ils considèrent que ce n'est pas l'argent qui a motivé leur migration. La remise en question de leurs priorités de vie était beaucoup plus soulignée que l'aspect financier, en ce qui concerne la décision d'émigrer du Brésil. Dans le prochain chapitre, nous aborderons les perceptions des répondants par rapport au changement qu'ils ont perçu dans leur vie suite à la migration au Québec.

Chapitre 5. Les valeurs remises en question lors de la migration

Introduction

Dès lors que les répondants ont décidé d'émigrer de leur pays natal, ceux-ci ont pris en compte plusieurs facteurs. Les migrants ont réfléchi à propos du mode de vie qu'ils voulaient avoir, notamment par rapport à leurs objectifs, que ça soit au niveau professionnel ou au niveau personnel. Pour ce faire, ils ont lu des articles trouvés sur les réseaux sociaux, ils ont fait des recherches et ont parlé avec des amis au sujet du climat, des opportunités sur le marché du travail et les caractéristiques de la société québécoise. Malgré tout, plusieurs ont été surpris par certains aspects de la vie au Québec, et surtout des Québécois.

Ce chapitre amorce la seconde partie de notre analyse et de notre réflexion, dans laquelle nous exposerons d'abord la perception des répondants par rapport au mode de vie québécois et leur manière de s'y adapter. Nous ferons état des différences qu'ils soulèvent concernant le mode de vie qu'ils ont au Québec et celui qu'ils avaient au Brésil. La définition qu'ont les répondants du succès et leur perception du succès tel qu'il est défini dans la société québécoise seront également traitées. Les priorités de vie qu'ils affirment nous permettent de mieux comprendre leurs motifs de migration, de même que ce qu'ils veulent transmettre à leurs enfants. En dernier lieu, nous exposerons leurs perspectives pour l'avenir et leur hésitation à rester pour toujours au Québec.

5.1 L'adaptation au mode de vie québécois

Les migrants ont évoqué les principales différences qu'ils identifiaient entre la société québécoise et la société brésilienne à l'égard de leur mode de vie. Sept ont reconnu que les deux sociétés sont très différentes, et ce, à plusieurs égards : le fait que les gens sont plus polis au Québec, qu'ils respectent davantage la vie privée des autres, que les gens priorisent une vie plus simple et plus tranquille que les Brésiliens. Les répondants ont également mis l'accent sur le fait qu'à Montréal ils peuvent facilement avoir accès aux installations publiques, comme les parcs et les musées, et le fait qu'il est possible d'aller au travail en vélo; ils ont également souligné que la sécurité et la qualité du transport en commun sont des aspects remarquables. Ils ont aussi parlé des différences culturelles, comme le fait que les gens amènent leur repas au travail au Canada, contrairement au Brésil où les employés mangent normalement au restaurant.

D'une façon générale, les répondants ont affirmé que les Québécois priorisent la qualité de vie et qu'il existe au Québec un équilibre entre la vie privée et la vie professionnelle. Ils ont également souligné que les Québécois respectent les lois, ce qui les distingue de la majorité des Brésiliens. Par contre, les côtés négatifs de la société québécoise et de la province ont aussi été mis en lumière. Le climat et la longueur de l'hiver ont été des facteurs énoncés par les migrants comme étant négatifs. De même, ils ont souligné qu'il était dommage que les magasins ferment tôt pendant la fin de semaine, alors qu'au Brésil ils restent ouverts jusqu'à 23 h dans la majorité des grandes villes.

« Nous sommes déjà allés au centre commercial un samedi vers 18 h et les magasins étaient fermés. Comment ça? Les magasins sont fermés?! » (Amanda, 39 ans, journaliste)

« Les horaires de fermeture des commerces sont très différents. À Rio (de Janeiro), par exemple, pour le magasinage, les centres commerciaux sont ouverts jusqu'à minuit, pendant la période des fêtes (de la fin de l'année) tu peux acheter des choses jusqu'à minuit. Je suis arrivé ici (à Montréal) en mai et en juin c'était mon anniversaire et je suis sorti avec mon épouse vers 21h pour souper et il n'y avait pas d'options. Près de (la station) Jean-Talon, il n'y avait pas beaucoup d'options. Je devais savoir quels étaient les restaurants qui restaient ouverts après 18 h parce que la majorité ne l'était plus » (Lucas, 37 ans, designer).

Concernant les différences entre les sociétés, les répondants ont parlé du fait que les Brésiliens sont plus amicaux, plus accueillants et chaleureux et qu'il était beaucoup plus facile de se faire des amis au Brésil qu'au Québec :

« Ici, tu ne connais pas tes voisins comme tu les connais au Brésil. Tu ne parles pas avec tes voisins depuis la porte de ta maison. J'habite dans le même lieu depuis plus d'un an et je connais seulement un voisin et il y en a quelques-uns que j'ai déjà vus. Ça c'est très différent pour moi. Là-bas (au Brésil) on frappe à la porte (des voisins) pour demander du sucre ou du café, et ici c'est très différent. De même, je trouve qu'ici les gens se respectent beaucoup plus » (Juliana, 33 ans, infirmière).

« Je trouve que les Québécois sont très introspectifs. Je trouve que c'est très difficile de les comprendre même en ce qui concerne le langage corporel, je ressens beaucoup de difficulté à les comprendre » (Luiz, 39 ans, ingénieur).

« Ici, on n'a pas une relation chaleureuse (avec les gens) comme on en a au Brésil. Tu dois alors t'adapter avec cet aspect plus froid qu'ils ont » (Maurício, 37 ans, ingénieur).

Ils ont également parlé des différences concernant les habitudes dans le milieu de travail :

« Une chose que je remarque c'est qu'ici les gens mangent dans le lieu du travail. Où je travaille, on a une cafétéria et les gens s'assoient tous ensemble et il y en a ceux qui mangent au bureau. Je trouve cela très bizarre le fait qu'ils mangent en face de l'ordinateur. C'est différent de la façon dont on fait au Brésil où les gens sortent pour aller manger dans un restaurant ensemble. Beaucoup de gens amènent leur repas ici, presque tout le monde l'amène » (Ângela, 33 ans, journaliste).

Les répondants ont aussi suggéré que les aspects culturels du Québec sont des facteurs déterminants dans leur choix de rester à Montréal :

« Je valorise beaucoup l'histoire de protection civile ici, la tolérance, l'accueil aux différentes cultures, la cohabitation avec d'autres cultures, j'admire cela. Pour cette raison, je trouve que j'ai eu une facilité (d'adaptation). Au Brésil je faisais face depuis que j'étais petite à plusieurs épisodes de racisme. Ça fait un an et demi que je suis ici et je n'ai pas souffert de racisme. C'est quelque chose qui me donne une impression positive de la société. En même temps, je sais qu'il existe du racisme, il existe des quartiers plus violents que d'autres, il existe du profilage racial. Je sais qu'il existe un problème par rapport à la communauté haïtienne, à la communauté arabe, je sais qu'il existe de l'intolérance raciale et culturelle qui prend de l'ampleur, mais comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas un phénomène particulier, spécifique au Québec, c'est mondial. Ainsi je valorise beaucoup l'histoire (du Québec) et c'est grâce à cela que j'aime bien rester ici. Si le Canada devient les États-Unis de Trump, je pense que je partirai » (Renata, 34 ans, avocat).

« La différence je trouve que c'est le fait qu'ici on peut profiter mieux de la ville. On n'a pas de voiture alors on peut être dépendant du transport en commun, on a une vie beaucoup plus simple je trouve, beaucoup plus simple. Nos besoins primaires sont déjà comblés et ça, c'est déjà excellent » (Sabrina, 31 ans, psychologue).

Il a aussi été souligné qu'au Québec les migrants trouvent les démarches de location d'un appartement, par exemple, moins bureaucratique qu'au Brésil :

« Quand nous avons déménagé à Brasília lors de notre dernière année au Brésil, nous ne pouvions pas louer un appartement parce que pour ce faire, nous étions obligés d'avoir une personne qui allait nous endosser et cette personne devait avoir au moins un autre immeuble à Brasília, si possible elle devait en avoir deux. Autrement dit, pour louer un appartement, tu dois avoir un ami riche au Brésil. Ici, nous sommes arrivés et nous avons rempli un formulaire et nous avons attendu que la personne nous appelle et le lendemain elle l'a fait et elle a dit « c'était approuvé vous pouvez venir ici pour signer ». C'était tout. Le fait est qu'ici le premier réflexe des gens vis-à-vis des autres qu'ils ne connaissent pas c'est « je fais confiance à cette personne parce qu'elle ne m'a rien fait » et au Brésil c'est le contraire : « je me méfie de cette personne parce qu'elle peut me voler » (Felipe, 37 ans, marketing).

Par rapport au mode de vie, ils ont parlé de l'équilibre entre la vie privée et la vie professionnelle comme étant un point très positif du Québec, en comparaison au Brésil :

« On a senti qu'ici on pouvait avoir vraiment un équilibre entre le travail et la vie personnelle. (...) Ici on n'a pas besoin de payer l'impôt et en plus de payer l'école, le transport et de se préoccuper de la sécurité » (Roberto, 30 ans, informaticien).

« Une différence c'est qu'ici les gens ne sont pas intéressés par ce que (la marque) tu portes comme vêtements, les gens vivent pour eux-mêmes. En ce qui concerne le travail, ici ils travaillent de neuf à cinq normalement, donc ils priorisent la qualité de vie et non la quantité d'argent qu'ils vont gagner. Les salaires ici sont très équivalents. Je ne connais personne qui gagne 10 000 \$ par mois. Et combien de personnes que tu connais gagnent 10 000 R\$ au Brésil? Cette différence entre les salaires se reflète notamment en ce qui concerne la qualité de vie qu'on a choisie au lieu d'avoir de l'argent et par conséquent travailler comme un fou. Si tu vas à Toronto, tu vas voir que c'est complètement différent du mode de vie qu'on a ici au Québec. Les gens doivent prioriser ce qu'ils veulent, si c'est gagner beaucoup d'argent ou si c'est d'avoir une bonne qualité de vie. J'ai choisi la qualité de vie » (Beatriz, 28 ans, psychologue).

Les répondants ont donc mis l'accent sur la qualité de vie qu'ils envisagent lors de la migration. Cela nous montre qu'ils font la réévaluation de l'équilibre entre la vie privée et le travail, en priorisant la qualité de vie comme les migrants *lifestyle* le font (Benson et O'Reilly 2009). Les facteurs économiques sont au bas de l'échelle des priorités pour ces individus. Ils veulent davantage trouver un équilibre satisfaisant entre la vie privée et la vie professionnelle et pour ce faire, c'est-à-dire pour améliorer la qualité de vie, ils choisissent un lieu qui va de pair avec ces valeurs (Akerlund et Sandberg 2015). C'est d'abord à cause de la violence que la majorité a migré, suivi de l'insatisfaction avec la société d'origine; une insatisfaction qui concerne le système au complet, la politique, les taxes, le coût de la vie, la culture, la façon dont les Brésiliens travaillent, la façon dont ils appliquent le « *jeitinho* » tout le temps. C'est alors difficile de résumer leur insatisfaction vis-à-vis du Brésil en quelques mots lorsque les raisons sont beaucoup plus complexes. Il

est évident que l'enjeu de la sécurité est également important pour eux, mais la sécurité était toujours soulevée de concert avec d'autres raisons lors des entretiens. C'était plutôt les critiques vis-à-vis du système brésilien et des Brésiliens eux-mêmes qui ont été plus récurrentes.

5.2 La définition du succès pour les répondants

Compte tenu de ce qui précède, la majorité des migrants ont démontré que la migration leur a permis d'aller rechercher une qualité de vie qu'il n'était pas possible d'atteindre au pays d'origine. Pour cette raison, le but de notre recherche était entre autres de comprendre en quoi consiste la réussite pour les migrants, ce qu'ils définissent comme le succès et comment ils voient les différences entre le sens de la réussite et du succès dans la société brésilienne et dans la société québécoise.

Le succès évoqué par les participants fait référence à une vie tranquille où l'individu peut faire ce qu'il aime, lui donnant ainsi la possibilité de trouver le bonheur :

« (Le succès) c'est faire ce que tu aimes. Être capable de vivre en faisant ce que tu aimes. Complètement différent du succès pour la société brésilienne (qui est d'avoir) une maison, une voiture, etc. » (Amanda, 39 ans, journaliste)

« (Le succès c'est) avoir un équilibre personnel, professionnel, ça pour moi c'est le succès absolu. Si tu es capable de concilier ta vie personnelle, ta vie professionnelle, si tu as du temps pour toi, pour ton travail, je pense que tu n'as pas besoin d'avoir des millions de *reais*, tu n'as pas besoin de... cette vision que la société a que tu dois avoir un bon poste de travail et travailler douze heures par jour. Ça, ce n'est pas du succès pour moi. (...) Je cherche une vie équilibrée. Peut-être que je ne vais jamais être millionnaire, mais ce que nous sommes venus rechercher ici c'était une bonne qualité de vie » (Ângela, 33 ans, journaliste).

Deux répondants ont soulevé le fait que le succès est le résultat obtenu quand on fait des choses correctement, c'est-à-dire en respectant les lois et les autres individus :

« Le succès c'est faire des choses, c'est de réussir et d'être capable d'arriver chez toi et mettre la tête sur l'oreiller et savoir que tu n'as pas triché, que tu es en train de réussir correctement en payant les impôts. En passant, ça (payer les impôts) c'est une chose que je fais avec plaisir ici au Québec parce que nous avons beaucoup bénéficié des impôts ici pour étudier et pour élever nos enfants » (Carlos, 34 ans, physiothérapeute).

« Pour moi, le succès c'est être conscient que tu fais quoi que ce soit sans faire mal à personne ni d'acte illégal, sans déranger personne peu importe où tu vis. Alors, le succès pour moi ce n'est pas avoir beaucoup de choses, ni de voyager dans plusieurs lieux, mais c'est davantage faire le mieux que je peux et réussir à dormir tranquillement et ça, je le fais » (Felipe, 37 ans, marketing).

D'autres ont fait le lien avec le fait d'avoir une rémunération qui correspond au travail qu'ils font :

« Je n'ai pas besoin d'être célèbre pour avoir du succès, mais je trouve que c'est la reconnaissance d'un travail bien exécuté y compris financièrement qui représente le succès » (Lucas, 37 ans, designer).

« Je trouve que le succès c'est être heureux, faire ce que tu fais et avoir une rémunération que tu trouves, pas nécessaire, mais digne de cela. Je ne pense pas que le succès c'est le fait d'avoir des millions, je ne pense pas que le succès c'est d'être célèbre, je pense que c'est quelque chose qui est davantage personnel qu'extérieur (dans le sens où c'est pour montrer aux autres) » (Bruno, 36 ans, administrateur).

« Le succès pour moi c'est d'avoir une vie tranquille, c'est pouvoir sortir pour souper sans contrôler l'argent pour cela. Le fait de pouvoir aller au spa, mais pas le fait de payer 3 000 \$ pour un sac parce qu'on a de l'argent. Pour moi, le succès c'est l'équilibre entre tous les aspects de ma vie en commençant par le facteur financier. Je veux avoir de l'argent, mais je ne veux pas et je n'ai jamais voulu être riche. Je veux avoir un équilibre financier pour faire mes choses, mais je ne veux beaucoup d'argent sinon je me sentirais très mal » (Beatriz, 28 ans, psychologue).

Par ailleurs, la majorité des répondants a mis l'accent sur le fait que l'argent ne joue pas un rôle dans ce qu'ils comprennent comme étant le succès :

« Le succès c'est se sentir utile, faire une activité professionnelle où je me sens bien, où j'ai du plaisir, où je peux contribuer d'une façon significative à la société dans la construction d'un monde meilleur, avec plus de bonheur pour tous » (Verônica, 37 ans, avocat).

« Le succès c'est le bien-être. Il ne se reflète pas forcément dans la quantité de dollars que tu as dans ton compte à la banque, mais il se traduit par la paix de l'esprit » (Luiz, 39 ans, ingénieur).

« Le succès c'est être heureux! Et c'est quoi être heureux?! Alors, pour moi c'est avoir l'équilibre... entre un corps en bonne santé, un esprit sans stress, ça c'est le bonheur » (Roberto, 30 ans, informaticien).

Malgré que l'aspect monétaire ait été soulevé, nous pouvons voir que d'après les participants le succès signifie davantage avoir une vie tranquille. Afin de comprendre quelles étaient les différences entre leurs perceptions du succès dans la société brésilienne et dans la société québécoise, nous leur avons demandé s'ils voyaient des différences, et si oui, lesquelles. Huit participants ont dit que oui, alors que cinq ont affirmé que non. Cependant, ces derniers ont constaté beaucoup de nuances entre les deux sociétés et deux ont dit que la question était difficile parce qu'ils ne connaissaient pas encore la société québécoise.

5.2.1 La perception des répondants par rapport au succès pour les Brésiliens et le succès pour les Québécois

Concernant les aspects les plus évoqués, la question du statut et son importance pour la société brésilienne ont été soulevés par sept répondants. Dans ce sens-là, neuf

personnes ont souligné que la possession de biens matériels au Brésil était beaucoup plus importante qu'être heureux :

« Je pense que là-bas (au Brésil), nous sommes beaucoup plus pour le statut et beaucoup moins pour l'amour de ce qu'on fait. (On fait des choses) plus pour gagner de l'argent que pour penser (au bien-être) des autres. Je ne sais pas si c'est seulement moi ou la société (québécoise), mais je trouve que le travail ici, il peut occuper la deuxième place dans la vie, on n'a pas besoin de vivre pour travailler. (Ici), on pense moins au statut qu'on va avoir et plus à ce qui va nous donner du plaisir » (Sabrina, 31 ans, psychologue).

« Je pense que cela existe (la différence), c'est pour cette raison que je m'éloigne un peu des Brésiliens. Ils demandent « as-tu déjà acheté une maison? As-tu acheté un appartement? Est-ce que tu restes avec cet (appartement) ou vas-tu déménager? » Nous avons acheté un appartement pour une question financière, dans le sens où les épargnes (à la banque) ne rapportent pas beaucoup d'intérêt, l'appartement c'est une manière d'épargner parce qu'après l'avoir payé un certain temps, l'appartement nous appartient » (Amanda, 39 ans, journaliste).

« Absolument, absolument, il existe (des différences). Sans aucun doute! Au Brésil tu vois les gens qui désirent, notamment dans la question professionnelle, toujours plus même si cela leur en coûte au niveau de leur vie personnelle. Et ici les gens priorisent la vie personnelle (...). La société est économiquement plus juste (au Québec), tu ne vois pas un gros écart entre le chauffeur de bus et le médecin parce que le chauffeur de bus gagne un très bon salaire. Je trouve que l'accès aux choses est plus égal (au Québec). (...) Les Brésiliens sont toujours à la recherche de défis, de choses à surmonter, à réussir, mais je trouve que c'est principalement le fait de vouloir montrer aux autres qu'ils ont une bonne situation financière et qu'ils sont par exemple les directeurs de n'importe quoi. Même s'ils ont une famille avec beaucoup de problèmes, ou aucune famille, ou pas de temps pour les enfants, ou pour la santé, et ont une crise cardiaque à 30 ans. Pour moi ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout que nous sommes venus chercher ici » (Ângela, 33 ans, journaliste).

Pour les répondants, l'importance que les Brésiliens donnent à l'image s'avère une caractéristique de la société :

« Au Brésil, le succès c'est ce que tu vois. C'est la voiture que tu as, c'est le lieu où tu habites, ce sont les choses que tu as. (...) Je trouve que les Brésiliens se préoccupent beaucoup de transmettre

une impression aux gens. (Ils trouvent que) ce qu'on peut voir c'est important, peu importe si la personne a des dettes (l'important c'est) qu'elle a une (bonne) voiture » (Carlos, 34 ans, physiothérapeute).

« Le Brésil est un pays d'apparences. Les Brésiliens font des fêtes d'anniversaire aux enfants d'un an où les parents des autres enfants s'inquiètent du cadeau qu'ils vont acheter parce que le cadeau doit être meilleur que le souvenir qu'ils vont recevoir à la fête. L'image c'est une préoccupation énorme! (...) Ils pensent : « j'ai besoin d'avoir une maison, mais ça ne peut pas être n'importe quelle maison, ça doit être dans tel voisinage » ils mettent trop d'accent sur l'apparence » (Felipe, 37 ans, marketing).

« C'est complètement différent. Ici, la qualité de vie nous importe alors qu'au Brésil, il s'agit de montrer aux autres la qualité de vie qu'ils pensent que nous avons. Alors, ici si tu achètes une voiture, tu vas l'acheter selon tes besoins et au Brésil tu l'achètes pour la montrer à ton ami. Les personnes achètent des choses dont elles n'ont pas besoin, dépensent de l'argent pour se procurer des choses qu'elles ne veulent pas seulement pour montrer aux autres qu'elles peuvent le faire » (Beatriz, 28 ans, psychologue).

L'influence des États-Unis au Brésil est une fois encore ressortie dans le discours des répondants :

« Je trouve qu'au Brésil le succès est une chose importée des États-Unis, cette chose avec l'argent, la voiture, l'appartement, la profession, le statut. Je trouve que le rôle du statut est plus important au Brésil (qu'au Québec). Je sens qu'ici au Québec c'est l'équilibre dans la vie, entre le travail et la vie personnelle. Si tu as une voiture ou non, si tu arrives en métro, ou en bus ou en voiture, c'est une option, ça ne veut pas dire succès ou échec, c'est vraiment une option de vie » (Roberto, 30 ans, informaticien).

Cependant, certains reconnaissent des similitudes entre la conception du succès dans la société brésilienne et dans la société québécoise :

« La notion de succès au Brésil est beaucoup liée à la richesse matérielle, la richesse économique. Ici, ce l'est moins, beaucoup moins. Ils valorisent cela aussi, mais beaucoup moins qu'au Brésil » (Miguel, 32 ans, avocat).

« Je ne trouve pas (qu'il y ait des différences). Je pense que même au Brésil et ici (au Canada), il existe l'image du succès

comme étant celle d'une personne qui a un poste de travail important où elle a du pouvoir, par exemple un directeur d'une entreprise ou un directeur d'une école, quelque chose lié au pouvoir. Je pense qu'elles sont des sociétés où il y a de la compétition, sont des sociétés méritocratiques dans le sens où les gens obtiennent (un bon poste) grâce à eux-mêmes, mais je pense qu'il manque une analyse critique que les gens atteignent certaines choses non seulement grâce à eux-mêmes, mais aussi grâce à l'environnement (où ils ont grandi), grâce à son histoire. La différence que je vois, c'est qu'ici la personne a la possibilité (d'atteindre certains buts). La société a été organisée d'une telle façon que la personne peut travailler moins et avoir un salaire suffisant pour bien vivre. Lorsqu'au Brésil on doit travailler beaucoup plus pour avoir les mêmes conditions de vie qu'on a ici » (Verônica, 37 ans, avocat).

« Je trouve qu'au Brésil et au Canada, on vit la dictature de la performance. Tu dois être un excellent professionnel, (si tu travailles à l'université) tu dois être excellent dans tes fonctions académiques, tu dois écrire 100 000 articles afin d'être valorisé dans ta profession. Tu dois être une super mère, cuisiner des bons repas, donner de la bouffe biologique à ta fille même si ça coûte cher, cuisiner bien, la maison doit être toujours propre. Il est presque impossible de répondre à toutes les exigences que la société impose, surtout aux femmes pour qu'elles puissent être considérées des gens qui réussissent. Je trouve qu'il existe un peu de différences par rapport au Brésil, je trouve qu'ici le statut est moins valorisé qu'au Brésil, mais cette différence n'est pas trop prononcée. Je pense qu'au Brésil l'importance du statut, des vêtements que tu portes, la voiture que tu as, le quartier où tu vis, est suffisant pour définir à quels groupes sociaux tu peux appartenir. Étant donné qu'ici la classe moyenne est un peu plus grande, je vois que cela change un peu. Par exemple, je vais au même restaurant où mon entraîneur personnel va à Laval. Il est impossible que cela arrive au Brésil. (..) Mais il y a peu de différences (entre les deux sociétés) parce qu'ici nous sommes proches des États-Unis où cette culture de la performance existe aussi » (Renata, 34 ans, avocat).

Nous pouvons voir que Renata et Verônica, les deux femmes mariées avec des Canadiens et qui ont beaucoup de contact avec la société québécoise parce que leurs maris ont de la famille au Canada, sont plus critiques que les autres répondants par rapport à la société québécoise. Les deux affirment qu'il y a une légère différence entre la définition du succès qu'ont les deux sociétés. Cette différence s'expliquerait par le fait que le Canada est un pays plus égalitaire et que par conséquent les gens ont davantage

accès aux mêmes biens matériels, alors qu'au Brésil les inégalités sociales sont encore énormes.

Ces migrants ont, de manière générale, démontré leur insatisfaction vis-à-vis de la société brésilienne et de ce qu'ils voient comme ses priorités. Leurs perceptions de ce qu'est le succès et de ce qui est important dans la vie diffèrent de ce qui pense leurs concitoyens. Pour cette raison, l'approche de migration *lifestyle* peut s'appliquer à la majorité de Brésiliens interviewés dans le cadre de ce travail, car il est évident qu'ils ont aussi migré à cause de leur insatisfaction avec la société d'origine. Même si certains ne sont pas arrivés au Canada avec cette perception, ils ont réalisé par la suite que leurs priorités dans la vie avaient changé :

Lifestyle, within this contemporary consumer society, is a life project for the individual, part of the reflexive project of the self (Giddens, 1991), in which we unremittingly, but never routinely, engage, in order to make sense of who we are and our place in the world. The lifestyle choices that individuals make thus, 'give material form to a particular narrative of self-identity' (Giddens, 1991 : 81) (Benson et O'Reilly 2009).

5.3 Les priorités des répondants

Concernant ce qu'ils veulent dans la vie, nous voulions savoir quels étaient les priorités de nos répondants et si elles avaient changé après la migration. Huit ont dit que leurs priorités n'avaient pas changé, car ils ont migré justement à cause de leurs priorités et qu'elles étaient presque impossibles à réaliser au Brésil. Un répondant ne savait pas quelles étaient ses priorités et six autres ont dit qu'elles ont changé après la migration parce qu'ils ont pu connaître une autre manière de vivre et ont mis en place de nouvelles priorités. Les priorités des répondants dans la vie incluent : avoir une bonne situation

familiale, avoir une meilleure qualité de vie, trouver un équilibre entre le travail et la vie privée, avoir une vie confortable, réussir à payer les comptes, avoir une stabilité économique et être dans un endroit sécuritaire :

« Nous (moi et mon mari) priorisons notre qualité de vie, l'équilibre entre la vie personnelle et la vie professionnelle, nous trouvons important d'avoir du temps libre dès que nous aurons des enfants. Je ne veux pas être une folle qui travaille 24 heures par jour et qui a un fils qu'elle ne voit pas (parce qu'elle manque de temps). Alors, je pense que c'est à cause de cela qu'on a décidé d'immigrer. Je ne vais pas dire que mes valeurs ont changé. Il est évident que certaines choses changent, aujourd'hui ça fait deux ans que j'habite ici et je n'ai pas de voiture. J'en avais une au Brésil et je ne pouvais pas vivre sans. Il y a l'enjeu de la sécurité, de l'accessibilité. J'ai habité à Curitiba, où l'on trouve un des meilleurs systèmes de transport en commun du Brésil. Mais ici je vis très bien sans voiture. Nous sommes membres de Communauto qui au Brésil n'aurait pas marché. C'est comme (le service) Car To Go qui marche très bien ici, mais au Brésil aussi ça ne pourrait pas marcher parce que tu dois prendre la voiture et la retourner après. Ce sont des valeurs comme l'honnêteté... Ici les gens sont très honnêtes » (Ângela, 33 ans, journaliste).

« (Les priorités) ont changé. Là-bas, j'avais les priorités que j'ai aujourd'hui, mais je ne pouvais pas les mettre en place, elles étaient des souhaits, mais ne pouvaient pas être des priorités. Ma priorité là-bas était surtout le travail. Je pouvais ajouter la santé comme priorité et alors c'était ça : la santé et le travail. Ici je peux en ajouter d'autres, comme mes relations en premier position, être avec les gens. Le travail est en troisième lieu maintenant. Le travail peut faire partie d'un équilibre » (Roberto, 30 ans, informaticien).

« Elles (les priorités) sont les mêmes que j'avais avant d'immigrer et c'était à cause d'elles que j'ai immigré parce que je ne pouvais pas avoir ces priorités au Brésil. Alors, en premier lieu c'est la sécurité, j'ai besoin de me sentir en sécurité pour pouvoir bien vivre. Je n'avais pas cela au Brésil. Et l'autre c'est l'équilibre de tous les aspects de ma vie, comme je l'avais déjà mentionné. Je ne veux pas être riche, mais je veux avoir de l'argent, suffisamment pour pouvoir payer mes choses, même les extras » (Beatriz, 28 ans, psychologue).

Les répondants ont reconnu avoir changé, dans le sens où ils ont constaté qu'il y avait d'autres choses importantes dans la vie que ce qu'ils priorisaient au Brésil :

« Je sens qu'ici j'ai eu les conditions et le temps pour me concentrer sur mes émotions, afin de comprendre, d'apercevoir le monde d'une manière (différente) qu'au Brésil, peut-être parce que j'étais dans ma zone de confort, alors la migration m'a permis de recadrer beaucoup de choses et ça, c'est très important. Alors j'ai des nouvelles priorités qui sont de voyager, connaître beaucoup de lieux, vivre dans plusieurs pays. Je n'ai pas envie d'habiter seulement ici, je veux habiter ailleurs, c'est devenu une nouvelle priorité dans ma vie » (Verônica, 37 ans, avocat).

« Les choses changent. Tu valorises plus ta famille, tu valorises plus tes relations. Tu valorises plus le travail notamment puisque tu dois faire valider ton diplôme, aujourd'hui je valorise beaucoup plus d'être physiothérapeute parce que je suis resté quatre ans sans travailler comme physiothérapeute ici (pendant le processus de reconnaissance du diplôme). Tu reconnais que tu ne sais rien et qu'il y a beaucoup de choses à apprendre, même par rapport aux langues. Une chose importante concernant les priorités c'est le temps. C'est le fait de profiter du temps. Cet été, par exemple, j'ai vécu le meilleur été de ma vie adulte parce que nous avons fait du camping trois fois, nous avons visité beaucoup de lieux différents et avec mes enfants qui sont petits cela n'est pas facile, mais nous avons appris que c'est important de passer du temps ensemble, profiter des quatre saisons de l'année » (Carlos, 34 ans, physiothérapeute).

Ils soulignent aussi qu'ils perçoivent leurs priorités au Brésil comme n'étant pas si importantes ou significatives, comparativement à celles développées au Canada :

« (Mes priorités) ont beaucoup changé. Au Brésil je voulais toujours avoir des choses, j'avais besoin d'acheter une maison, j'avais besoin d'avoir une voiture, j'avais besoin d'avoir des choses, j'avais besoin d'acheter, acheter. Je trouve que j'ai changé ici, je veux acheter une maison, mais pas avec le même but que j'avais au Brésil, c'est plutôt parce que je cherche une stabilité économique en vieillissant et pas parce que j'ai besoin d'avoir une maison belle et magnifique (comme je le voulais au Brésil). Je trouve que ce qui a changé c'est cette perception du bien-être, de la qualité de vie. Aujourd'hui, je préfère beaucoup plus cela, je préfère avoir une fin de semaine tranquille pour pouvoir rester chez moi ou aller dans un parc faire un pique-nique, une chose très simple, mais qu'au Brésil je n'en profitais pas et ce n'est pas parce qu'au Brésil je n'avais pas cette possibilité, c'était parce que je n'en avais pas l'habitude. Je ne (priorisais) pas la qualité de vie, j'avais d'autres habitudes » (Bruno, 36 ans, administrateur).

« Concernant l'aspect financier, je n'ai plus la préoccupation d'épargner de l'argent pour acheter une maison et ça, c'est une

chose qui est très importante au Brésil. La seule priorité que je trouve qui s'est maintenue c'est le fait d'avoir des enfants qui est un projet qui m'est cher et qui est resté le même » (Miguel, 32 ans, avocat).

« Oui, elles ont changé (...). Aujourd'hui je n'ai pas l'envie d'avoir un poste très élevé au travail, je n'ai pas envie d'avoir la meilleure voiture de l'année, d'avoir la meilleure maison, je ne ressens plus cela. Le salaire que j'ai ici me permet de bien vivre, il reste un peu (après avoir payé les comptes). Je préfère être avec ma famille en construisant quelque chose qui donne du plaisir que de construire du patrimoine » (Maurício, 37 ans, ingénieur).

Les participants démontrent qu'eux-mêmes avaient des priorités et des valeurs qui ne pouvaient pas être mises de l'avant au Brésil. D'après les discours concernant la différence du succès entre la société brésilienne et la société québécoise, les répondants ont évoqué des aspects négatifs de leur société d'origine qu'eux-mêmes admettent comme étant leurs priorités au Brésil. Autrement dit, les répondants valorisaient davantage l'image et le fait d'avoir des choses que d'avoir une vie équilibrée entre le travail et la vie privée. Par contre, après la migration ils adoptent ces valeurs qui, selon leurs propres mots, sont plus cohérentes avec celles de la société québécoise.

5.3.1 Que veulent-ils transmettre à leurs enfants?

Les migrants ont aussi évoqué ce qu'ils considèrent comme étant important à donner ou à transmettre à leurs enfants. Comme nous l'avons déjà mentionné plus tôt, cinq migrants interviewés ont des enfants et huit veulent en avoir. Ceux qui ont des enfants ont migré avec eux, à l'exception de Carlos, qui a eu son deuxième enfant à Montréal. Parmi les réponses les plus récurrentes, on retrouve l'importance de donner une bonne éducation aux enfants. Ils ont également souligné l'importance de transmettre des

valeurs et de leur offrir une bonne qualité de vie en leur permettant de grandir dans un lieu sûr :

« Je n'ai pas encore (d'enfants). Mais, je pense qu'un jour je vais en avoir. Je pense qu'il est important de leur transmettre des valeurs et la capacité de reconnaître que nous sommes privilégiés de même que la nécessité qu'on a de former de bons êtres humains moins individualistes qui sont capables de respecter les autres et capables de travailler pour le bien commun » (Sabrina, 31 ans, psychologue).

« Ici, mon fils va avoir accès aux expériences multi et interculturelles. Il va grandir en apprenant au moins deux langues qui sont le portugais et le français. Être bilingue, je trouve que ça peut lui donner une adaptation émotionnelle et une manière de penser très intéressante » (Verônica, 37 ans, avocat).

« Je n'ai pas encore d'enfants, mais je veux en avoir. Je trouve que c'est important de leur transmettre des valeurs qui sont importantes dans la construction de leur personnalité. Les valeurs qui font référence au fait qu'ils doivent exercer des activités qui sont légales. (...). Je voudrais transmettre cela à mes enfants, qu'ils puissent se dédier à quelque chose que ça soit légal du point de vue éthique et aussi qu'ils puissent respecter la diversité » (Miguel, 32 ans, avocat).

Les opportunités que le Canada peut donner aux enfants – comme grandir dans un endroit sécuritaire ou dans un milieu multiculturel – sont des aspects que les parents et les futurs parents interviewés priorisent. De même, ils formulent des critiques à l'égard de la société brésilienne et de ses inégalités et soulignent qu'ils ne veulent pas transmettre ces valeurs à leurs enfants :

« Je pense que c'est l'éducation, c'est ce que je priorise pour elle (ma fille). Une bonne qualité de vie, la sécurité, sont des choses qu'on priorise. Il existe une chose qui est importante, c'est le fait qu'au Brésil par exemple, ce qui me dérangeait beaucoup c'était le fait que je payais une école très cher, une garderie en fait. Ma fille avait trois ans et l'école était très chère. Elle était à Higienópolis (un quartier à São Paulo connu comme étant le quartier des gens aisés) et dans sa salle, il n'y avait aucun Noir et cela pour moi c'est... je me disais souvent que j'élevais ma fille dans une société séparée, divisée (...) elle n'avait aucune idée qu'elle habitait dans un pays où 54 % des gens étaient noirs et elle était dans une salle avec des camarades qui semblaient être

suédois, ils étaient blonds avec des yeux bleus. Je n'ai rien contre eux, mais le fait c'est que le Brésil n'est pas composé seulement par ces personnes et cela me dérangeait beaucoup. Une chose que j'aime bien ici c'est que dans sa garderie ici (à Laval), elle a des camarades arabes, québécois, français, latinos, alors ce multiculturalisme c'est le meilleur legs que je peux lui laisser » (Renata, 34 ans, avocat).

« Je me pose souvent la question si je vais mettre mes enfants en contact avec la société brésilienne, le Brésil, je m'interroge beaucoup à ce sujet. Je ne vois pas mes enfants comme s'ils étaient des Brésiliens. Je suis un critique féroce de ce qui se passe là-bas (...). Je veux élever mes enfants comme des Canadiens. (Ce qui me dérange) c'est le manque de respect des Brésiliens, le manque d'éducation, qu'ils sont extrêmement passifs et acceptent tout ce qui leur est imposé parce qu'ils ont peur de faire face aux problèmes, ce type de chose je n'en veux pas pour mes enfants » (Luiz, 39 ans, ingénieur).

Nous pouvons voir qu'ils veulent transmettre à leurs enfants un mode de vie, mais surtout une réalité différente de celle que l'on trouve au Brésil. Leurs propos situent ces migrants comme des migrants *lifestyle* puisque ce type de migration « is about escape, escape *from* somewhere and something, while simultaneously an escape *to* self-fulfilment and a new life – a recreation, restoration or rediscovery of oneself, of personal potential or of one's 'true' desires » (Benson et O'Reilly 2009 : 3).

La migration représente pour les migrants l'occasion de donner à leurs enfants la vie qu'ils voulaient avoir. Le projet migratoire est construit autour de leur volonté de leur donner une vie meilleure et de leur transmettre des valeurs différentes de celles au Brésil. Certains ont même quitté le Brésil parce qu'ils désiraient avoir des enfants au Canada, où, selon leurs dires, l'équilibre entre la vie privée et personnelle leur permettrait de passer plus de temps avec eux.

5.4 Resteront-ils au Québec pour toujours?

Les migrants démontrent un désir de retourner dans leur pays natal, soit pour rendre visite à leur famille et à leurs amis, soit dans la perspective de s'y établir un jour. Parmi les quinze répondants, onze sont déjà allés passer des vacances au Brésil après qu'ils aient migré, quatre ne l'ont pas encore fait et parmi eux deux veulent le faire. Les répondants retournent au Brésil principalement pour rendre visite à leur famille. En ce qui concerne la migration dans d'autres pays, huit ont dit ne pas vouloir migrer ailleurs, cinq autres ont suggéré qu'ils pourraient déménager un jour vers d'autres villes au Canada et la majorité a avoué ne pas y penser. La majorité affirme ne pas vouloir retourner au Brésil pour s'y réinstaller et planifie des voyages avec le but de rendre visite à la famille :

« À l'heure actuelle, je veux rester au Canada. Je ne sais pas si je reste à Montréal pour beaucoup de temps, je voudrais habiter dans la partie anglophone du Canada, mais je ne sais pas si et quand je le ferai, je n'y ai pas encore réfléchi. Je voudrais déménager pour améliorer mon anglais, avec le but aussi de connaître la culture anglaise parce qu'elle est différente (de celle du Québec). Je n'ai pas de prévision de retourner habiter au Brésil, pas maintenant. Il est possible que dans quelques années cela change. Dans un autre pays? Je ne sais pas, je pense que non, je ne pense pas que j'ai l'envie d'avoir cette expérience d'immigration de nouveau parce que c'est très compliqué. Peut-être dans un pays où la langue c'est le français parce que je connais déjà la langue. C'est possible... mais à apprendre une nouvelle langue dans un autre pays, non, ça non » (Bruno, 36 ans administrateur).

« Migrer ailleurs? Non. Retourner au Brésil? Retourner définitivement au Brésil? Je pense que non. Je vais retourner occasionnellement au Brésil parce que j'aime bien le Brésil, j'aime le Brésil, je voudrais aller dans d'autres coins que je ne connais pas au Brésil. Mais habiter là-bas, je crois que non, je n'ai pas l'intention de le faire » (Miguel, 32 ans, avocat).

« Dès le premier jour où je suis arrivé ici je savais que je n'aurais jamais l'envie de retourner au Brésil. Dès le premier jour! Et je dis toujours que je vais n'importe où, mais pas au Brésil, je n'ai pas envie de retourner au Brésil. À moins que survienne une urgence familiale très sérieuse ou quelque chose de très compliqué avec mes parents. Honnêtement, je pense comme ça :

s'il y avait une offre de travail que je ne pourrai pas refuser comme être directeur d'une université, quelque chose comme ça, je l'envisagerais. Mais sinon, je déménagerais dans tous les pays du monde, après que tu émigres du Brésil c'est plus facile. Mais je donnerais préférence à déménager vers une autre ville au Canada, j'aime bien Ottawa » (Felipe, 37 ans, marketing).

Plusieurs répondants considèrent qu'une fois qu'ils ont quitté leur pays, c'est beaucoup plus simple de migrer à nouveau :

« Nous avons envie de faire une spécialisation ailleurs comme en Inde, aux États-Unis en Californie, nous en avons très envie. Et nous sommes très ouverts... (Retourner au Brésil?) J'ai la sensation ou intuition qu'un jour je vais retourner chez moi, mais pas maintenant » (Verônica, 37 ans, avocat).

Ainsi, la majorité des migrants n'avait pas de plan établi. Ils pourraient aller habiter ailleurs, que ça soit au Canada, ou bien dans un autre pays, et certains n'excluent pas l'idée de retourner un jour au Brésil. Quand nous leur avons demandé de commenter leur expérience de la migration, nos interlocuteurs ont souvent dit que la migration est un choix difficile et douloureux, qu'il s'agit d'un processus où l'on surmonte des obstacles. Bien que tout le monde ne puisse pas le faire, ils disent que ça en vaut malgré tout la peine :

« Le processus de migration, il est surtout douloureux, je trouve que c'est ça le bon mot. Principalement pour nous qui n'avons pas de métiers en demande au Canada, c'est un défi. C'est un défi d'humilité parce qu'à l'époque où nous sommes sortis du Brésil avec l'âge qu'on avait et la formation qu'on avait, si on fait la comparaison maintenant on se serait déjà installés très bien professionnellement là-bas, mais ici on a besoin de commencer de nouveau, je trouve qu'on a besoin d'humilité et de patience, mais ça va aller » (Sabrina, 31 ans, psychologue).

« C'est douloureux, c'est un processus déchirant. Mon mariage n'est pas le même depuis la migration parce que le processus est épuisant. Les personnes démontrent ce qu'elles ont de pire. Je parle de moi et de mon mari. Je trouve que c'est un processus inhumain parce qu'ils ne traitent pas les personnes comme des humains, mais comme... je trouve que c'est absurde que le processus prenne deux ans. Surtout dans la question du regroupement familial, est-ce qu'ils vont refuser la résidence

permanente à une personne qui a un enfant canadien, ou qui a un mari canadien? Parce que tu ne vas pas te divorcer de ton mari qui tu aimes ni être loin de ton enfant. Alors pourquoi ne donnent-ils pas le document tout de suite? Il est évident qu'ils vont le donner, il n'y a pas de raison de le nier. (...) Je trouve que le processus de regroupement familial doit être repensé, transformé, accéléré » (Renata, 34 ans, avocat).

« La migration m'a donné l'opportunité de vivre ce que je cherchais. (...) Il y a le défi de sortir de la zone de confort parce que l'arrivée ici c'est un peu effrayant, c'est différent, très différent » (Roberto, 30 ans, informaticien).

« Je trouve que la migration n'est pas (possible) pour tout le monde. Je trouve que les gens qui veulent sortir du Brésil doivent regarder ce qu'elles vont laisser là-bas parce qu'il y a beaucoup de monde qui veut avoir la vie que tu as ici, mais ces personnes ne veulent pas laisser les choses qu'il faut laisser pour être ici » (Beatriz, 28 ans, psychologue).

Les migrants démontrent alors que le processus de changement de pays est un défi parce que la majorité avait déjà, au Brésil, un bon travail, une stabilité économique, était proche de la famille et des amis, des choses qu'ils ont dû chercher à nouveau en s'installant au Canada. Le processus est décrit comme douloureux surtout parce qu'ils ont dû faire face à des choses auxquelles ils ne s'attendaient pas. Certains ont dit que malgré qu'ils se soient préparés psychologiquement et financièrement, les problèmes auxquels ils s'attendaient sont toujours plus compliqués. Même si le parcours s'avère difficile, ils ne lâchent pas parce que leur but est d'acquérir une qualité de vie qu'ils n'ont pas pu avoir dans leur pays d'origine.

Conclusion

Ce chapitre a porté sur les perspectives des répondants concernant leurs projets migratoires, leur mode de vie et leurs priorités. Certains avaient le désir d'habiter au

Canada justement à cause de leurs priorités de vie. D'autres sont allés chercher une meilleure qualité de vie et ont découvert de nouvelles priorités et deviennent par la suite, eux aussi, des migrants *lifestyle*. La quête pour l'équilibre entre vie privée et professionnelle, ainsi que leurs critiques par rapport à la vision du succès en termes de niveau de consommation qu'ils attribuent aux Brésiliens, les amènent à s'éloigner encore plus du mode de vie qu'ils avaient au Brésil.

Conclusion

Le but de ce travail n'était pas de catégoriser les migrants brésiliens à Montréal, mais surtout de proposer une nouvelle approche de la migration brésilienne, et plus largement de celle des élites provenant des pays en voie de développement. La migration *lifestyle* a été, dans la majorité des recherches, considérée comme étant le fait de personnes provenant de pays développés dont la survie était acquise. Les Brésiliens qui ont participé à cette recherche ont montré que les choses qu'ils considéraient comme importantes dans la vie étaient différentes de celles qui sont considérées comme des priorités dans la société brésilienne, notamment l'acquisition de biens matériels. Une seule participante considère que le but de sa migration était de gagner plus d'argent. C'est le cas de Juliana, qui mentionne également la possibilité d'avoir au Québec des opportunités de travail qu'elle n'a pas eue au Brésil. Notons cependant que cette répondante venait d'un milieu moins privilégié que les autres participants. Elle est la seule qui a avoué appartenir à une famille qui était dans le besoin. C'est pour cette raison qu'elle est partie, pour pouvoir donner à son fils tout ce qu'elle n'a pas eu la chance d'avoir.

Ainsi, les autres quatorze répondants montrent des similarités importantes avec les migrants *lifestyle* étudiés par d'autres chercheurs et dont la migration est motivée par la qualité de vie qu'elle promet. Ces migrants sont normalement décrits comme étant des individus qui se déplacent : « Driven by their desires to lead interesting, healthy, active, comfortable or fulfilling lives » (Akerlund et Sandberg 2015 : 355). Le désir de connaître d'autres cultures, d'essayer une nouvelle façon de vivre, de travailler et même d'utiliser l'argent pour le plaisir plutôt que pour acheter des biens matériels a été déterminant dans le cas des Brésiliens qui nous avons interviewés.

Ainsi la réflexivité, l'agentivité et l'individualisme sont des aspects fondamentaux de la modernité avancée qui permettent de comprendre le phénomène de la migration *lifestyle*. La réflexivité, d'après Giddens (1984), est ce qui oriente le déroulement de la vie sociale. Les migrants interviewés dans le cadre de cette recherche ont évidemment pris conscience de ce qu'ils recherchaient dans leur vie; la remise en question de ce qu'ils considèrent comme une priorité se produit avant, pendant et après la migration. Ils se concentrent toujours sur la question de valeurs. Ils réfléchissent à si le fait d'« avoir du succès » est synonyme d'avoir accès à des biens matériels, comme c'était le cas au Brésil, ou bien s'il peut simplement être le fait de vivre plus tranquillement, bien qu'avec moins de ressources économiques. Cette remise en question intervient également quand ils expliquent qu'ils ne veulent pas que leurs enfants grandissent dans une société aussi inégalitaire et corrompue que la Brésilienne.

Leur décision d'émigrer du Brésil démontre une certaine agentivité, dans le sens où ils sont les acteurs de leurs propres vies (Giddens 1984) et non pas simplement

spectateurs. Au Brésil, ils n'avaient pas d'autre choix que celui de travailler énormément pour avoir une vie plus confortable. Après la migration, ils décident plutôt de travailler moins et donc de gagner moins d'argent. Néanmoins, ils réussissent à avoir une vie semblable, voire plus confortable que celle qu'ils avaient avant la migration. Dans le même sens, ils admettent ne pouvoir pas concrétiser leurs priorités au Brésil à cause des problèmes que connaît le pays. Par exemple, ils ne pouvaient pas considérer la santé comme une priorité, car c'était d'abord leur sécurité qui était mise en jeu. C'est donc à travers leur « empowerment » (Bauman 2005) qu'ils réussissent à changer leur vie et à quitter la terre natale pour tout recommencer au Canada.

L'individualisation (Bauman 2005, Beck & Beck-Gernsheim 2002) est entre autres illustrée par le fait qu'ils ont laissé derrière eux leur famille et leurs amis qui, eux, n'ont pas les moyens de partir, ou qui ne veulent simplement pas le faire. C'est la quête d'une meilleure vie pour eux et leur conjoint(e) et enfant(s) qui est priorisée. Autrement dit, c'est un projet individuel, ou parfois familial, qui les incite à aller chercher une meilleure qualité de vie. Par contre, deux participantes ont affirmé qu'elles voulaient profiter de leur migration – et des opportunités d'études et de travail qu'elles ont trouvées à Montréal – pour pouvoir mettre en place des projets sociaux ou pour continuer ceux qu'elles avaient déjà au Brésil, non seulement pour aider les Brésiliens, mais les populations les plus défavorisées ailleurs sur la planète.

Les valeurs postmodernes proposées par Inglehart (1997), soit où les individus ont des valeurs postmatérialistes, sont également évidentes dans le cas des participants de

cette recherche. Étant donné qu'ils étaient des personnes aisées au Brésil, ils pouvaient se permettre d'avoir des préoccupations allant au-delà de leurs besoins primaires : « Postmodern values reflect the assumption that survival can be taken for granted, which leads to a growing emphasis on self-expression » (1997 : 56). C'est le fait qu'ils travaillaient beaucoup au Brésil pour avoir une vie confortable qui les a amenés, que ce soit avant ou après la migration, à remettre en question l'importance d'avoir des biens matériels et à valoriser le temps libre passé avec leur famille.

Ainsi, la grande majorité des répondants a affirmé avoir constaté après la migration au Québec que la vie à Montréal était plus simple qu'au Brésil, et que, selon leurs dires, les Québécois n'ont pas d' « obsession » d'acheter des biens matériels comme les Brésiliens. Cet aspect s'est avéré fondamental pour leur insertion dans la société d'accueil, où ils ne ressentent pas le besoin de démontrer leur statut social. Néanmoins, on ne peut pas dire que la migration brésilienne au Québec augmente simplement parce que les Brésiliens veulent un mode de vie différent. C'est la violence qui apparaît dans leurs récits comme le facteur le plus puissant (*push factor*). Il serait intéressant d'interroger ceux qui habitent à Toronto et à Vancouver, pour voir si la migration brésilienne se présente de la même façon ailleurs qu'au Québec, ou si c'est plutôt Montréal qui attire ce type de migration. Il est sûr que le travail du BQSP est très important à l'égard de l'attraction des migrants les plus qualifiés. En raison de leur statut économique, ces migrants ont plus de probabilités d'avoir les caractéristiques de migrants *lifestyle*. Par contre, ils réalisent qu'il leur manque d'autres choses que le Québec peut leur offrir. Dans ce sens-là, il serait pertinent pour le BQSP d'aller au-delà des approches

actuelles, qui consistent à attirer les gens uniquement par les possibilités de travail et le meilleur revenu que le Québec peut leur offrir. Il faudrait aussi parler de la vie équilibrée, des avantages sociaux comme les congés de parentalité et le transport en commun, par exemple. Bref, des atouts autres que les avantages économiques qu'ils peuvent acquérir en migrant au Québec.

Les migrants *lifestyle* peuvent être attirés par des campagnes qui mettent en lumière la sécurité, mais aussi par le fait qu'ils n'ont pas besoin d'avoir beaucoup d'argent pour bien vivre à Montréal, contrairement à ce qui se passe dans les grandes villes brésiliennes. Il importe également de souligner le fait qu'il est possible d'aller travailler en vélo à Montréal. Puisque les gens veulent échapper aux villes bruyantes et aux longues heures passées dans le trafic, il faut leur montrer qu'il est possible d'habiter dans une grande ville où le transport en commun est efficace et où plusieurs services comme celui de *Communauto*³⁷ sont offerts.

En ce qui concerne la langue française, nous avons remarqué que certains migrants se sentent trompés par le BQSP lorsqu'ils arrivent à Montréal, parce qu'ils découvrent que l'anglais demeure très important et qu'il est parfois même plus important que le français au travail. Certains ne s'attendaient pas à ce que le marché du travail exige une connaissance de l'anglais, car, selon leurs dires, les agents du BQSP mettent principalement l'emphase sur l'importance du français, tout en négligeant l'importance de

³⁷ Service d'autopartage de voitures, basée à Montréal.

l'anglais. Sur le site Internet du BQSP³⁸, nous constatons que seule la langue française est mentionnée comme langue d'intégration au Québec.

Ainsi, plusieurs éléments peuvent être ajoutés dans les campagnes du BQSP par rapport aux travailleurs qualifiés brésiliens. Pour leur part, les chercheurs peuvent explorer davantage les causes de la migration *lifestyle* et ses possibles avantages pour le Québec. De plus, il serait intéressant de savoir s'il y a des migrants *lifestyle* à Montréal qui proviennent d'autres pays. Il serait intéressant de savoir si ces migrants représentent un avantage pour la province, en ce qui concerne leur intégration et leur performance sur le marché du travail, en comparaison aux migrants qui viennent pour gagner plus d'argent, mais qui ne sont pas toujours attirés par la culture québécoise.

Pour conclure, notons que les migrants brésiliens *lifestyle* aiment leur expérience à Montréal, mais plusieurs pensent aller ailleurs. Leurs priorités changent et s'adaptent au fil du temps. De même, leurs priorités dans la vie ne sont pas statiques et, comme plusieurs participants l'ont souligné, la migration au Québec leur a permis d'ouvrir une fenêtre sur le monde :

« Je suis ouverte au monde maintenant. Retourner au Brésil ce n'est pas quelque chose que je pense, mais c'est simplement une étape que je ne pense pas et je veux voir où la vie va m'amener »
(Sabrina, 31 ans, psychologue).

³⁸ Source : <http://www.international.gouv.qc.ca/fr/sao-paulo/immigrer>.

Bibliographie

Accioly, Tatiana de Almeida. 2009. *A Circulação Internacional de Mão-de-Obra Qualificada Na Atualidade: Políticas Imigratórias Dos Estados Unidos E Canadá, e o Escritório de Imigração Do Quebec, Em São Paulo*. Universidade do Estado do Rio de Janeiro.

Åkerlund, Ulrika, and Linda Sandberg. 2015. *Stories of Lifestyle Mobility: Representing Self and Place in the Search for the 'good Life*. *Social & Cultural Geography* 0(0): 1–20.

Albuquerque, José Lindomar C. 2005. *Fronteiras Em Movimento E Identidades Nacionais: A Imigração Brasileira No Paraguai*. : 265.

Almeida, Erika Pereira de. 2015. *Les Immigrés Brésiliens Au Québec : Une Diaspora Sélectionnée En Territoire Francophone*. Université Paris Descartes.

Almeida, Gisele Maria Ribeiro de, and Rosana Baeninger. 2016. *A Imigração Brasileira Na França : Do Tipo Histórico Às Modalidades Migratórias Contemporâneas*. *Revista Brasileira de Estudos de População* 33(1): 129–53.

Arouck, Ronaldo. 2000. *Brasileiros Na Guiana Francesa: Novas Migrações Internacionais Ou Exportação de Tensões Sociais Na Amazônia?* *Lusotopie*: 67–78.

Bauman, Zygmunt. 2000. *Liquid Modernity*. Cambridge : Malden, MA: Cambridge : Polity Press .

Bauman, Zygmunt. 2005. *Liquid Life*. Cambridge : Polity Press.

Bauman, Zygmunt. 2007. *Le présent liquide: peurs sociales et obsession sécuritaire*. Paris: Seuil.

Barbosa, R. 2009. *Brazilian Immigration to Canada*. *Canadian Ethnic Studies* 41(1): 215–25.

Beach, Charles M, Alan G. Green, and Christopher Worswick. 2011. *Toward Improving Canada's Skilled Immigration Policy : An Evaluation Approach*. eds. Alan G Green, Christopher Worswick, and Institut C D Howe. Toronto: Toronto : C.D. Howe Institute.

Beck, Ulrich and Elizabeth Beck-Gernsheim. 2001. *Individualization : Institutionalized Individualism and Its Social and Political Consequences*. ed. Elisabeth Beck-Gernsheim. London: London.

Beck, Ulrich, Wolfgang Bonss et Christoph Lau. 2003. *The Modernization of Modern Society*. *Theory, Culture & Society* 20:2, 1-33.

Benson, Michaela. 2012. *How Culturally Significant Imaginings Are Translated into Lifestyle Migration*. En ligne. <http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/1369183X.2012.711067?journalCode=cjms>
20

———. 2013. *Postcoloniality and Privilege in New Lifestyle Flows : The Case of North Americans in Panama*. En ligne. <http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/17450101.2013.810403>

Benson, Michaela, and Karen O Reilly. 2009. *Migration and the Search for a Better Way of Life : A Critical Exploration of Lifestyle Migration*. En ligne. <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1467-954X.2009.01864.x/abstract>

———. 2016. *From Lifestyle Migration to Lifestyle in Migration: Categories, Concepts and Ways of Thinking*. *Migration Studies* 4(1): 20–37.

Benson, Michaela, and Nicholas Osbaldiston. 2014. *Understanding Lifestyle Migration : Theoretical Approaches to Migration and the Quest for a Better Way of Life*. eds. Michaela Benson and Nicholas Osbaldiston. Houndmills, Basingstoke, Hampshire : Palgrave Macmillan.

Bonny, Yves. 2004. *Sociologie du temps présents: Modernité avancée ou postmodernité?*. Paris: Armand Colin.

Bouchard, Gérard. 2012. *L'interculturalisme Québécois. Esquisse D'un Modèle*. Conférence d'ouverture publiée dans l'ouvrage sous la direction de Gérard Bouchard, Gabriella Battaini-Dragoni, Céline Saint-Pierre, Geneviève Nootens et François Fournier. *L'interculturalisme*. Montréal : 25-27 mai 2011.

Bourhis, Richard Y., Annie Montreuil, Denise Helly, and Lorna Jantzen. 2007. *Discrimination et Linguicisme Au Québec: Enquête Sur La Diversité Ethnique Au Canada*. *Canadian Ethnic Studies* 39(1–2): 31–49.

Boyd, Monica, and Naomi Alboim. 2012. *Managing International Migration: The Canadian Case*. In *Managing Immigration*, ed. Dan García Rodríguez. Queen's University at Kingston.

Brasch, Katherine. 2007. *Finding Their Place in the World: Brazilian Migrant Identities in an Interconnected World*. University of Toronto.

———. 2009. *Seeking stability: the costs of precariousness in everyday migrant lives*.

Brito, Fausto. 2009. *As Migrações Internas No Brasil: Um Ensaio Sobre Os Desafios Teóricos Recentes*. Belo Horizonte: UFMG/Cedeplar: 1–25.

Cadwallader, Martin. 1989. *A Synthesis of Macro and Micro Approaches to Explaining*

Migration : Evidence from Inter-State Migration in the United States. Published by : Wiley on Behalf of the Swedish Society for Anthropology and Geography Stable.

Caselli, Graziella, Vallin, Jacques and Wunsch, Guillaume. 2003. *Démographie : analyse et synthèse*. eds. Graziella Caselli, Jacques Vallin, Guillaume Wunsch, and Institut national d'études démographiques (France). Paris: Paris : Éditions de l'Institut national d'études démographiques.

Castles, Stephen and Miller, Mark J. Miller. 2009. *The Age of Migration : International Population Movements in the Modern World*. 4th ed., r. ed. Mark J Miller. New York: New York : Guilford Press.

Cogo, Denise. 2013. *Haitianos No Brasil: Comunicação E Interação Em Redes Migratórias Transnacionais*. Migração, trabalho e cidadania: 59–87.

Deschenaux, F., & Laflamme, C. 2007. *Analyse du champ de la recherche en sciences de l'éducation au regard des méthodes employées : la bataille est-elle vraiment gagnée pour le qualitatif?* Recherches qualitatives, 27(2), 5-27.

Escher, Anton et Sandra Petermann. 2014. In *Contested Spatialities, Lifestyle Migration and Residential Tourism*. Eds: Michael Janoschka et Heiko Haas. Routledge.

Encyclopédie Canadienne. En ligne: <http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/>

Fraga, Marcus Vinicius. 2013. *O Canadá na rota das migrações internacionais: brasileiros em Quebec*. Mémoire de maîtrise. Département de Sociologie. Pontificia Universidade Católica de São Paulo.

Fourot, Aude-Claire. 2013. *L'intégration des immigrants : cinquante ans d'action publique locale*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.

Fundação Getúlio Vargas. 2008. *A Nova Classe Média*. Ed: Marcelo Neri. En ligne. http://www.cps.fgv.br/ibrecps/M3/M3_ANovaClasseMedia_Port_2.pdf

Fusco, Wilson. 2007. *Capital social e dinâmica migratória: um estudo sobre Brasileiros nos Estados Unidos*. Textos Nepo 52, 9-83.

Fusco, Wilson. 2010. *De volta para casa: a distribuição dos brasileiros retornados do exterior*. Revue Confins. En ligne: <http://confins.revues.org/6469>

Gagnon, Alain-G. (Alain-Gustave), and Mary Beth Montcalm. 1992. *Québec: au-delà de la Révolution tranquille*. ed. Mary Beth Montcalm. Montréal: Montréal : VLB.

Giddens, Anthony. 1984. *The Constitution of Society Elements of the Theory of Structuration*. Berkeley: University of California Press.

- . 1994. *Les conséquences de la modernité*. Paris: Paris : L'Harmattan.
- Giddens, Anthony, Ulrich Beck, and Scott Lash. 1997. *Modernização Reflexiva*. São Paulo: UESP.
- Gonçalves, Alfredo José. 2001. *Migrações Internas: Evoluções e Desafios*. Estudos Avançados 15: 173–84.
- Gonçalves, Karoline Batista. 2010. *Brasiguaios: Território, Identidade e Desafios*. Contribuciones a las Ciencias Sociales.
- Goodman, Leo A. 1961. *Snowball Sampling*. The annals of mathematical statistics: 148–70.
- Gouvernement du Canada. *Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés*. En ligne: <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/i-2.5/page-1.html>
- . *Critères du système de classement global (SCG) Express Entry*. En ligne: <http://www.cic.gc.ca/francais/entree-express/grille-scg.asp#a1>
- Gouvernement du Québec. *Responsabilités fédérales-provinciales en matière d'immigration*. En ligne: <http://www4.gouv.qc.ca/FR/Portail/Citoyens/Evenements/immigrer-au-quebec/Pages/responsabilites-federalesprovinciales-immigration.aspx>
- Goza, Franklin. 1992. *Emigração brasileira para o Canadá*. Revista Brasileira Estudos Pop., Campinas 9(1): 65–81.
- . 1994. *Brazilian Immigration to North America*. The International Migration Review 28, 136-152.
- . 1999. *Immigrant Social Networks: The Brazilian Case*. Bowling Green: Department of Sociology, Bowling Green State University.
- Griffiths, David and Stella Maile. 2014. *Britons in Berlin: Imagined Cityscapes, Affective Encounters and the Cultivation of the Self*. In *Understanding Lifestyle Migration: Theoretical Approaches to Migration and the Quest for a Better Way of Life*. Eds: Michaela Benson and Nicholas Osbaldiston. Houndmills, Basingstoke, Hampshire : Palgrave Macmillan.
- Grenier, Gilles. 2015. *The Value of Language Skills*. IZA World of Labor.
- Habermas, J. 2002. *Discurso Filosófico Da Modernidade*. São Paulo: Martins Fontes.
- Hatton, T J. 1998. *The Age of Mass Migration : Causes and Economic Impact*. eds. Jeffrey G Williamson and MyiLibrary Ltd. New York: New York : Oxford University

Press.

Igarashi, Hiroki. 2014. *Privileged Japanese Transnational Families in Hawaii as Lifestyle Migrants*. 1(2009): 99–117.

Inglehart, Ronald. 1997. *Modernization and Postmodernization : Cultural, Economic, and Political Change in 43 Societies*. Princeton, N.J.: Princeton, N.J. : Princeton University Press.

Instituto Brasileiro de Análises Sociais e Econômicas (Ibase). 2008. *Cotas raciais : Por que sim?* vol. 3.

Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística (IBGE). 2000. *Brasil: 500 anos de povoamento*. Rio de Janeiro. En ligne. <http://brasil500anos.ibge.gov.br/estatisticas-do-povoamento/desembarques-no-brasil.html>

Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística (IBGE). 2010. *Migração e deslocamento*. Rio de Janeiro. En ligne: <http://7a12.ibge.gov.br/vamos-conhecer-o-brasil/nosso-povo/migracao-e-deslocamento.html>

Janoschka, Michael, et Heiko Haas. 2014. *Contested Spatialities, Lifestyle Migration and Residential Tourism*. New York: Routledge.

Junior, Angelo Martins. 2014. *Lives in Motion – Notebooks of an Immigrant in London*.

Junior, Angelo Martins, and Gustavo Dias. 2013. *Imigração Brasileira Contemporânea : Discursos E Práticas de Imigrantes Brasileiros Em Londres*.

Klein, Herbert S, and Francisco Vidal Luna. 2010. *Slavery in Brazil*. ed. Francisco Vidal Luna. Cambridge: Cambridge.

Knowles, Caroline. 2003. *Race and Social Analysis*. ed. MyiLibrary Ltd. London : London .

Knowles, Caroline et Douglas Harper. 2009. *Hong Kong : Migrant Lives, Landscapes, and Journeys*. Chicago: The University of Chicago Press.

Korpela, Mari. 2014. *Negotiating Privilege in and through Lifestyle Migration*. In *Understanding Lifestyle Migration: Theoretical Approaches to Migration and the Quest for a Better Way of Life*. Eds: Michaela Benson and Nicholas Osbaldiston. Houndmills, Basingstoke, Hampshire : Palgrave Macmillan.

Kuester, Martin, and Julia Michael. 2013. *Narrativizing Migration - the Mennonite Case: Collective vs. Individual Memories*. In *Cultural Challenges of Migration in Canada*, eds. Klaus Dieter Ertler and Patrick Imbert. Frankfurt am Main.

Kulaitis, Fernando. 2013. *Imigração E Fait Français: Processo E Percurso Migratório de Brasileiros Par a Província Do Québec (Canada), 1990-2012*. Universidade Federal do Paraná.

Li, Peter S. 2012. *Federal and Provincial Immigration Arrangements in Canada: Policy Changes and Implications*. In *Managing Immigration and Diversity in Canada: A Transatlantic Dialogue in the New Age of Migration*, ed. Dan Rodríguez-García. Kingston, ON: School of Policy Studies, Queen's University at Kingston, Canada.

Lopes, Luís Carlos. 2008. *Brasileiros de Montreal*. Espéculo: Revista de Estudios Literarios (39): 75.

Mainardi, Giuditta. 2005. *Vécus de femmes brésiliennes - Miroirs migratoires : entre le Brésil et la Suisse : vécus de femmes brésiliennes*. Bern: Peter Lang.

Marcus, Alan Patrick. 2009. *(Re)creating Places and Spaces in Two Countries: Brazilian Transnational Migration Processes*. *Journal of Cultural Geography* 26(September): 173–98.

Margolis, Maxine L. 1994. *Little Brazil : An Ethnography of Brazilian Immigrants in New York City*. Princeton, N.J. : Princeton University Press.

———. 2013. *Goodbye, Brazil : Émigrés from the Land of Soccer and Samba*. Madison : The University of Wisconsin Press.

Martes, Ana Cristina Braga. 2000. *Os Imigrantes Brasileiros Nos Estados Unidos: Um Estudo Sobre Imigrantes Em Massachusetts*. Editora Pa. São Paulo.

Massey, DS et al. 2009. *Contemporary Theories of International Migration*. In *World in Motion: Understanding International Migration at the End of the Millenium*, Oxford: Clarendon Press.

Mac Fadden, Maria Adélia Jorge. 2004. *Social Insertion and Identity Construction of Second Generation Brazilian Immigrants in Canada*. *Interfaces Brasil/Canadá* 4, 203-215.

MICC. 2011. Consultation 2012-2015; *La planification de l'immigration au Québec pour la période 2012-2015*. Québec : MICC.

Ministério das Relações Exteriores do Brasil. 2011. En ligne: [http://www.brasileirosnomundo.itamaraty.gov.br/a-comunidade/estimativas populacionais-das-comunidades/estimativas-populacionais-brasileiras-mundo-2014/Estimativas-RCN2014.pdf](http://www.brasileirosnomundo.itamaraty.gov.br/a-comunidade/estimativas-populacionais-das-comunidades/estimativas-populacionais-brasileiras-mundo-2014/Estimativas-RCN2014.pdf)

Ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion. 2016. Bulletin statistique sur l'immigration permanente au Québec. En ligne:

<http://www.midi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/BulletinStatistique-2016trimestre2-ImmigrationQuebec.pdf>

Ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion. Guide du parrainé: catégorie du regroupement familial. En ligne: <http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/publications/fr/parrainage/guide-parraine.pdf>

Ministère des Relations Internationales et Francophonie. Politique internationale du Québec: la force de l'action concertée. En ligne: <http://www.mrif.gouv.qc.ca/fr/ministere/politique-internationale/presentation>

Ministère des Relations Internationales et Francophonie. Représentation à l'étranger. En ligne: <http://www.mrif.gouv.qc.ca/fr/ministere/representation-etranger>

Mocellim, Alan. 2007. *Simmel e Bauman: modernidade e individualização*. Revista Eletrônica dos Pós-Graduandos em Sociologia Política da UFSC. 4.1: 1. Santa Catarina, Brasil.

Monnot, Laurence. 2012. *La politique de sélection des immigrants au Québec : un modèle enviable en péril*. Cahiers du. Montréal: [Montréal] : Hurtubise.

O'Reilly, Karen. 2012. *International Migration and Social Theory*. Houndmills, Basingstoke, Hampshire : Palgrave Macmillan.

O'Reilly, Karen et Benson, Michaela. 2009. *Lifestyle migration: escaping to the good life?* IN: Benson, M and O'Reilly, K., dir. *Lifestyle Migrations: Expectations, Aspirations and Experiences*. Ashgate 1-13.

Oliveira, Adriana Capuano de. 2003. *O Caminho Sem Volta—classe Social E Etnicidade Entre Os Brasileiros Na Flórida*. In *Fronteiras Cruzadas: Etnicidade, Gênero E Redes Sociais*, eds. Ana Cristina Braga Martes and Soraya Fleischer. São Paulo: Paz e Terra, 115–38.

Oliveira, Lúcia Lippi. 2002. *O Brasil dos imigrantes*. 2a ed. Rio de Janeiro: Rio de Janeiro : J. Zahar.

Oliver, C., and K. O'Reilly. 2010. *A Bourdieusian Analysis of Class and Migration Habitus and the Individualizing Process*. *Sociology* 44(1): 49–66.

Organisations de Nations Unies. Conseil des droits de l'homme. 2016. *Rapport de la Rapporteuse spéciale sur les questions relatives aux minorités sur sa mission au Brésil*. En ligne. http://ap.ohchr.org/documents/dpage_e.aspx?si=A/HRC/31/56/Add.1 (page consultée le 20 juillet 2016)

Organisation de coopération et de développement économique (OCDE). En ligne: <http://www.oecdbetterlifeindex.org/topics/life-satisfaction/>

Oosterbaan, Martyn. 2010. *Virtual Migration: Brazilian Diasporic Media and the Reconfigurations of Place and Space*. 26(1): 81–102.

Padilla, Beatriz. 2005. *Integration of Brazilian Immigrants in Portuguese Society: Problems and Possibilities*. En ligne. <https://www.repository.utl.pt/bitstream/10400.5/1999/1/wp200501.pdf>

———. 2007. *Imigração Brasileira em Portugal : A Imigrante Brasileira Em Portugal: Considerando O Género Na Análise*.

Parant, Marc. 2001. *Les politiques d'immigration du Canada : stratégies, enjeux et perspectives*. Les Études du CERI (Centre d'études et de recherches internationales Science Po) 80, 2-36.

Patarra, Neide Lopes et Duval Fernandes. 2011. *Brasil : país de imigração?* . Revista Internacional em Língua Portuguesa 24, 65-97.

Pecini, Arthur Custódio. 2012. *Brasileiros No Québec: Uma Análise Etnográfica Da Aplicação de Políticas Imigratórias E Políticas Públicas Voltadas Para Os Imigrantes 'trabalhadores Qualificados*. Universidade Federal Fluminense.

Peixoto, João, and Alexandra Figueiredo. 2007. *Imigrantes Brasileiros E Mercado de Trabalho Em Portugal*. Imigração Brasileira em Portugal, Lisboa, ACIME/Observatório da Imigração: 87–111.

Piché, Victor. 2003. *Un Siècle D'immigration Au Québec: De La Peur À L'ouverture*. In *La Démographie Québécoise: Enjeux Du XXI Siècle*, eds. Céline Le Bourdais and Victor Piché. Montréal, 319.

Piché, Victor, and Dominique Laroche. 2007. *L'immigration au Québec - Rapport préparé pour la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles*. eds. Dominique Laroche and Québec (Province). Commission de consultation sur les pratiques d'accommodements reliées aux différences Culturelles. Québec: [Québec : Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles.

Piché, Victor. 2013. *Les théories de la migration*. ed. Victor Piché. Paris : INED éditons.

Prévost, Claudia. 2011. *De Curitiba À Québec : Quelle Est L'influence Des Réseaux Ethniques?* Vivre Ensemble. Bulletin de liaison pastorale interculturelle. Centre justice et foi 18: 5.

Quivy, Raymond et Luc Van Campenhoudt. 1995. *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod.

Reitz, Jeffrey G. 2012. *Managing Immigration and Diversity in Canada and Quebec: Lessons for Spain?* In *Managing Immigration and Diversity in Canada : A Transatlantic Dialogue in the New Age of Migration*, ed. Dan Rodríguez-García. Kingston, ON: School of Policy Studies, Queen's University at Kingston, Canada.

Rodríguez García, Dan, ed. 2012. *Managing immigration and diversity in Canada : a transatlantic dialogue in the new age of migration*. Queen's University (Kingston, Ont.). School of Policy Studies: Montréal : McGill-Queen's University Press [pour] School of Policy Studies, Queen's University.

Roy, S. N. (2009). *L'étude de cas*. Dans B. Gauthier (Éd.), *Recherche sociale de la problématique à la collecte de données*, 199-225. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Sardinha, João. 2011. *Highlighting the Contrasts, Downplaying the Divergences: Insertion and Visibility Tactics of Brazilians in Portugal*. *Ethnic and Racial Studies*.

Sardinha, João. 2013. *Lifestyle Migrants in Central Portugal: Strategies of Settlement and Socialization*. In *Contested Spatialities, Lifestyle Migration and Residential Tourism*, ed. Michael Janoschka et Heiko Haas. New York: Routledge series on Contemporary Geographies of Leisure, Tourism and Mobility.

Savoie-Zajc, Lorraine. 2007. *Comment peut-on construire un échantillonnage scientifiquement valide?*. *Recherche Qualitatives* 5, 99-111.

Scheffer, Paul. 2011. *Immigrant Nations*. Cambridge : Polity Press.

Scherrer, Amandine. 2008. *Appadurai et Bauman: deux regards sur la modernité, sa globalisation et ses violences*. *Cultures & Conflits*, vol. 69, p. 183-188. En ligne. Disponible en: <http://conflits.revues.org/10982>

Sheringham, Olivia. 2010. *A Transnational Space? Transnational Practices, Place-Based Identity and the Making of 'Home' among Brazilians in Gort, Ireland*. *Portuguese Studies* 26(1): 60–78.

———. 2013. *Transnational Religious Spaces*. London: Palgrave Macmillan UK.

Silva, Reijane Pinheiro da. 2016. *Imigrantes Goianas Na Irlanda: Agências E Interpretações*. *Revista Latino-Americana de Geografia e Gênero* 7(2): 54–75.

Siqueira, Sueli. 2009. *Mobilidade Social: Análise Comparativa Do Retorno de Brasileiros Dos EUA E de Portugal Social Mobility : Comparative Analysis of the Return of Brazilian Immigrants from the USA and Portugal*. : 135–54.

Simon, Carla. 2016. *Rapport de recherche: Les inégalités sociales entre les Noirs et les Blancs au Brésil et la politique de quotas*. Dans le cadre du cours « Pluralisme et citoyenneté » à l'Université de Montréal.

Simon, Carla. 2016. *Synthèse critique: Les défis de l'immigration au Québec face à l'anglais comme langue internationale*. Dans le cadre du cours « Pluralisme et citoyenneté » à l'Université de Montréal.

Soares, Weber. 2003. *A Emigração Valadarense À Luz Dos Fundamentos Teóricos Da Análise de Redes Sociais*. In *Fronteiras Cruzadas: Etnicidades, Gênero E Redes Sociais*, Rio de Janeiro, Paz E Terra, eds. Ana Cristina B MARTES and Soraya FLEISCHER.

Souillac, Claire. 2016. *Le Kardécisme Actuel Sur Trois Continents*. *Circulation , Identité et Réinvention*. : 0–16.

Statistiques Canada. 2003. *Techniques d'enquête*. En ligne. <http://www.statcan.gc.ca/pub/12-001-x/2003002/article/6779-fra.pdf>

Statistiques Canada. 2011. *Enquête nationale auprès des ménages (ENM)*.

Statistiques Canada. 2015. *Faits et chiffres : Citoyenneté et immigration*.

Statistiques Canada. 2016. *Caractéristiques de l'immigration*.

Tandel, Soraya. 2006. *Entrevue au journal Folha de São Paulo*. En ligne: <http://www1.folha.uol.com.br/fsp/empregos/ce1911200609.htm>

Taylor, C. 2012. *Interculturalism or Multiculturalism?* *Philosophy & Social Criticism* 38(4–5): 413–23.

Torkington, Kate. 2010. *Defining Lifestyle Migration*. *Dos Algarves* 19 (2010): 99-111.

Torresan, Angela. 2012. *A Middle Class Besieged: Brazilians' Motives to Migrate*. *Journal of Latin American and Caribbean Anthropology* 17(1): 110–30.

Toth, Guillaume Latzko. 2009. *L'étude de cas en sociologie des sciences et des techniques*. Montréal: Université du Québec à Montréal.

Van Evera, S. 1997. *Guide to Methods for Students of Political Science*. Ithaca, Cornell University Press.

Vannini, Phillip. 2013. *Storm Watching Making Sense of Clayoquot Sound Winter Mobilities*. In *Lifestyle Mobilities: Intersections of Travel Leisure and Migration*. Eds Tara Duncan, Scott A. Cohen and Maria Thulemark. New York: Routledge.

Vaynman, Irina. 2012. *Expérience migratoire antérieure et déqualification: étude de cas portant sur des immigrants russophones à Montréal*. Mémoire de maîtrise. École des relations industrielles. Université de Montréal.

Veloso, Fernando, André Villela et Fabio Giambiagi. 2008. *Determinantes do "milagre" econômico brasileiro (1968-1973): uma análise empírica*. Revista Brasileira de Economia (juin) 62.

Vineberg, R. A. 1987. *Federal-Provincial Relations in Canadian Immigration*. Canadian Public Administration 30(2): 299–317.

Zaritska, Nadiia. 2015. *Downshifting as alternative lifestyle practices and result of individual voluntary life strategies: case of Ukrainian society*. Teorija in Praska 52, 220-235.

Zlotnik, Hania. 2003. In *Démographie: Analyse et Synthèse*, eds. Graziella Caselli, Jacques Vallin, and Guillaume Wunsch.

ANNEXE I

Grille d'entrevue:

* Entrevue semi-dirigée, durée de 30 à 40 minutes.

Données sociodémographiques:

- Nom, lieu de naissance, âge, état civil
- Villes ou pays habités avant de venir au Canada
- Niveau de scolarité, niveau de connaissance des langues avant d'arriver au Canada et après
- Métier exercé au pays d'origine et au Canada, revenu avant et après la migration
- Combien de temps au Canada
- Historique d'immigration dans la famille, qui a migré avec le répondant, enfants, lieu de naissance des enfants

- 1 - Quand est-ce que vous avez entendu parler de Montréal pour la première fois?
- 2 - Quand et pourquoi avez-vous décidé de venir au Canada? Pourquoi avez-vous choisi Montréal?
- 3 - Pourquoi la migration a-t-elle été importante pour vous?
- 4 - Est-ce que quelqu'un de votre famille proche (parents, frères ou sœurs) a déjà migré? Est-ce qu'ils ont déjà déménagé de ville au Brésil?
- 5 - Est-ce que vous pouvez parler un peu à propos du programme d'immigration que vous avez choisi et les raisons pour lesquelles vous l'avez choisi?
- 6 - Comment avez-vous commencé à vous faire des amis après la migration? La majorité de vos amis sont de quelle origine ethnique?
- 7 - Fréquentez-vous des centres communautaires ou des églises à Montréal? Lesquelles?
- 8 - Travaillez-vous à Montréal? Dans quel domaine?
- 9 - Comment s'est passée votre adaptation au marché du travail québécois? Est-ce que vous avez noté des différences par rapport au Brésil?
- 10 - Par rapport au revenu, la différence entre votre salaire au Brésil et votre salaire maintenant est-elle significative? Est-ce que cela affecte votre vie ici? De quelle façon?
- 11 - Quelle est l'influence de la langue française dans votre vie ici? Avez-vous investi dans l'étude du français après la migration?

12 - Quelle est l'influence de la langue anglaise dans votre vie ici? Avez-vous investi dans l'étude de l'anglais après la migration?

13 - Avez-vous déjà habité dans un autre pays avant de déménager au Canada? Lequel? Est-ce que vous pouvez raconter comment ça s'est passé?

14 - Où habitez-vous à Montréal? Pourquoi avez-vous choisi ce quartier?

15 - Comment se sont passées votre adaptation et celle de votre famille au mode de vie québécois? Est-ce que c'est différent du mode de vie des Brésiliens? Quelles sont les différences?

16 - Selon vous, c'est quoi le succès?

17 - À votre avis, est-ce qu'il y a des différences entre le succès pour la société brésilienne et le succès pour la société québécoise? Lesquelles?

18 - Avez-vous des enfants ou prévoyez-vous en avoir? Qu'est-ce qu'est important de donner à vos enfants?

19 - Quelles sont vos priorités dans la vie? Est-ce qu'elles sont les mêmes que vous en aviez avant la migration ou est-ce qu'elles ont changé?

20 - Est-ce que vous êtes déjà retourné au Brésil après la migration? Combien de fois? Pour combien du temps? Et vos enfants?

21 - Est-ce que vous avez l'intention de retourner au Brésil pour y habiter un jour? Ou migrer ailleurs?

22 - Est-ce que vous avez des commentaires que vous désirez ajouter par rapport à l'expérience de la migration?